STASYS ŠALKAUSKIS

Sur les Confins de deux Mondes

ESSAI SYNTHÉTIQUE
sur le problème de la Civilisation Nationale
en Lituanie

L'Orient et l'Occident
séparés languissent tous
deux. ERNEST HELLO.

Publié par les soins du
Bureau de Presse Lituanien «Lietuva», Berne

EDITION «ATAR», CORRATERIE, 12 - GENÈVE

[1919]

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE 9

INTRODUCTION

QUELQUES REMARQUES PRÉLIMINAIRES :

A. *Sur la nationalité en général* :
1. Individualité nationale d'un peuple, son sens et sa valeur. 13
2. Civilisation nationale, culture populaire et culture intellectuelle. 18
3. Vocation et tâche nationales. 21

B. *Sur le sort exceptionnel de la nationalité lituanienne :*
1. Individualité nationale virtuelle du peuple lituanien non réalisée dans l'histoire. 25
2. Désunion des classes supérieure et inférieure dans la vie nationale de la Lituanie 29
3. Situation de celle-ci sur les confins des deux mondes, oriental et occidental 33
L'Orient et l'Occident 37

THÈSE

Prépondérance de l'Orient en Lituanie

Caractères nationaux des Lituaniens. Influence de la civilisation gréco-russe. Intégrité de l'Etat lituanien

A. Eléments primordiaux de la nationalité lituanienne :
1. La langue et sa destinée 43
2. La religion et la mythologie. 53
3. La poésie populaire, épique et lyrique. 66
4. Traits caractéristiques du tempérament ethnique des Lituaniens : vigueur de l'esprit national au dedans et indigence de ses manifestations au dehors. 84

B. *Direction primitive de l'histoire lituanienne :*
1. Influence de la situation géographique, des circonstances historiques et du tempérament ethnique dans le processus de formation de l'Etat lituanien. 92
2. Mission de l'Etat lituanien à l'époque païenne : la lutte à l'Orient contre les Tatars, à l'Occident contre les Teutons 98

Pages

3. Influence de la civilisation gréco-russe, causes et conséquences 100
4. Première évolution aristocratique de la Lituanie : scission des classes supérieure et inférieure sur le terrain national 104
5. Principal garant de l'intégrité de l'Etat lituanien dans la première période: équilibre réalisé au dehors entre l'Orient et l'Occident, et au dedans entre le noyau lituanien et ses annexes 105
6. Le « Statut Lituanien » du XVI^e siècle, expression de la synthèse nationale sous sa forme primitive 112

ANTITHÈSE

Prépondérance de l'Occident en Lituanie

Influence de la civilisation latino-polonaise
Liquidation de l'Etat lituanien

A. *Direction ultérieure de l'histoire lituanienne:*
1. Déviation de la vie nationale des Lituaniens de l'Orient vers l'Occident. 117
2. Influence de la civilisation latino-polonaise, causes et conséquences. 127
3. Accentuation du divorce entre le peuple et la noblesse. . 129
4. Rupture de l'équilibre extérieur et intérieur 132
5. Dissolution de l'Etat lituanien 135

B. *Culture intellectuelle de la Lituanie dans la deuxième période:*
1. Manifestations des tendances de l'esprit national lituanien vers une synthèse des deux civilisations, orientale et occidentale 143
2. L'instruction publique durant cette période et son insuffisance au point de vue national 145
3. L'université de Vilna et son influence au commencement du XIX^e siècle 150
4. L'évolution nationale de cette époque, exprimée en une sorte de « Statut Lituanien » dans le génie d'Adam Mickiewicz. Sa vie et ses œuvres 153

SYNTHÈSE

Renaissance du peuple lituanien et l'idéal national

Synthèse totale de deux éléments divers sous les formes nationales de la civilisation lituanienne

A. *Evolution démocratique de la Lituanie au XIX^e siècle:*
1. Prépondérance des vieilles idées aristocratiques jusqu'à l'insurrection de 1830. 191

Pages

2. Développement des idées démocratiques de 1831 jusqu'à l'insurrection de 1863 196
3. Leur prédominance lors de la révolution de 1905. . . . 198
4. Démocratie et renaissance nationale en Lituanie 209

B. *Tendance de la Lituanie actuelle vers l'achèvement de la synthèse nationale :*

1. Deux conditions principales de la vie intégrale du peuple lituanien : à l'intérieur, équilibre des civilisations russe et polonaise réalisé par la fusion de leurs influences en un tout lituanien ; à l'extérieur, équilibre partiel des puissances russe et allemande assuré par la Lituanie, Etat tampon 214
2. Idéal national du peuple lituanien : réalisation de la synthèse des deux mondes, oriental et occidental, sous les formes de l'individualité nationale lituanienne. . . 233
3. Exemples concrets des temps derniers : V. St Vîdûnas, la théosophie et l'art dramatique ; N. Čurlionis, musique et peinture ; A. Dambrauskas, idée de la synthèse de la philosophie absolue. 236

Un coup d'œil sur l'avenir 265

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES 268

PRÉFACE

Qu'est-ce, au juste, que la Lituanie?

Le nombre n'est pas grand de ceux qui pourraient donner à cette question une réponse tant soit peu exacte. Notre intention n'est pas, on le devine, de faire aux autres un grief d'une ignorance qui ne manque pas d'excuses. Mais voici que la guerre actuelle a mis la question lituanienne au premier plan de l'actualité, si bien qu'un esprit cultivé se doit d'en acquérir quelques notions indispensables. Malheureusement, les moyens d'information sont rares et ne suffisent plus aux exigences du temps. Il y a là, dans la littérature internationale, une lacune que ce livre contribuera peut-être à combler.

Pour connaître un peuple, il faut étudier sa culture, en saisir le sens, en apercevoir les particularités; alors la figure nationale se dessine clairement et apparaît vivante et active comme une large personnalité. A vrai dire, les grands peuples s'imposent au regard et à l'attention; il en est autrement des petits; ils risquent, eux, de passer inaperçus parce qu'ils sont chétifs et de demeurer incompris à cause de leur originalité.

C'est donc une tâche ardue que l'auteur a entreprise; il a dû l'accomplir dans des conditions qui ne la rendaient pas plus aisée. Loin de sa patrie et privé, du fait de la guerre, des moyens de communiquer avec elle, il

s'est trouvé, en particulier, dans l'impossibilité de consulter maints documents qui lui auraient été d'un grand secours. Il croit cependant que, si son œuvre s'en ressent dans le détail de tel ou tel fait, ses jugements d'appréciation générale n'en garderont pas moins leur valeur et leur opportunité, puisque, aussi bien, ils ont résisté à des épreuves antérieures. Cet ouvrage, en effet, n'est que le développement des idées exposées par l'auteur en deux conférences faites les 3 et 17 décembre 1916, à Fribourg, devant la Société « Lituania », sous le titre « L'idée nationale des Lituaniens ».

Avant de clore cette préface, l'auteur tient à s'acquitter d'une dette de reconnaissance envers Monsieur C. G. Cet ami, qui ne veut pas être désigné ici autrement que par ses initiales, s'est chargé de la rédaction définitive de l'ouvrage, de sorte que si ce dernier répond quelque peu au goût du lecteur et trouve dans le public un accueil indulgent, c'est à lui que l'honneur en revient.

Fribourg (Suisse), décembre 1917.

* * *

P.-S. — Ce travail, qui ne pouvait paraître plus tôt, quoique achevé vers la fin de 1917, porte la marque du temps où il fut écrit. On était alors à cette période de la guerre mondiale où l'impérialisme prussien semblait l'emporter et menaçait la liberté des peuples. L'auteur pourtant ne cessa d'espérer en un meilleur avenir et de croire à la victoire de l'idée de justice internationale basée sur le droit qu'ont les peuples de disposer d'eux-mêmes. Depuis lors, la situation a été totalement renversée. Les idées de l'auteur trouvent maintenant non

seulement leur justification théorique, mais aussi un appui réel dans l'autorité de M. le président W. Wilson. Ainsi, bien qu'il lui soit actuellement impossible de la retoucher, il se décide à laisser paraître son œuvre dans sa forme primitive. Si plusieurs des faits cités semblent présenter au lecteur un certain anachronisme, les idées ne peuvent qu'y gagner.

Mars 1919.

INTRODUCTION

A. Quelques remarques préliminaires sur la nationalité en général :

I. *Individualité nationale d'un peuple, son sens et sa valeur ;* II. *civilisation nationale, culture populaire et culture intellectuelle ;* III. *vocation et tâche nationales.*

I

« Une nationalité n'est que le développement d'une grande individualité [1]. » Adam Mickiewicz exprima cette idée dans son cours des littératures slaves professé au Collège de France, à Paris (1842-1844). Bien qu'il en eût fait le fondement de la conception étroite du messianisme national, il y a dans cette assertion beaucoup de vérité. Chaque nationalité représente incontestablement une individualité collective. La nationalité est à la nation ce qu'est la personnalité à l'individu : l'une et l'autre résultent de l'ensemble des caractères qui définissent un être et en révèlent l'existence. Autrement dit, une nation est un individu collectif.

Par là, nous ne prétendons pas en donner une définition positive, mais seulement souligner le fait que, de toutes les associations publiques, la nation

[1] Adam Mickiewicz. *Les Slaves*, p. 8.

est celle qui possède par excellence le caractère d'un individu collectif.

Aucun autre corps social n'est si organiquement et si intimement lié à l'individu que la nation. Aussi, quoi qu'en disent les cosmopolites, la nationalité ne cessera jamais d'être pour l'individu un complément naturel et une condition nécessaire de vie intégrale. Son sens supérieur et sa nécessité vitale sont suffisamment démontrés par le lien indissoluble qui l'unit à l'individu.

L'histoire générale de la civilisation peut, d'ores et déjà, inscrire dans ses tables la reconnaissance définitive et universelle de la valeur absolue de la personne humaine. L'homme ne peut plus être considéré comme un moyen, mais bien comme une fin en soi. Il s'ensuit que tout ce qui concourt à son développement acquiert un prix d'autant plus élevé que son action est plus directe et efficace. Or, une nationalité est un de ces facteurs, un des plus féconds et que rien ne peut remplacer.

Toute organisation publique se propose, comme but final, l'entier épanouissement de la personnalité humaine. Toutes les formes de la vie sociale servent, d'une façon ou d'une autre, à créer l'individu intégral. L'unique distinction que l'on puisse établir entre elles, à ce point de vue, est que les unes atteignent leur but immédiatement, les autres indirectement ; celles-là naissent spontanément, naturellement ; celles-ci ne sont que des créations artificielles. La nation est donc une forme de la vie sociale qui s'organise naturellement et spontanément, et qui réunit immédiatement les conditions indispensables au développement de l'individu intégral.

L'individu isolé est incapable de rien porter à un niveau supérieur, ni religion, ni philosophie, ni

science, ni art. Pour se former et mûrir, ces fruits de la civilisation ont besoin de la collaboration d'hommes solidarisés par une mentalité commune et une parenté physique ou psychique.

Une nationalité normale offre justement ces avantages, elle réunit toutes les conditions qu'exige l'individu pour réaliser la plénitude de son être. Ces conditions, bien entendu, nous les considérons dans le sens le plus large, de sorte qu'elles comprennent aussi le tempérament ethnique, antérieur à la nationalité proprement dite.

Remarquons que du caractère particulier de ces conditions résulte l'individualité nationale, sans qu'il soit permis toutefois d'établir un lien nécessaire entre cette dernière et l'un ou l'autre des traits distinctifs de la nationalité. La langue elle-même, qui manifeste si nettement la nationalité normale, n'est pas une particularité absolument indispensable à la nation. Il est vrai que l'absence d'une langue nationale rend l'ensemble des traits caractéristiques de la nationalité plus pauvre et moins déterminé; cependant, il ne serait pas juste d'en conclure à l'absence des caractères vraiment nationaux.

Ce qui précède montre bien l'étroite analogie des personnalités, individuelle et nationale. Il faut cependant s'y arrêter encore.

Parmi les manifestations concrètes de la personnalité d'un individu, il n'en est pas une dont l'absence entraînerait pour l'individu la perte de son individualité : on peut s'imaginer une personne dépourvue de tel élément de constitution intellectuelle ou physique; si éloignée soit-elle de l'intégralité, il est incontestable qu'elle demeure un individu humain.

Il y a quelque chose de semblable dans l'indivi-

dualité nationale. Aucune des manifestations concrètes de la vie collective ne constitue l'attribut essentiel d'une nationalité. C'est justement ce qui en rend difficile la définition adéquate où doivent trouver place les Juifs, nation sans territoire, les Suisses, nation sans langue, et toute une série de nations privées de leurs droits nationaux, politiques et économiques.

Un autre trait commun à l'individu et à la nation est cet instinct puissant qui les pousse à vivre d'une vie toujours plus abondante et plus active, de sorte que l'intégralité de leur être est un idéal qui dirige et entretient leurs aspirations. Chaque étape de l'humanité ou d'un peuple dans l'évolution progressive de leur civilisation les rapproche de cet idéal. Le bénéfice qui en résulte, par suite de l'étroit rapport qui les unit, s'étend à la fois sur la nation et sur l'individu.

Combien ces deux individualités sont solidaires, l'Histoire le montre clairement. La Révolution française a proclamé les droits imprescriptibles de l'homme et du citoyen, reconnaissant ainsi à la personne humaine une valeur absolue. Les guerres de Napoléon qui suivirent favorisèrent la préparation des nouvelles idées à travers tout le monde civilisé, et l'œuvre politique du XIX^e^ siècle consolida le système des garanties du droit de l'homme en perfectionnant le gouvernement constitutionnel et l'ordre parlementaire.

N'est-il pas remarquable que le patriotisme en reçut une vigoureuse impulsion, en même temps qu'une portée plus vaste et une plus haute signification ? Le patriotisme, tel du moins qu'il existe aujourd'hui, est un produit des temps modernes, bien que certains de ses éléments apparaissent dans

l'Histoire en des temps et en des lieux fort divers. Peut-on douter, après cela, qu'il existe un lien psychologique entre la conscience de la dignité personnelle et le sentiment patriotique ?

Puisque, aujourd'hui, la guerre mondiale a ébranlé le fondement même de l'association des peuples, constitué, ici par la tradition, là par la force, nous verrons l'humanité franchir sous nos yeux une nouvelle étape : la reconnaissance des droits de l'homme aura conduit, par une progression logique, à la reconnaissance du droit des nations. Ce sera le résultat de cette guerre et sa plus belle conquête, quoi que puissent en penser ceux qui l'ont déchaînée. C'est au prix de cette épouvantable épreuve que le monde acquerra la conscience claire et la conviction profonde que, seule, l'association harmonieuse des peuples libres peut assurer la prospérité à l'individu et la paix à l'humanité. Entre l'individu, isolé par son égoïsme, et l'humanité, collectivité trop vaste et souvent inconsciente, la nation libre servira de trait d'union.

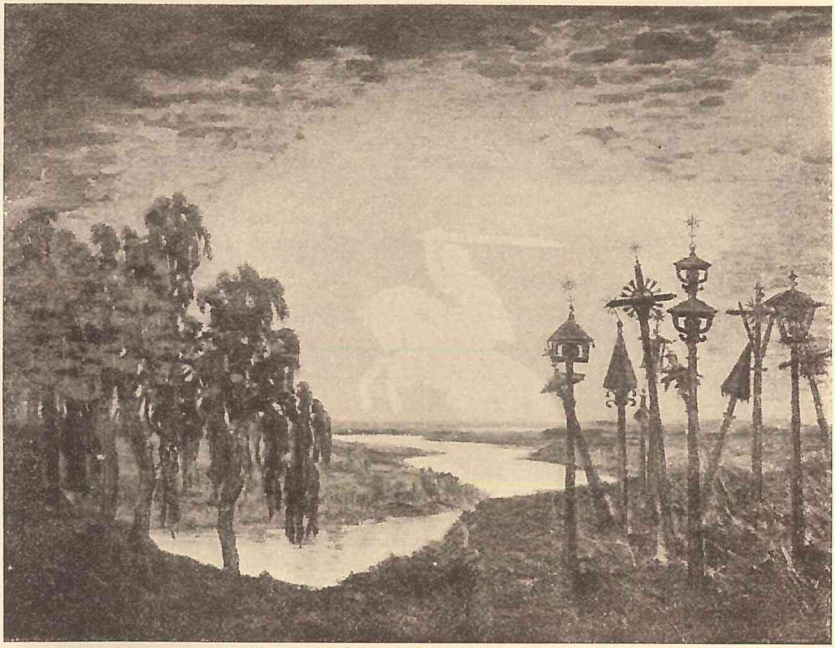
Bien que le système des garanties internationales du droit des peuples soit encore à créer, nous ne doutons pas que la liberté et l'égalité des nations, grandes et petites, soient désormais les principes directeurs de la vie internationale. Notre conviction repose, entre autres choses, sur cette loi vitale, logique et immuable : l'individu intégral n'est possible qu'au sein de la nation intégrale.

II

Individu, nation, humanité, ces trois termes se rencontrent et s'unissent sur le terrain de la civilisation nationale, produit de deux cultures, l'une d'essence populaire, l'autre d'inspiration intellectuelle. Que signifie donc le mot culture ? En général, une action intelligente et consciente exercée sur une parcelle de matière. L'homme, fait d'un corps et d'une âme, a un besoin égal de l'élément matériel et de l'élément spirituel pour agir ; le résultat de cette activité n'est que le produit de la réaction réciproque de ces éléments que l'on retrouve nettement dans l'œuvre accomplie et que l'on distingue alors sous les noms de forme et de contenu.

Ce qui différencie une civilisation nationale d'une autre, c'est le rapport qui s'y est établi entre l'idée ou contenu commun à l'humanité entière et la forme ou le signe propre à la nation.

Tout essor créateur de l'activité humaine tend vers la perfection de la forme et la plénitude du contenu. Mais la forme, même parfaite, n'est qu'un moyen. Le but, c'est la réalisation d'un idéal de bonté, de vérité et de beauté, parce que ce sont là des biens universels et en un certain sens incorruptibles. Les moyens — ils sont indispensables — sont toutes les formes que fournissent l'individu et la nation pour l'expression extérieure et conventionnelle de son œuvre. L'œuvre parfaite devrait réunir en soi le contenu le plus universel et la forme la plus individuelle. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les plus grands génies possèdent à la fois la richesse de l'esprit humain et la plénitude de l'expression nationale. Tels furent, par exemple, les



Vision, A. Žmuidzinavičius.

prophètes d'Israël, Bouddha aux Indes, Platon en Grèce, César et Tacite à Rome, Dante en Italie, Shakespeare en Angleterre, Gœthe et Kant en Allemagne, Pascal et Bossuet en France, Dostoïevsky en Russie, Ibsen en Norvège, et beaucoup d'autres. Chacun d'eux, en un certain sens, réunissait en soi l'intégrité de la nature individuelle, nationale et généralement aussi humaine. Qu'un de ces éléments eût manqué, ils n'auraient pu être ce qu'ils furent: des génies mondiaux.

La vie nationale des peuples montre, dans le développement de leur civilisation, deux degrés assez précis. Au degré inférieur, et le premier en date bien entendu, les peuples cultivent surtout la forme; plus tard, l'intérêt se porte de préférence sur le contenu. La civilisation nationale naît de cette évolution progressive et de l'action réciproque de ces deux cultures, dont la première mérite d'être nommée populaire, la seconde étant plus spécialement le fait des intellectuels.

Le peuple, formant une majorité permanente dans la nation dont il garde fidèlement les particularités ethniques, joue dans l'activité nationale le rôle de fondement matériel. Aux intellectuels, minorité moins stable et plus mobile, revient la tâche d'élever à un plus haut degré la civilisation nationale en adaptant ses formes populaires au contenu universel de l'esprit humain. L'instinct créateur collectif produit l'individualité de la forme ; la conscience individuelle fournit le contenu universel.

Il est évident que l'harmonieuse collaboration et l'entr'aide continue des intellectuels et du peuple sont les conditions nécessaires de l'intégrité de la civilisation nationale. D'ailleurs, la répartition du travail, telle que nous venons de l'indiquer, n'est

pas une chose absolue, mais un schéma qui admet des écarts plus ou moins considérables, et nous verrons plus tard que la Lituanie en offre un illustre exemple.

En réalité, les voies que suivent l'action populaire et l'action intellectuelle s'entrecroisent et ont entre elles de si multiples rapports qu'il serait parfois bien difficile de déterminer ce qui leur revient à chacune en propre. Ainsi, en parlant de civilisation nationale, il faut toujours se rappeler que le prototype en est la culture populaire, puisque ce n'est que sous ces formes stables et toujours semblables à elles-mêmes que peut se manifester le fond universel de la civilisation nationale. Il faut encore mentionner que non seulement la classe intellectuelle tire ses particularités ethniques d'un fond qui lui est commun avec le peuple, mais encore les conserve par l'hérédité. Disons cependant que ce dernier facteur ne joue tout son rôle que dans la vie du peuple.

Cependant l'histoire, telle du moins qu'elle s'est déroulée jusqu'ici, témoigne que les divers éléments de la civilisation nationale ont grandi et se sont développés grâce à l'harmonieux concours du peuple et des intellectuels : le premier se faisant le gardien des richesses ethniques de l'esprit national, les seconds étant les ouvriers de la culture spirituelle qui tend à acquérir une valeur universelle en s'appuyant sur le travail populaire préalable.

C'est dans la collaboration solidaire de ces deux activités que se trouve la source de la vigueur et de la puissance de la nation, dont la mission est de réaliser une civilisation intégrale. Le lien national qui unit les classes supérieure et inférieure d'un peuple se montre quelquefois plus fort que les antagonismes sociaux et politiques.

La guerre actuelle en a fait la démonstration. Elle prouve même davantage. Par un étrange abus, l'impérialisme belliqueux — le début de cette guerre en offre un exemple convaincant — peut détourner à son profit les forces vives des nations et exploiter les peuples faibles : dans ce cas, la solidarité nationale des classes inférieure et supérieure persiste au grand dommage des intérêts essentiels de la démocratie internationale

Et pourtant, selon toute vraisemblance, la fin de la guerre mondiale qui sort peu à peu des ténèbres de l'avenir, supprimera ce danger. Par la force même des choses et d'une inéluctable nécessité, cette guerre finira contrairement à toutes les prévisions que son début avait fait naître. Plus elle dure, plus ses conséquences s'écarteront de l'esprit et des tendances qui l'ont provoquée. En même temps que le droit des peuples de disposer librement de leur sort, il est de plus en plus probable que les intérêts de la démocratie internationale triompheront définitivement. Sans aucun doute, la liberté nationale et le principe démocratique sont intimement liés; aussi la victoire de la démocratie semble être le sûr fondement de toutes les garanties qui assureront à tous les peuples une existence libre, digne et harmonieuse.

III

Il ne peut donc se créer de civilisation nationale que par la collaboration des classes supérieure et inférieure, de façon qu'un harmonieux ensemble résulte du concours de tous.

L'action populaire cependant est bien différente du travail des classes dirigeantes : ici, effort voulu

et conscient d'une personnalité ; là, instinct naturel et poussée anonyme de la masse ; dans le premier cas, ce sont surtout les particularités ethniques qui agissent et qui conduisent ; dans le second, c'est une volonté qui se propose une fin. Tandis que le peuple est l'instrument inconscient de la vocation nationale telle que ses aptitudes la définissent, la nation ne peut déterminer la tâche qu'elle accepte qu'avec le consentement des milieux intellectuels.

Entre la vocation d'une nation et la tâche qu'elle doit accomplir, il y a, en quelque sorte, un rapport de cause à effet. Quand un peuple saisit ce rapport et qu'il se fixe une tâche conforme à sa vocation, c'est que le sentiment de son individualité nationale a atteint son plus haut degré.

Pour cela, un peuple doit réunir trois conditions fondamentales : premièrement, l'existence de la vitalité ethnique et d'un tempérament national propre ; deuxièmement, une évolution historique plus ou moins longue ; troisièmement, la conscience claire de sa nationalité. Le tempérament national est une force constante qui agit également dans la vie passée et actuelle d'un peuple, sans la constituer uniquement. Il n'est qu'un des nombreux agents d'influence qui se déterminent mutuellement et qui sont les particularités du pays, savoir sa situation géographique, les circonstances de son développement historique, ses conditions de vie internes et externes, c'est-à-dire sociales et internationales.

L'action de ces facteurs donne à l'histoire de chaque peuple une allure particulière et fixe peu à peu son individualité. C'est alors que le peuple sent et manifeste des aspirations dirigées vers la libre réalisation de son idéal national dans tous les domaines de la vie sociale. Il révèle sa physiono-

mie, vit de sa propre vie, et la tâche qu'il s'impose est conforme à sa vocation.

Nous parlons de la réalisation d'un idéal propre : voilà le but suprême de la civilisation nationale, ce qui la caractérise et la distingue des cultures étrangères et possède, par suite, une valeur absolue ; la nation y trouve le sens de sa vocation et, par suite, l'objet même de la tâche qu'elle doit entreprendre.

Une telle conception de la vocation nationale n'a rien de commun avec ce qu'on a appelé *messianisme national*. Le messianisme ne reconnaît pas à toutes les nations une valeur morale égale et des droits égaux et ne peut, par conséquent, pas établir, même en théorie, l'équilibre des individualités nationales. Le messianisme national et l'idée théocratique, l'histoire du monde ne les a réalisés qu'une fois, lorsqu'il fallut qu'une nation réunît toutes les conditions nécessaires pour l'avènement de l'individu parfait, du Fils de l'homme. Cet exemple unique illustre d'ailleurs de façon éclatante les rapports d'une nationalité et de l'individu, ceux aussi de la vocation d'un peuple et de sa tâche finale, mais en même temps il prouve qu'une répétition du messianisme ne serait qu'un plagiat historique, dépourvu de signification.

Aujourd'hui, la nation ne peut revendiquer justement que la reconnaissance d'une valeur morale égale et de droits à l'existence et au développement égaux à ceux des autres nationalités, toutes étant les individus d'une même espèce. Il faut d'ailleurs se rappeler que cette égalité d'individus de même espèce ne signifie nullement ressemblance ou identité. C'est, au contraire, la variété des individualités nationales qui, par le libre développement de

ces dernières, enrichira la civilisation universelle. Il est temps que le monde le comprenne.

Nous venons d'esquisser à grands traits les principes théoriques du problème général de la nationalité. Nous l'avons fait pour définir préalablement les notions d'individualité, de civilisation, de vocation et de tâche nationales, de façon à écarter tout malentendu et toute fausse interprétation dans des idées susceptibles de nombreuses discussions.

Nos remarques préliminaires ne sont cependant pas encore terminées. Avant d'aborder notre sujet en lui-même, nous demandons au lecteur la permission de lui soumettre encore quelques considérations générales sur la nationalité lituanienne en particulier. Un sort pour ainsi dire exceptionnel a empêché la Lituanie d'accomplir déjà régulièrement et normalement sa tâche nationale. Pour s'en faire une conception exacte, il faut suivre, dès leur début, les conditions toutes spéciales dans lesquelles le peuple lituanien s'est développé au triple point de vue exposé plus haut : nous verrons que son individualité nationale, virtuellement puissante et vigoureuse, ne s'est pas suffisamment affirmée dans l'histoire ; que l'épanouissement de sa culture nationale a été gêné par le divorce des classes de la société ; enfin que sa vocation et sa tâche propre sont déterminées par la situation de la Lituanie sur les confins des deux mondes, oriental et occidental.

B. Quelques remarques préliminaires sur le sort exceptionnel de la nationalité lituanienne :

I. *Individualité nationale virtuelle du peuple lituanien non réalisée dans l'histoire ;* II. *désunion des classes supérieure et inférieure dans la vie nationale de la Lituanie ;* III. *situation de celle-ci sur les confins des deux mondes oriental et occidental.*
L'Orient et l'Occident.

I

La Lituanie est le pays des paradoxes historiques. Il faut le savoir pour se faire une idée juste de sa vie. Ce caractère paradoxal faisait dire à Kotzebue [1] que l'histoire de la Lituanie était digne de la lyre d'Homère et de la plume de Tacite, et amenait par contre A. Brückner à présenter la vie et l'activité du peuple lituanien comme quelque chose d'insignifiant qui ne mérite guère d'intérêt particulier [2].

Il importe cependant de connaître le sort singulier de ce peuple et de porter sur lui un jugement motivé. C'est alors seulement qu'il sera possible de résoudre son énigme et de comprendre son évolution.

L'opinion de Kotzebue n'était évidemment pas dénuée de fondement, et les faits lui donnèrent bientôt une éclatante confirmation. Le jeune romantisme polonais, en effet, témoigna pour l'archéologie, l'histoire et l'ethnographie lituaniennes, un intérêt [3] plus vif peut-être que pour les sources polonaises ;

[1] A. F. von Kotzebue. *Aeltere Geschichte Preussens.*

[2] A. Brückner. *Polacy i Litwini. Język i literatura*, dans le livre : « Polska i Litwa w dziejowym stosunku ».

[3] Fr. Augustaitis. *Pierwiastki litewskie we wczesnym romantyzmie polskim*, p. 22.

en même temps, un des plus grands poètes du XIXe siècle, Adam Mickiewicz, trouvait dans l'histoire passée ou contemporaine de la Lituanie un aliment abondant de son inspiration.

D'autre part, A. Brückner pouvait tenter de justifier son appréciation en avançant que, dans maints domaines de la vie nationale, les Lituaniens n'ont encore rien produit qui puisse fixer l'attention d'un homme cultivé.

Mais ce qui, à première vue, est incontestable, ce que tous peuvent admettre, c'est la bizarrerie même du sort du peuple lituanien. Il n'est peut être pas aisé de se représenter un peuple qui ne fut jamais ce qu'il aurait pu être. Nous allons essayer d'en tracer à grands traits l'image au lecteur.

Sorti du berceau asiatique, le peuple lituanien s'établit en Europe bien avant la plupart des autres peuples, et cependant il ne fit son entrée en scène dans la vie européenne qu'après beaucoup d'autres nations. Il resta presque totalement inconnu à ses voisins jusqu'au XIe siècle, et c'est seulement quand ceux-ci troublèrent son existence pacifique qu'il arracha de sa face le voile qui la cachait pour leur montrer l'image guerrière de Janus à deux visages.

Ce peuple, type d'un profond traditionalisme, avait gardé bien nette l'empreinte de l'ancien Orient dans sa langue, sa religion, ses mœurs et ses coutumes ; au XIIIe siècle de notre ère, il formait un Etat souverain qui devait demeurer plus d'un siècle encore fidèle au paganisme. S'étendant largement du nord au sud, de la Baltique à la mer Noire, cet état païen reçoit une mission médiatrice entre l'Orient et l'Occident chrétiens. Gagné à la civilisation chrétienne de l'Occident, il verra son intégralité nationale menacée, ensuite désagrégée par les

nouvelles influences. Tenu successivement dans une dépendance intellectuelle par ses voisins de l'est et de l'ouest, il n'en produira pas moins des personnalités éminentes dont l'action, ou celle de leurs descendants, se répercutera puissamment dans la vie de ces mêmes voisins.

Au XVI^e siècle, l'esprit national de ce peuple crée une législation que bien des nations contemporaines pouvaient envier; cette époque marque cependant le commencement de la décadence de l'Etat lituanien. A la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e, le même esprit national anime et soutient le lumineux essor d'un peuple allié et met à son service le meilleur de ses forces intellectuelles, alors que sa propre existence était exposée aux plus redoutables dangers.

Ensuite, quand ses voisins de l'est et de l'ouest se mirent à discuter pour savoir à qui revenait l'héritage de cette généreuse nation, on la vit se dresser et proclamer bien haut qu'elle n'avait jamais consenti à mourir, ni même à abdiquer le moindre de ses droits. Et ce peuple, qui s'était autrefois organisé soudain en un puissant état, retrouve une nouvelle vigueur pour achever la tâche que le destin lui a réservée : synthétiser, dans sa civilisation nationale, les éléments divers de l'Orient et de l'Occident.

Et voilà, schématiquement présentée, l'histoire paradoxale du peuple lituanien. Nous avons, à dessein, laissé de côté l'action politique internationale et les conditions sociales intérieures qui constituent, à vrai dire, son histoire, pour mettre en lumière cette étrange particularité qu'il ne lui fut jamais possible de réaliser totalement ses aptitudes. Ces alternatives de grandeur et d'impuissance, ces con-

tradictions de son histoire, n'est-ce pas suffisant pour expliquer le désaccord des historiens?

Au point de vue ethnique, le peuple lituanien ne souffrit jamais et ne souffre encore d'aucun défaut physique ou moral, incompatible avec l'épanouissement d'une nationalité intégrale. Il est doué d'une intelligence très suffisante, et les forces matérielles ne lui ont pas manqué pour créer autrefois une civilisation nationale. Cependant, il ne lui fut pas donné de jouer dans l'histoire universelle un rôle proportionné à la plénitude de ses moyens, et sa civilisation n'eut jamais une importance mondiale. Il conserve cependant toutes ses aptitudes, toujours prêtes à trouver leur emploi. Il est vrai que l'histoire continue sa marche, et nous savons fort bien que ce qui hier était possible peut ne plus l'être aujourd'hui. Les possibilités passent avec le temps, et il faut bien se rendre compte que la matière s'oppose parfois à ce qu'admet l'esprit, parce qu'elle est soumise à la forme dont l'esprit reste indépendant.

Il faut donc, dans la vie du peuple lituanien, distinguer entre la puissance actuelle ou matérielle et la puissance virtuelle, spirituelle. Un sort malicieux a voulu que l'une diminuât quand l'autre croissait. Du moins, cette dernière, le peuple lituanien la possède aujourd'hui tout entière; c'est elle qui donne à sa libre existence une signification supérieure et qui renforce en lui le sentiment de sa propre dignité. Il a conscience de la tragédie de son histoire, et en même temps croit à la possibilité de réaliser le problème de sa civilisation nationale. Rien n'est capable d'abattre la confiance en l'avenir d'un peuple qui, dans les plus pénibles humiliations, ne cesse de chanter sa patrie comme le « pays des grands hommes et des géants ».

Ce peuple, d'abord adorateur du feu et de l'eau, ensuite des fleurs et des croix, n'est pas étranger à la soif cosmique de la grandeur. La puissance matérielle lui manquant, il tend de toutes ses forces vers l'idéal d'une civilisation supérieure. Pour caractériser ces tendances de la renaissance lituanienne, nous ne pouvons mieux faire que de citer un de ses plus grands artisans actuels : « Notre vie tout entière, dit V. St. Vîdûnas, est remplie par la douleur et la joie. Mais cela révèle justement le grand instinct, puissant et éternel, de la vie. Et il est infiniment beau avec sa douleur, sa joie et sa sublimité... Nous devons être grands ; il faut que nous apprenions à l'être. Alors notre situation changera et notre vie grandira. La grandeur de l'âme et de l'esprit, voilà ce dont nous avons le plus besoin. » [1]

II

Nous venons d'exposer sommairement que le peuple lituanien n'a pas eu la faculté de réaliser ses aptitudes, qu'il n'a pu former ni nation, ni civilisation intégrales, mais qu'il croit encore aujourd'hui que de vastes perspectives sont ouvertes à son activité. Comment donc expliquer ses échecs antérieurs ?

Pour le moment, nous ne développerons pas en détail les causes, internes et externes, de ce malentendu historique, car ce sera dans la suite une partie essentielle de notre ouvrage. Nous montrerons seulement ce qui rendit possible ce malentendu et en fut l'origine.

[1] Vîdûnas. *Labai mums reikalinga ypatybė.* « Vairas », nº 1, 1914, p. 13.

Le peuple lituanien eut le malheur de perdre son unité morale par le divorce intellectuel des classes inférieure et supérieure qui suivirent, dans l'évolution de leur culture, des voies de plus en plus divergentes. Et c'est ainsi qu'il lui fut impossible d'utiliser pour le bien de ses destinées nationales la puissance matérielle et l'intelligence native qu'il possédait en suffisance.

Or, nous l'avons vu, la force vitale et créatrice d'une nation réside dans la collaboration harmonieuse de ses éléments populaire et intellectuel. Sans cette condition, elle ne peut former ni Etat durable, ni civilisation intégrale. Malheureusement, le peuple lituanien eut en main tous les moyens d'action, alors que ses ressources intellectuelles restaient inexploitées ; c'est aujourd'hui l'inverse. On nous permettra d'illustrer cette étrange situation par un conte populaire lituanien.

« Après avoir créé le monde et les animaux, Dieu « en fit don à l'homme. Celui-ci regarda les créa- « tures sur lesquelles il devait régner. C'est le lion « qu'il admira le plus, et il pria Dieu de lui donner « à lui-même les qualités de cet animal. Dieu exauça « son vœu. L'homme reçut l'audace et la puissance « du lion, mais comme il n'obéissait pas toujours à « la raison, les choses n'allaient pas comme il au- « rait fallu... Tout d'abord, les animaux tentèrent « de ne pas le reconnaître comme roi, mais il s'im- « posa par la force. Seul le renard, grâce à sa ruse, « échappait au pouvoir de l'homme, lui nuisait « même et l'exaspérait par sa finesse. Aussi, à bout « de patience, l'homme pria Dieu de lui accorder, « au lieu de la puissance du lion, la sagacité du « renard. — Bien, lui répondit le Créateur, j'accom- « plirai ton souhait, mais tu as tort de dédaigner la

« la puissance. Désormais les animaux ne te crain-
« dront plus, et tu devras songer à te protéger contre
« eux... Quand le renard aperçut le changement qui
« s'était opéré chez l'homme, il s'éloigna de lui et se
« cacha. » [1]

Voilà l'image de la Lituanie qui disposa des moyens de l'esprit et des ressources de la matière sans jamais réussir à les allier dans une union féconde. C'est par suite du désaccord entre l'action populaire et l'action intellectuelle que l'évolution de l'histoire nationale dévia de sa route normale et fournit l'exemple d'un peuple que la désunion intérieure aura conduit à l'intégralité.

En effet, le divorce des classes fut le nœud d'un drame dont la renaissance nationale lituanienne a été le dénouement. La logique populaire fut plus forte que toutes les intrigues, si bien que la rupture de l'équilibre entre le peuple et les classes intellectuelles devint précisément un des facteurs de l'individualité actuelle de la nation.

Il en résulte que le développement de la civilisation nationale se fit suivant un processus des plus compliqués. Abandonné à lui-même, le peuple poursuivit sa culture. Son traditionalisme l'empêcha de se dénationaliser, et l'instinct de la conservation le poussa à perfectionner son état intellectuel. C'est à cette situation particulière que la culture populaire doit d'être montée à un niveau qu'elle n'aurait pas atteint dans des circonstances normales.

D'autre part, les classes intellectuelles s'étant détachées du tronc populaire perdirent leur continuité nationale et se laissèrent conduire par les influences extérieures. Cette circonstance cependant

[1] Dr J. Basanavičius. *Levas lietuvių pasakose bei dainose ir prygiškai-trakiškoje dailoje.* « Lietuvių Tauta », t. I, p. 8.

aida peut-être mieux que toute autre les facultés essentielles de l'esprit national à se révéler dans le domaine de la création intellectuelle.

Ainsi, la culture populaire et la culture intellectuelle, bien que reflétant, chacune à sa manière, l'esprit national, évoluèrent dans des sens divergents : l'une favorisa constamment les intérêts nationaux, l'autre eut en vue, au début, les intérêts de l'Etat et, dans la suite, ceux d'une classe.

La prédominance arbitraire des éléments aristocratiques amena la dissolution de l'Etat lituanien. On peut donc dire que la classe supérieure a fait faillite, puisque la vie elle-même en a condamné les tendances Devant la démocratie, qui lui succéda, le problème de la renaissance nationale devait fatalement se poser, et c'est ainsi qu'il fut donné à la culture populaire, relativement avancée, d'être la pierre angulaire de la civilisation nationale, orientée dans une nouvelle direction. A mesure que la vie sociale se démocratise, le peuple trouve en lui-même les ressources intellectuelles dont la classe supérieure avait eu jusqu'alors le privilège et dont elle n'avait pas su user ; il trouve dans son sein toute une phalange de jeunes intelligences, actives et clairvoyantes, qui dirigeront sa marche dans le chemin de la civilisation.

L'apparition de ces intellectuels plébéiens qui insuffient à la culture populaire, jusqu'alors inconsciente, esprit, âme et vie, voilà ce que l'on appelle la renaissance nationale lituanienne. Cette renaissance se manifesta tout d'abord par la réprobation publique des tendances antinationales des aristocrates, après quoi les nouveaux intellectuels se mirent à l'œuvre, pour créer, sur la base de la culture populaire, une civilisation qui fît du peuple lituanien une nation intégrale.

Bien entendu, cette œuvre doit tenir compte du développement antérieur de la nation. La culture populaire et la première culture intellectuelle ont exercé l'une sur l'autre une mutuelle influence; chacune doit trouver sa place dans la synthèse nationale qui doit révéler entièrement la vocation du peuple lituanien.

III

Le fond de l'esprit national lituanien, nous l'avons déjà dit, est fait des éléments primitifs de l'ancien Orient. Ils furent le point de départ de l'évolution progressive de la nation, et cette évolution même se fit dans le sens de l'impulsion que lui donnèrent les peuples voisins de la Lituanie.

Dès que les Lituaniens firent leur entrée sur la scène de l'histoire et prirent contact avec leurs voisins, ils eurent affaire à deux groupes de peuples, les Slaves et les Germains, hostiles en général l'un à l'autre. C'est avec les premiers que les Lituaniens entretinrent les relations les plus variées et les plus étroites. Par ailleurs, dans le domaine de la civilisation plus encore qu'au point de vue géographique, ils occupaient une situation intermédiaire entre les Slaves orientaux et les Slaves occidentaux: les Russes étaient déjà à la tête des premiers et les Polonais à la tête des derniers. La Lituanie entre en relations d'abord avec la Russie, puis avec la Pologne, sans jamais se détourner complètement de l'une ou de l'autre. Sa position et le rôle de médiateur, qui lui fut dévolu, firent de la Lituanie l'arène de la lutte polono-russe pour l'hégémonie dans le monde slave. Des deux côtés, la Lituanie fut soumise aux influences intellectuelles et politiques les plus variées. La

Vytauto Didžiojo Universitetas BIBLIOTEKA
85694

Russie avait reçu, de l'Orient, la civilisation chrétienne; la Pologne, de l'Occident. La Lituanie vit se heurter sur son propre territoire ces deux mentalités rivales. C'est à l'intérieur de ce cercle restreint que la Lituanie noua ses premières relations politiques et intellectuelles.

Au delà de cette première zone vivaient les Germains. Leur voisinage fit toujours peser sur les Lituaniens la menace de la force brutale. Lituanie et Germanie ne trouvèrent jamais un compromis d'équilibre stable, et leurs rapports ne connurent guère qu'une alternative : vaincre ou mourir.

Le monde germanique présentait et présente encore, pour ainsi dire, le type même de la force organisée de l'Occident.

Le voisinage des Germains faisait redouter aux Lituaniens d'être écrasés sous leurs coups. En reculant peu à peu leurs frontières, en se résignant à de douloureuses mutilations de leur territoire, ils ne faisaient qu'apaiser pour un temps ce Léviathan insatiable. Dans la querelle polono-russe, les Germains se rangèrent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; dans tous les cas, leur intervention fut pour la Lituanie l'occasion de nouvelles infortunes.

Les Tatars étaient les Teutons de l'Orient : comme eux, ils pratiquaient la violence. Leur force était celle, non plus de l'organisation, mais du chaos de la masse. Il n'y eut guère que des luttes continuelles entre la Lituanie et les Tatars, qu'il fallait bien contenir pour opposer aux Germains une résistance efficace. Tatars et Germains formaient d'ailleurs l'extrême limite du champ d'action qui fût jamais accessible au peuple lituanien.

La Lituanie est donc bien, à l'égard de sa situation, comme à l'égard de ses conjonctures intérieures,

un pays exceptionnel, puisque, selon l'heureuse expression du professeur St. Kutrzeba, « c'est sur le territoire lituanien que se déchaîna un des plus grands combats que se soient livrés l'esprit de l'Orient et l'esprit de l'Occident[1] ».

Ces deux géants cosmiques se font, à travers toute l'histoire mondiale une guerre éternelle qui a ses péripéties, ses étapes et ses succès, mais où les deux partis poursuivent cependant leur marche parallèle. Or, la Lituanie a vu chez elle, pour ainsi dire, le corps à corps des deux lutteurs ; son histoire est donc, plus que toute autre, apte à nous renseigner sur les circonstances et les résultats probables de cette rivalité dans le monde ; ici, comme ailleurs, les mêmes causes produiront les mêmes effets.

Deux ères se partagent la vie du monde : une ancienne, qui vit le triomphe de la force physique ; la moderne, qui donna la suprématie à l'intelligence.

Dans les deux cas, le mouvement prend naissance en Orient, puis se déplace graduellement vers l'Occident où il trouve son centre de gravité. Cette marche s'accomplit chaque fois en trois étapes : l'Asie, la Grèce, Rome.

Dans la concurrence des forces matérielles, c'est l'équilibre qu'il faut souhaiter, parce qu'il s'oppose à la violence ; la Grèce cependant vainquit l'Asie ; puis fut vaincue par Rome qui devait, elle aussi, s'écrouler sous le poids de sa propre puissance.

Dans la lutte des intelligences, l'équilibre, c'est leur synthèse qui s'oppose à l'exclusivisme. Le point de départ du développement de notre ère se place en Asie, dans la naissance du Christ ; dès lors, la compétition des nouvelles énergies vit triompher la ci-

[1] Professeur Dr St. Kutrzeba. *Unia Polski z Litwą*, dans le livre « Polska i Litwa w dziejowym stosunku », p. 449.

vilisation grecque (byzantine), puis la civilisation romaine (latine), sans que les aptitudes spéciales de chacune fussent jamais anéanties.

Abandonnons ces vastes perspectives et fixons notre regard sur un objet plus modeste, la Lituanie. Chez elle aussi nous voyons une période d'énergie matérielle, suivie d'une époque de vigueur intellectuelle. Ces deux âges ont avec l'Asie, la Grèce et Rome, des rapports effectifs dont la conséquence, à la fois historique et logique, fut que chacun d'eux s'ouvrit successivement à l'influence de l'Orient et à celle de l'Occident.

C'est sur la base d'une culture populaire et d'un tempérament ethnique tout pénétrés des traditions asiatiques conservées dans toute leur pureté, que l'Etat lituanien se fonda ; c'est sur la même base que surgit plus tard, lors de la renaissance nationale, la nouvelle civilisation intellectuelle.

A peine fondé, l'Etat lituanien poussa les classes supérieures dans l'orbite de la civilisation russe tout récemment empruntée à l'Orient grec. Gagnées à cette influence, les classes dirigeantes sacrifièrent à l'intérêt de l'Etat l'intérêt même de la nation ; grâce à elles, la Grèce supplanta l'Asie dans son rôle civilisateur en Lituanie.

Bientôt, quand elles firent passer leurs propres intérêts avant ceux de l'Etat, ces mêmes classes se convertirent à la civilisation polonaise venue de l'Occident latin. Cette fois, la Grèce cédait à Rome, du fait de cette défection, l'hégémonie intellectuelle en Lituanie. Mais, en même temps, l'Etat lituanien, devenu un jouet entre les mains de l'aristocratie toute-puissante, entrait dans la voie lamentable de sa dissolution ; quand il s'écroula, la victoire latine en Lituanie était déjà un fait accompli.

La renaissance nationale s'affirma d'abord dans le retour aux vieilles traditions de l'Asie conservées dans le peuple et sa culture, et qui furent les sources les plus pures des aspirations nouvelles. Mais un passé plus récent, imprégné des civilisations gréco-russe, puis latino-polonaise, fournit un appoint positif au capital originel. Il est clair que la renaissance lituanienne ne pouvait se contenter de nier ces cultures étrangères qui avaient plus ou moins profondément remué le sol national, pour en détruire les fruits, ce qui, d'ailleurs, n'était ni possible, ni désirable. Si, dans la première époque, l'équilibre politique fut, pour l'Etat lituanien, la condition indispensable de son existence, la synthèse intellectuelle est aujourd'hui tout aussi nécessaire à sa restauration. Et, de fait, certaines aspirations du peuple lituanien laissent entrevoir, inachevées encore, les grandes lignes de la synthèse qui embrassera les trois phases principales de l'histoire universelle. Selon tous les indices, telle est la vocation du peuple lituanien, et, puisqu'elle est aussi la condition de sa prospérité, telle sera sans doute la tâche qu'il accomplira.

* * *

En terminant cette introduction, trop longue déjà peut-être, il ne nous semble pas superflu de mettre en regard, pour les comparer, les particularités distinctives des mondes oriental et occidental. Ernest Hello et, avant lui, J. de Maistre, ont émis à ce sujet quelques idées excellentes. Nous allons en reproduire celles qui nous paraissent propres à éclairer nos recherches.

« Comme dans l'humanité, dit E. Hello, l'homme

représente la liberté et la femme la nature, ainsi, sur le globe habité, l'Orient est la terre de la nature, et l'Occident, celle de la liberté[1]. »

Exprimant la même pensée, nous dirons que la passivité caractérise l'Orient, tandis que l'Occident manifeste davantage des qualités actives. Quand l'Orient produit, c'est que les forces cosmiques se servent de lui comme d'un instrument, de même que le vent souffle à l'Océan ses tempêtes. L'Occident, au contraire, exploite et organise ces forces; il oppose l'énergie humaine à celle de la nature dont il régularise le pouvoir. L'Orient vit surtout d'instinct, de sentiment, de fantaisie, d'intuition; l'Occident s'efforce davantage de soumettre la vie à la raison et à la volonté. La vie, en Orient, apparaît dans son exubérance indomptée, comme une cavale ardente qui ne connaît pas d'entraves ; l'Occident la contient, la dresse et lui impose les formes compliquées de l'organisation.

Ces deux mondes si différents ont également chacun leur façon de penser. J. de Maistre dit à ce propos : « L'Asie ayant été le théâtre des plus grandes merveilles, il n'est pas étonnant que ses peuples aient conservé un penchant pour le merveilleux plus fort que celui qui est naturel à l'homme en général, et que chacun peut reconnaître dans lui-même. De là vient qu'ils ont toujours montré si peu de goût et de talent pour nos sciences de *conclusions*. On dirait qu'ils se rappellent encore la science primitive et l'ère de l'*intuition*. L'aigle enchaîné demande-t-il une *montgolfière* pour s'élever dans les airs? Non, il demande seulement que ses liens soient rompus. Et qui sait si ces peuples ne sont pas des-

[1] Ernest Hello. *Philosophie et Athéisme*, p. 308.

tinés encore à contempler des spectacles qui seront refusés au génie ergoteur de l'Europe[1] ? »

L'Orient, d'après l'expression d'Ernest Hello, c'est « un œil ouvert »[2]. Sa science est « un essai de contemplation »[3]. « Le langage de l'Orient, c'est le symbole. »[4] Donc, au fond, « la science orientale, c'est l'esthétique ».[5] Autrement dit, l'Orient saisit la vérité par la vision des images, l'Occident, par la conception des idées.

Dans la façon d'envisager la nature, l'Orient et l'Occident diffèrent également. La nature peut être envisagée sous deux aspects : l'un immobile, mort, opaque ; c'est sa matière inerte, susceptible de mesure géométrique et soumise aux lois de la mécanique ; l'autre, éternellement variable et insaisissable, est comme le défilé rapide d'un film cinématographique : l'inertie est vaincue par un mouvement constant.

De ces deux aspects, l'Occident considère plutôt le premier ; pour lui, la nature est un champ ouvert à son activité, un objet d'étude, un terrain d'expérience ; pour l'Orient, c'est un spectacle brillant, mouvant, qu'il embrasse d'un regard dans son vertigineux tourbillonnement. Aussi éprouve-t-il pour la nature, dont il sent la force peser sur lui, une mystérieuse curiosité ; l'Occidental s'intéresse plus à l'homme qui s'efforce de dompter la nature. Celui-ci vit de pratique ; celui-là de théorie, et sa sensibilité au bien comme au mal est plus affinée ; son idéal s'élève donc à mesure que, dans le monde, la puis-

[1] Joseph de Maistre. *Les Soirées de St-Pétersbourg*, t. I, p. 91.
[2] E. Hello. *L'Homme*, p. 315.
[3] » *Philosophie et athéisme*, p. 52.
[4] » *L'Homme*, p. 318.
[5] *Ibid.*, p. 318.

sance du mal grandit. C'est ce qui lui fait sentir si douloureusement le tragique contraste de l'idéal et de la réalité dont la fréquente victoire détruit souvent pour lui toutes les raisons de vivre.

La science de l'Occident, nous le savons déjà, est surtout pratique. C'est comme dit Hello, une « formule trouvée[1] ». Elle sait appliquer une mesure commune à la vie et à l'idéal en élevant ce dernier en proportion des victoires de l'homme sur la nature et de l'extension de ses conquêtes. Ici le drame moral de l'Orient ne peut guère se renouveler, et l'idéalisme risque moins d'être en contradiction avec la réalité. Par contre, la vie y perd de sa couleur, de sa diversité ; elle est moins riche en sensations immédiates que dans cet Orient, vraie terre des possibilités infinies.

Nous comprenons maintenant pourquoi, dans le choc de ces deux mondes, l'occidental triomphe. Toutes choses étant égales par ailleurs, l'esprit d'activité doit nécessairement l'emporter sur la passivité. Mais la prédominance de fait ne saurait se justifier par elle-même. Quand il y a égalité de droits, c'est bien souvent parce qu'il y a diversité de sujets. Ainsi, l'égalité des droits individuels est nécessaire, précisément, parce que chaque individu possède une particularité qui le distingue des autres.

Les rapports de l'Orient et de l'Occident présentent quelque chose de semblable : malgré la suprématie effective du dernier, l'état idéal serait, non pas la victoire de l'un sur l'autre, mais l'équilibre de leurs forces matérielles et la fusion de leurs intelligences.

« Les hommes », dit E. Hello, « ayant regardé comme contradictoires les choses qui devraient être

[1] Ernest Hello. *L'Homme*, p. 316.

unies, sont devenus contraires les uns aux autres, eux qui devraient être unis. L'Occident est devenu l'ennemi de l'Orient, comme le travail est devenu l'ennemi du repos ! Aussi le travail et le repos tendent-ils à s'abîmer tous deux dans une fatigue inféconde, cauchemar monotone qui remplace à la fois le sommeil et la veille[1] ».

Le travail et le repos, pour E. Hello, symbolisent l'activité de l'Occident et la passivité de l'Orient. « L'esprit de l'Orient, dit-il, c'est l'Art, c'est-à-dire la contemplation, c'est-à-dire le repos.[2] »

Après cela, il est aisé de saisir la portée de ces autres paroles du même auteur : « L'Orient et l'Occident séparés, languissent tous deux : l'Orient dans l'oisiveté, l'Occident, dans le labeur. Il faut que l'Orient entre dans son action pour que l'Occident entre dans son repos. Le sabbat de l'Orient sera de participer aux activités, aux mouvements, aux productions occidentales. Le sabbat de l'Occident sera de participer au repos de l'Orient, sur le théâtre même où le repos est né. L'Occident et l'Orient ont besoin de sortir d'eux-mêmes. Leur repos sera de se transporter l'un dans l'autre.[3] »

Il est un petit pays où les deux mondes se sont déjà transportés l'un dans l'autre. En effet, le problème de la civilisation nationale en Lituanie, n'est autre chose que l'harmonisation des tendances opposées, mais jamais contradictoires, de l'Orient et de l'Occident.

[1] Ernest Hello. *Le Siècle*, p. 324.
[2] » *L'Homme*, p. 317.
[3] » *Paroles de Dieu*, p. 10.

THÈSE

PRÉPONDÉRANCE DE L'ORIENT EN LITUANIE

Caractères nationaux des Lituaniens.
Influence de la civilisation gréco-russe.
Intégrité de l'Etat lituanien.

A. Eléments primordiaux de la nationalité lituanienne :

I. *La langue et sa destinée ;* II. *la religion et la mythologie ;* III. *la poésie populaire, épique et lyrique ;* IV. *traits caractéristiques du tempérament ethnique des Lituaniens : vigueur de l'esprit national au dedans et indigence de ses manifestations au dehors.*

I

Le caractère national d'un peuple se reconnaît aux traits de sa culture populaire. Sa langue, lentement formée par le travail des siècles, réfléchit ses aptitudes intellectuelles. Sa religion et sa mythologie primitive révèlent l'idée qu'il se fait du monde, c'est-à-dire sa philosophie. Sa poésie populaire témoigne de sa disposition artistique ; enfin, son tempérament ethnique donne la norme instinctive de son activité.

Nous ne citons là que les aspects de la culture populaire, sous lesquels nous envisagerons les premières manifestations de l'esprit national lituanien. La langue en est une caractéristique de premier ordre ; c'est par elle que nous commencerons.

Il y a deux choses dans le langage de l'homme : l'idée et le signe. La formation et le développement d'une langue supposent donc une culture intellectuelle d'une part, psycho-physiologique d'autre part. Nous considérerons ces deux points de vue.

Notons tout de suite comme un caractère particulier du lituanien, l'opposition entre les aspects dynamique et statique, ce qui prouve évidemment que la formation de la langue se fit dans une époque d'activité nationale plus intense que son développement. Cela explique sa grande richesse, mais aussi son immobilité.

Un Morave, Adalbert Srba, qui s'occupa spécialement de la valeur philosophique du lituanien, dit que l'esprit de cette langue est le produit d'une haute culture.[1] En même temps, toujours au dire de cet auteur, sa grande particularité est un caractère exclusivement conservateur dans son développement historique. Ce que les autres langues vivantes de l'Europe ont depuis longtemps oublié, le lituanien le retient encore aujourd'hui.[2]

Grâce à son extraordinaire ancienneté, voisin du sanscrit et d'autres langues de l'antiquité pour la phonétique et la morphologie, rivalisant pour l'abondance de ses termes et de ses formes avec les langues les plus riches du monde et possédant un timbre tout spécial de prononciation, il n'est pas

[1] Adalbert Srba. *Medžiaga lietuvių kalbos syntaksei*, dans le livre : « Lietuvių Tauta », t. II. partie 1, p. 81.

[2] *Ibid*, p. 72.

étonnant qu'il éveille chez les linguistes un puissant intérêt.

Mais sa trop rigide fixité qui résulte de l'esprit même du peuple, retarda, durant presque toute l'histoire lituanienne, son accommodation aux besoins intellectuels de la nation, et même aujourd'hui cette langue n'a pas terminé son évolution pratique. Il y a d'ailleurs à cela une autre cause encore : le schisme national dont nous avons déjà parlé. La langue ne pouvait évidemment que souffrir du fait que les esprits cultivés étaient infidèles à leur devoir envers la nation.

Cette circonstance historique, néanmoins, n'empêche pas le lituanien d'être une langue de très haute culture. On a depuis longtemps fait cette étonnante remarque que plus une langue est ancienne, plus elle est riche, parce que les peuples enfants disposaient pour adapter le langage à ses fins, d'un talent prodigieux que ne possèdent plus les grands philosophes eux-mêmes. « Chaque langue, dit J. de Maistre, prise à part, répète les phénomènes spirituels qui eurent lieu dans l'origine ; et plus la langue est ancienne, plus ces phénomènes sont sensibles. Vous ne trouverez surtout aucune exception à l'observation sur laquelle j'ai tant insisté : c'est qu'à mesure qu'on s'élève vers ces temps d'ignorance et de barbarie qui virent la naissance des langues, vous trouverez toujours plus de logique et de profondeur dans la formation des mots, et que ce talent disparaît par une gradation contraire à mesure qu'on descend vers les époques de civilisation et de science. »[1] « La formation des mots, dit encore le même auteur, les plus

[1] Joseph de Maistre. *Les soirées de St-Pétersbourg* t. I. p. 109.

significatifs, les plus philosophiques dans toute la force du terme, appartient invariablement aux temps d'ignorance et de simplicité. »[1]

L'explication est banale : même dans la vie de l'humanité l'instinct mène très souvent au but plus sûrement que la raison. Or, le lituanien, parce que très ancien, procède — qu'on veuille bien comprendre exactement notre pensée — d'un instinct intellectuel ; tandis que le français est surtout, pourrait-on dire, la langue du sentiment rythmique, l'allemand, plutôt celle de la pensée tendue, c'est-à-dire consciemment active, le génie du lituanien possède à la fois le caractère immédiat du sentiment et la profondeur philosophique.

Adalbert Srba, déjà cité, dit « qu'une langue qui fait plus de distinctions logiques (*Unterscheidungen*) que les langues civilisées, ne peut être qualifiée de non civilisée.[2] A ce point de vue, le court, mais éminent travail de R. Bytautas, *Philosophie de la langue lituanienne*, est fort intéressant. Ce jeune savant lituanien, que la mort, hélas, nous a trop tôt ravi, dit entre autres : « Le lituanien possède une incalculable richesse d'expressions, »[3] car « il a en abondance tout ce qu'il faut pour étendre son vocabulaire ; à l'aide d'un jeu de préfixes et de terminaisons variées, en modifiant même légèrement le radical des mots, il forme avec une remarquable facilité une multitude de nouveaux termes qui peuvent dériver de n'importe quelle partie du discours ».[4]

En cela le lituanien rappelle le grec : même

[1] Joseph de Maistre. *Les soirées de St-Pétersbourg*, t. I. p. 115.
[2] Adalbert Srba. *Medžiaga lietuvių kalbos syntaksei*, p. 72.
[3] Romas Bytautas. *Šis-tas iš lietuvių kalbos filosofijos* p. 31.
[4] *Ibid.*, *p. 6.*

richesse naturelle, même souplesse, même adaptation aux nuances les plus diverses de la pensée ; mais son laconisme et sa construction le rapprochent davantage du latin.

Nous voudrions illustrer toute cette théorie par quelques démonstrations pratiques. Voici un exemple banal, mais suggestif. L'idée de « manger » reçoit en lituanien une expression différente, suivant le sujet de l'action : pour l'homme on dit *valgyti*, pour les animaux en général, *ėsti ;* mais si l'on parle de certaines espèces il faudra employer un mot spécial, pour le chien et le chat *lakti*, pour les oiseaux domestiques *lesti*. Par suite « nourrir » un homme se traduit par *valgydinti*, mais nourrir un enfant *penėti*, un cheval, une vache ou autre bête à cornes *šerti*, un porc *liuobti*, un chat ou un chien *lakinti*, des oiseaux domestiques *lesinti*. La nourriture elle-même s'appelle pour l'homme *valgis*, pour l'enfant *penas*, pour le cheval etc. *pašaras*, pour un porc *jovalas*, celle du chien et du chat *lakalas* et des oiseaux domestiques *lesalas*.

Le lituanien distingue donc dans un ensemble de phénomènes semblables des particularités, et, logique, il leur donne des appellations spéciales grâce à la richesse de ses formes dérivées. Et cela, non seulement dans le domaine des notions concrètes, mais aussi dans celui de l'abstraction. Une idée s'exprime par des termes différents suivant l'objet, la qualité, la quantité, la position, le rapport, etc., sous lequel elle est envisagée. Remarquons que les autres langues possèdent alors un seul vocable, rarement deux ou trois, pour marquer ces nuances. Voici encore un exemple : *gilybė* signifie profondeur, c'est-à-dire la notion abstraite de la profondeur : c'est un substantif pur ; *gilumas*, c'est la profondeur,

qualité d'une chose profonde : il y a là un peu de l'adjectif ; *gylis*, c'est encore la profondeur, mais plus ou moins grande : on y trouve de l'adjectif numéral ; l'adverbe se sent dans *giluma*, qui convient à un lieu profond. Il y a encore *gelmė* qui désigne l'intérieur même de la chose profonde, enfin, *gilinimas*, substantif verbal qui répond à peu près au français « approfondissement ».

« Multitude », substantif abstrait, se dit *daugybė* ; « multiplicité », qui attend un complément, comme l'adjectif attend le nom de l'objet qu'il qualifie, se dit *daugumas* ; *daugelis* se traduirait en français par « plusieurs » : c'est une multitude que l'on peut mesurer ; le mot a quelque rapport avec l'adjectif numéral ; *dauguma* tient de l'adverbe, parce qu'il situe la multitude dans un nombre, comme partie d'un tout, un peu comme le fait le français par le mot « la plupart ». Cette aptitude du substantif lituanien à exprimer les différents rapports sous lesquels l'idée peut être considérée, lui permet d'être employé dans tous les cas où d'autres langues emploient substantivement un adjectif neutre pour désigner une idée abstraite, ou un verbe pour indiquer un mode d'activité, etc.

La dérivation des mots est assez abondante pour marquer les nuances les plus variées de l'action et de ses circonstances. Un système bien ordonné de préfixes et de suffives permet d'indiquer à partir du nom verbal le processus d'une action, son lieu et ses moyens, son sujet, son objet, son résultat, etc. Du verbe *sakyti*, « dire », dérivent les mots suivants : *sakytojas* et *sakytoja*, la personne qui dit, le « diseur » ou « la diseuse » ; *sakymas*, c'est l'action elle-même, le « dire » ; *sakinys*, c'est l'objet de l'action, ce que l'on dit, la « proposition » ; *pa-saka*,

c'en est le résultat, le conte ; *sakykla* désigne l'endroit d'où l'on parle, chaire ou tribune. Il ne serait guère exagéré de dire que dans ce jeu de terminaisons qui servent à distinguer des nuances logiques, le lituanien possède, en plus de la déclinaison et de la conjugaison, une troisième flexion.

C'est par suite de son caractère conservateur que le lituanien a gardé dans l'expression des idées la perfection des langues primitives. Il n'a presque point cédé à l'évolution régressive des langues analytiques qui possèdent bien un mot pour une signification, mais doivent recourir à des formes complexes pour indiquer les relations. Il possède donc aujourd'hui encore le duel, aussi bien dans la déclinaison que dans la conjugaison, et le double locatif qui distingue la situation et la direction : « Romae » se traduit par *Romoje*, « Romam » par *Romon*. Il est juste de noter que, dans la conjugaison, les différents temps s'expriment, les uns par des formes simples, les autres par des formes composées. Bien plus, malgré son faible pour la variété des formes, le lituanien ne connaît plus le neutre, sans doute parce que ce genre est purement artificiel.

Le génie de cette langue, c'est « l'œil ouvert » qui contemple à la fois tous les spectacles du monde ; c'est aussi l'intuition intellectuelle qui range dans des catégories logiques les données de l'expérience. Et cependant cette langue ne doit presque rien aux intellectuels.

D'ordinaire une langue est de création populaire ; la collaboration des classes cultivées l'accommode aux besoins de la civilisation. Le premier travail peut durer plus de mille ans ; le second s'accomplit en deux ou trois siècles, et d'autant plus aisément que le premier fut plus long et plus parfait. Voilà

pourquoi le lituanien présente une telle faculté d'adaptation intellectuelle que l'œuvre de cette accommodation, qui ailleurs a demandé des siècles, peut s'accomplir ici en quelques dizaines d'années et consiste surtout, grâce aux qualités exceptionnelles de la langue, en une étude toujours plus approfondie du langage populaire.

L'expérience du XVI^e^ siècle a d'ailleurs prouvé cette précieuse faculté quand le mouvement religieux en Lituanie se fit proprement national ; celle du XIX^e^ siècle, où la renaissance lituanienne inspira toute une création intellectuelle, a fourni la confirmation de ces réelles aptitudes ; c'est, de plus, un avantage pour la langue littéraire que de se former dans un siècle de conscience nationale et démocratique. La renaissance lituanienne n'est vieille que de trente-cinq ans, et déjà, malgré la persécution qu'elle a supportée de la part du gouvernement russe, la langue littéraire est arrivée dans son développement à un degré tel que quelques dizaines d'années lui suffiront — si l'évolution se poursuit — pour prendre parmi les langues civilisées une place fort honorable pour son ancienneté, sa richesse, sa pureté et sa valeur philosophique.

Etudié au point de vue phonétique, le lituanien offre un nouvel intérêt : il a conservé, en effet, dans toute leur pureté et avec un soin dont les autres langues indo-européennes ne peuvent se vanter, les qualités générales de la langue primitive commune ; à l'égard même de l'accentuation, c'est lui qui a le mieux gardé le caractère ancien. « A l'encontre de ce qui se passe dans presque toutes les langues, l'accent lituanien, qui est à la fois un accent d'intensité et de tonalité, a gardé la mobilité de l'indo-européen. [1] »

[1] *Lituanie.* Grande Encyclopédie, t. 22. p. 239-240.

Négligeant les détails techniques de la phonétique et de l'accentuation, nous aimerions nous arrêter quelque peu sur la culture artistique du son en général en lituanien.

Toute langue civilisée est, au point de vue acoustique, un véritable instrument musical dont la perfection dépend de deux arts : celui de l'ouvrier qui produit l'instrument, celui du virtuose qui s'en sert. L'ouvrier, c'est l'ensemble, la collectivité anonyme du peuple entier ; l'artiste, c'est l'intellectuel, l'écrivain, le penseur. Après ce que nous avons dit du divorce de ces deux individualités en Lituanie, il n'y a pas lieu de s'étonner si la langue n'a pas encore atteint un degré vraiment éminent dans la culture artistique, comme l'ont pu faire, par exemple, le français ou l'allemand.

Cette langue est cependant un instrument délicat, bien construit et bien défini et qui possède des qualités qui lui sont propres. Les particularités du développement psycho-physiologique d'un peuple déterminent le caractère sonore spécial de sa langue. Pour employer la même comparaison, nous dirons que chaque langue est un instrument unique en son genre. Les deux langues que la géographie, plus que la philologie, a faites voisines du lituanien : le polonais et le russe, peuvent, en ce qui concerne leur caractère musical, être comparées, la première au violon, la seconde au violoncelle.

Le lituanien présente une sonorité toute différente, qui se distingue du russe et du polonais comme la harpe du violon ou du violoncelle. Comme la première, il est à la fois solennel et intime, sublime et cependant retenu et modeste. C'est lui qui, à travers les siècles, nous apporte, comme la harpe éolienne, le mystérieux écho des révélations anciennes dans un chuchotement quasi religieux.

V. St. Vîdûnas a, dans ses œuvres, donné au lituanien une perfection artistique qu'aucun auteur n'avait encore atteinte, bien que plus d'un l'ait écrit avec plus de richesse et de correction. Voici deux remarques fort judicieuses qu'il fit à ce sujet et qui sont en même temps fort instructives : « En allemand, dit-il, c'est l'action qui prime ; en lituanien, c'est l'état, la situation, la relation. Le rythme de la première langue est pressé, essoufflé ; celui de la seconde, paisible, coulant. [1] »

La perception passive propre au tempérament national des Lituaniens dans leur état de nature, voilà ce que fait voir cette observation. Par suite, le Lituanien est extraordinairement sensible à tous les phénomènes de l'univers et spécialement à son rythme. Le sentiment du rythme, voilà le fondement primordial par excellence de sa vie psychique et physiologique, et c'est pourquoi le rythme de sa langue est si particulier.

Plus loin, Vîdûnas ajoute : « Le rythme du lituanien est dû sans doute à une respiration profonde, mais surtout aux grandes et sublimes pensées qu'il exprime si volontiers. Il est tout autre que dans les autres langues européennes ; avant tout il est quantitatif : les syllabes longues y alternent avec les brèves, et si la voix s'élève ou s'abaisse, ce n'est que pour donner au premier rythme plus de diversité. Dans les autres langues, c'est l'accent d'intensité qui tient la première place et il est souvent le seul sensible. [2] » Il faut reconnaître que le rythme tranquille du lituanien convient à merveille à l'expression de sentiments délicats, paisibles, élevés.

Ce cachet de distinction s'affina encore par suite

[1] Vîdûnas. *Musų Uždavinys*, p. 89.
[2] *Ibid.*, p. 142-143.

des circonstances historiques qui forcèrent le lituanien à chercher une retraite dans le sein de la famille. A ce propos, voici le témoignage d'A. Mickiewicz : « Il faut aussi remarquer un fait unique et très honorable pour les Lituaniens. Dans la collection de leurs chansons populaires, qui est très riche, on ne trouve pas une seule chanson je ne dis pas obscène, mais grivoise ou libre. Les termes libres ou ignobles n'existent pas même dans cette langue. Cette langue, qui a quelque chose de sacerdotal et de sacré, les repousse de son sein et se sert alors de termes slaves, qui ne sont jamais employés dans une famille honnête de Lituaniens.[1] »

Cette langue, cependant, attend encore le génial virtuose qui saura utiliser ses immenses ressources, ce qui n'empêche pas E. Reclus de dire : « Si la valeur d'une nation dans l'ensemble de l'humanité devait se mesurer à la beauté de sa langue, les Samogitiens et les Litvines[2] seraient au premier rang parmi les habitants de l'Europe[3]. »

II

Nous ne nous sommes arrêtés si longtemps sur les particularités de la langue que pour mieux apercevoir le caractère national qui s'y réfléchit tout entier. Nous avons déjà pu en fixer quelques traits. Les qualités rationnelles de la langue nous ont révélé une faculté de perception que nous avons appelée instinct intellectuel ; ses qualités esthétiques mani-

[1] A. Mickiewicz. *Mythologie lituanienne*, dans le livre « Les Slaves » p. 128.

[2] E. Reclus distingue ainsi les deux dialectes bas-lituanien žemaičiai) et haut-lituanien (augštaičiai).

[3] E. Reclus. *Nouvelle géographie universelle*, t. 5., p. 431.

festaient une rythmique toute spéciale; ses qualités pratiques témoignaient d'un esprit excessivement traditionaliste.

Les autres domaines de la culture populaire nous fourniront les traits qui achèveront l'image du caractère national. La religion et la mythologie sont la première affirmation des dispositions spirituelles. Entre la langue et la conception religieuse primitive des Lituaniens, il y a d'étroits rapports; l'une et l'autre ont joué dans l'histoire des religions et de la linguistique comparée un rôle parallèle. O. Schrader dit : « Au point de vue des religions, comme le montre l'éminent ouvrage de H. Usener, *Götternamen. Versuch einer Lehre von der Religiösen Begriffsbildung* (Bonn, 1896), ce sont surtout les noms des dieux et la conception de la divinité chez les Lituaniens qui aident à pénétrer les mystères de la croyance indo-européenne primitive [1]. »

La mythologie lituanienne se rattache donc au tronc commun des mythologies indo-européennes; ce qu'elle a de remarquable, c'est « qu'elle apparaît encore aujourd'hui dans les croyances populaires sous des formes très anciennes, comme la langue [2]». Voilà une nouvelle occasion de constater combien ce peuple est fidèle à ses traditions, mais n'est-ce pas aussi une raison de croire que, chez lui, la mythologie avait poussé dans le sol des croyances populaires des racines plus profondes et jouissait d'une vigueur plus robuste que chez la plupart des autres peuples de même souche? Nous savons déjà que les Lituaniens furent, parmi les peuples civilisés d'Europe, les derniers adeptes du paganisme qui

[1] O. Schrader. *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde. Grundzüge einer Kultur- und Völkergeschichte Europas*, p. XXIX.

[2] *Lituanie*, « Grande Encyclopédie », t. 22, p. 341.

demeura, jusqu'à la fin du XIVe siècle, leur religion officielle. Le traditionalisme ne suffit pas à expliquer ce fait, et il faut bien supposer que cette religion puisait sa vitalité dans un certain degré de perfection en même temps que dans la puissante organisation d'une caste sacerdotale.

Les documents positifs que nous possédons montrent qu'il en fut bien ainsi, et, quand se produisit le mouvement romantique national, il y eut des chercheurs, allemands d'abord, puis polonais et lituaniens, portés à comparer la mythologie lituanienne à la mythologie classique et la caste sacerdotale à l'organisation des prêtres romains. Plus tard, quand on commença à résister aux entraînements trop enthousiastes pour adopter les méthodes d'une critique plus judicieuse, on reconnut qu'il y avait là quelque exagération, mais ce qui est aujourd'hui établi avec assez de vraisemblance, c'est qu'en Lituanie la religion nationale était plus affinée et mieux organisée que chez les Germains ou chez les Slaves. L'étude critique des données que nous avons sur cette matière n'est pas encore terminée ; du moins les procédés de linguistique comparée, qui ont été, en ces temps derniers, appliqués avec succès à cette question, jettent une lumière intéressante sur les conceptions mythologiques et sur la société religieuse chez les Lituaniens.

La caste sacerdotale de l'ancienne Lituanie n'était pas sans ressembler à celle des brahmanes hindous ou des druides gaulois. Son influence était grande, non seulement dans la vie religieuse, mais aussi dans toute la vie sociale. On peut donner de son organisation une idée approximative en exposant ce qu'elle était chez les Borusses primitifs, peuplade lituanienne qui fut conquise et assimilée par les Prussiens au XVIIe siècle.

Ils donnaient à leurs prêtres le nom de *vaidilas* ou *vaidilutis* que l'on retrouve dans les documents allemands sous la forme de *Waidelotte*. Ces mots contiennent la racine indo-européenne *void* (chez les Hindous *vèda*), qui signifie savoir. Le *vaidilas* s'entourait donc du prestige de la science, c'était le *sapiens* romain ou le *Wiste* (weise) germain du moyen âge. Des vestales, appelées *vaidilutès*, prenaient également part aux cérémonies sacrées[1].

Dans la Lituanie proprement dite on employait encore, au lieu de *vaidilas*, le nom de *žynys*, de même origine que le sanscrit *jânâti*, le latin *noscere*, le grec γιγνώσκω, et possédant la même signification[2].

Les prêtres ordinaires étaient subordonnés à un souverain pontife *krivis* ou *kirvaitis* (certaines sources disent incorrectement *kriwe-kirwaito*). *Krivis* vient du lituanien *kèrèti* (allemand *zaubern*), et sa signification étymologique est celle de l'ancien *kartàr* hindou, en grec ὄργιος, en latin *sacrificus*[3]. La résidence du *krivis* s'appelait *Ruomuva* (Romowe). L'étymologie du mot *Ruomuva* indique que c'est en ce lieu que brûlait le feu sacré, car la racine indo-européenne *rêm* d'où il dérive signifie en latin *cremare, ardere*[4]. Les habitants des régions un peu éloignées de *Ruomuva* l'appelaient plutôt *Rikajotas* (Rickoyot), ce qui se traduit littéralement par « séjour des seigneurs[5] ».

La ressemblance fortuite de sons entre *Romowe* et *Roma* fit supposer aux premiers investigateurs de la religion primitive lituanienne que les deux mots

[1] K. Buga. *Waidelotte*, dans le livre « Lietuvių Tauta », t. I, 3e partie, p. 405.
[2] K. Buga. *Zincz*, ibid., t. I, 3e partie, p. 350.
[3] » *Criwe*, ibid., t. I, 3e partie, p. 346-347.
[4] » *Romowe*, ibid , t. I, 3e partie, p. 339.
[5] » *Rikoyot'as*, ibid., t. I, 2e partie, p. 224.

avaient une même origine; ils allèrent même jusqu'à établir le parallélisme du *krivis* ou plutôt, comme disent les documents historiques, du *criwe* et du pape de Rome. C'était évidemment une erreur d'interprétation. Plus tard, les modernes mirent tout en doute, même ce que les données historique les plus sûres établissent indiscutablement : 1° que *Ruomuva* fut le centre cultuel des Borusses ; 2° que le feu sacré y était entretenu; 3° que le souverain sacrificateur *kirvis* ou *kirvaitis* y résidait et qu'il exerçait un pouvoir suprême sur toute la caste sacerdotale.

Il y a tout lieu de croire que l'organisation religieuse de la Lituanie proprement dite était identique à celle de la Lituanie prussienne. Ce que nous en savons ne fait que confirmer cette supposition.

Comme à *Ruomuva,* le culte du feu était pratiqué à *Vilnius* (Vilna), capitale de la Lituanie, au confluent du *Nevėžys* et du *Nemunas* (Niémen) et en d'autres lieux encore, «in celebrioribus locis », précisent les sources. On y trouvait de plus des arbres et des bois sacrés, au premier rang de tous le chêne, l'*aužuolas*, pour lequel on avait la plus grande vénération. C'est sous son ombre que brûlait le feu perpétuel et que s'accomplissaient les sacrifices de boucs et les autres cérémonies sacrées.

Les religions primitives ont dû leur puissance d'organisation à des circonstances qui se sont également trouvées en Lituanie. Comme dans tout l'Orient, les prêtres étaient ici les savants, les sages; ils participaient plus ou moins largement à l'exercice de l'autorité sociale; c'est à eux, par exemple, qu'appartenait le pouvoir judiciaire et, sans doute aussi, d'autres fonctions publiques. C'est que religion, philosophie, science, art, tout cela était encore intimement uni, tout cela faisait partie intégrante de la

vie positive, parce qu'entre l'activité spéculative et l'activité pratique, aucune distinction ne s'était encore établie. Aussi la théocratie avait dans ces temps reculés plus de chances de succès qu'aujourd'hui. Tout porte à croire qu'en Lituanie, comme ailleurs, l'organisation sociale portait l'empreinte théocratique et que la caste sacerdotale y occupait le plus haut degré de l'échelle sociale. Qu'un tel état de choses ait dû anciennement exister, cela est d'autant plus probable qu'on en trouve des traces jusqu'à l'époque où, sous la pression des circonstances historiques, la Lituanie s'organisa en un Etat distinct, où, avec d'autres encore, les principes fédéralistes et féodaux se trouvaient appliqués.

Aussi nous semble-t-il qu'Adam Mickiewicz ne s'est pas trompé en disant que « chez les Slaves toute la religion a passé dans la vie privée, dans la vie domestique, dans la vie du village ; chez les Lituaniens, la religion a passé aussi dans la vie politique. Chez les Slaves, les castes supérieures paraissent n'avoir jamais existé. Ce peuple n'a pas pu former une société politique : c'était un composé d'associations partielles. Chez les Lituaniens, au contraire, les castes des prêtres, des guerriers et le peuple se sont fondus ensemble et ont formé un corps social et politique très compact, imbu d'une vie religieuse profondément développée [1] ».

Avant de passer en revue l'Olympe lituanien, il faut remarquer que le mot *dievas*, qui signifie « Dieu », en général, a avec le ciel physique la même relation que les synonymes sanscrits *dêva*, latin *deus*, grec Ζεύς [2]. Pour former leurs conceptions

[1] A. Mickiewicz. *Mythologie lituanienne*, dans le livre « Les Slaves », p. 130.

[2] O. Schrader. *Reallexikon*, p. 302, 369-370.

mythologiques, les Lituaniens ne suivirent pas une autre voie que les autres peuples indo-européens. Frappés par la grandeur des phénomènes célestes, ils se mirent à les vénérer, ensuite à les personnifier et passèrent, enfin, de l'image sensible à l'idée abstraite de la divinité.

Le roi de l'Olympe lituanien est *Perkunas* ou dieu du tonnerre. Ce nom signifie aussi tout simplement tonnerre, et il est encore employé dans ce sens aujourd'hui. Par là la mythologie lituanienne forme un certain contraste avec celle des Grecs et des Romains qui mettaient au plus haut degré de la hiérarchie olympienne les dieux de la lumière, Ζεύς ou *Jupiter*, qui devenaient ainsi « pères des dieux[1] ». Le père de la lumière se trouve cependant dans la mythologie lituanienne ; il s'appelait chez les Prussiens primitifs *Zvaigstikes*, et ce nom, comme celui du Φοῖβος grec (Phœbus), dérive de l'indo-européen *ghvoigvos* qui signifie « lumière[2] ».

Plusieurs peuples ont vénéré une divinité de la terre qu'ils donnaient comme épouse au dieu du ciel. Cette conception symbolique ne resta pas étrangère aux Lituaniens ; ils connaissaient une divinité appelée *Žemyna* ou *Žeminėlė*, mot dérivé de *žemė*, « la terre ». Il est vraiment curieux de constater que la déesse Σεμέλη, dont le nom a la même étymologie, tenait la même place dans la mythologie thraço-grecque[3].

D'ailleurs, la divinité terrestre chez les Lituaniens porte aussi des noms masculins, comme *Žemelukas*, *Žemininkas*, *Žemėpatis*[4]. C'est que la tendance à

[1] O. Schrader. *Reallexikon*, p. 670.

[2] K. Buga. *Suaixstix*, dans le livre « Lietuvių Tauta », t. I, 2e partie, p. 219.

[3] O. Schrader. *Reallexikon*, p. 670.

[4] *Ibid.*, p. 671.

grouper les dieux par paires n'existait pas en général chez les Lituaniens et moins encore celle de supposer entre les dieux et les hommes des rapports sexuels. Voilà ce qui distingue profondément de la mythologie classique la mythologie lituanienne, qui est cependant bien loin d'être indifférente au problème sexuel, mais qui tend à le résoudre dans le sens de l'ascétisme oriental.

Les mythes du soleil et de la lune sont à ce point de vue fort instructifs; on en trouve encore aujourd'hui des débris dans les chansons populaires. Les deux astres, chez les Lituaniens, comme chez tous les peuples indo-européens, avaient leur place, quoiqu'elle fût fort modeste, parmi les divinités. Ils apparaissent dans les chansons comme un couple : la lune (*mėnuo* et son diminutif *mėnulis* sont du genre masculin) est l'époux ; le soleil (*saulė* et *saulutė* sont féminins) est l'épouse.

Au premier printemps, disent les chansons, la lune épousa le soleil. Bientôt elle le quitta pour l'aurore (*aušrinė*) qu'elle aimait. Quand Perkunas le sut, il la fendit d'un coup de son glaive et lui dit : « Pourquoi abandonnes-tu le soleil et donnes-tu ton amour à l'aurore ? »

C'est donc une explication des phases de la lune et de la diminution de son disque ; c'est aussi un symbole plus profond, car dans d'autres chansons la lune représente le père; le soleil, la mère des nouvelles générations. Le père donne aux jeunes gens leur part d'héritage et la mère prépare la dot des jeunes filles ; ainsi les rapports de la lune et du soleil exposent la question de la fidélité conjugale qu'on ne viole pas impunément.

Nous aurons l'occasion d'y revenir ; passons à présent aux divinités des vents et des eaux.

Il existe un dieu nommé *Vėjopatis*, ce qui veut dire « seigneur des vents ». Ce dieu paraît dans le Rig-Veda sous le nom de *Vâyu* apparenté étymologiquement au lituanien *vėjas* « le vent », et au grec Αἴολος, « Eole ». Il y avait encore chez les Lituaniens un *Audras*, dieu de l'ouragan et de la tempête (*audra* veut dire tempête) et un *Bangputis*, dieu des flots (*banga* signifie « flot », et *pusti* « souffler »).[1]

Ainsi donc, comme les autres peuples indo-européens, les Lituaniens vénéraient les forces naturelles du ciel et de la terre dont les effets puissants frappent l'homme primitif d'un étonnement mystique ; ils en avaient fait des dieux qu'ils plaçaient au sommet de la hiérarchie divine. Plus bas, ils reconnaissaient encore une foule de divinités soumises aux premières, qui personnifiaient plus ou moins clairement les manières d'être, d'agir et de penser de l'homme lui-même.

Le nombre de ces divinités inférieures était considérable, et il ne peut être question de les nommer toutes ici. Mieux vaut attirer l'attention sur la subordination aux dieux de la nature des dieux qui représentent et protègent l'activité de l'homme. N'est-ce pas le témoignage de la résignation passive des Lituaniens primitifs devant la puissance de l'univers et du destin ? Il faut d'ailleurs y voir non pas l'attitude du désabusement, mais une sorte d'intime abandon qui faisait dire à A. Mickiewicz que si « les Slaves admirent plus la nature extérieure », par contre « les Lituaniens ont un sentiment plus intime et plus exquis de la vie de la nature ».[2]

[1] O. Schrader. *Reallexikon*, p. 674-675.

[2] A. Mickiewicz. *Mythologie lituanienne*, dans le livre « Les Slaves », p. 128.

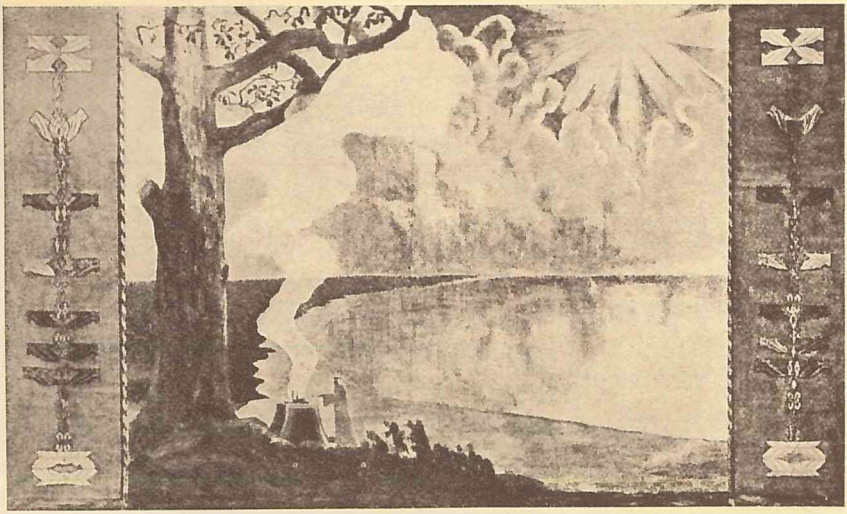
Cette sorte d'intimité révéla aux Lituaniens l'âme de la nature ; c'est elle qui imprégna leur mythologie d'un animisme si particulier. Sans doute toutes les mythologies primitives personnifièrent les forces et les phénomènes de la nature, vivante ou inerte, mais cet animisme ne fut peut-être nulle part aussi universel et aussi conséquent que chez les Lituaniens, qui surent rattacher étroitement le symbolisme religieux à la personnification mythique.

Si, comme ils se le représentaient, la nature est faite tout entière de forces vivantes et animées, chaque objet matériel inerte n'est que l'enveloppe d'une vie cachée, et même parfois le signe d'un châtiment. Par exemple, « les petits silex qu'on trouve dans le sable, ce sont les mamelles de *Laumė*, sorte d'esprit malicieux puni autrefois par Dieu pour ses amours avec un beau jeune homme. L'arc-en-ciel n'est que la ceinture de cette même *Laumė* (Laumės juosta) ». [1]

Cette tendance à l'allégorie était si puissante qu'il est difficile quand on étudie la mythologie de ce peuple de distinguer sûrement ce qui appartient au symbolisme et ce qui relève de la personnification. A cet égard, il n'est pas sans intérêt de s'arrêter sur le culte du feu qui fut en grand honneur chez les Lituaniens. La question des idoles, en général, dans la religion primitive des Lituaniens n'est d'ailleurs pas encore élucidée de nos jours ; certains auteurs affirment que les idoles ne firent leur apparition en Lituanie qu'à l'époque où ce pays noua ses premières relations avec les peuples chrétiens voisins.

Le feu sacré s'appelait *Šventoji ugnis* (en sanscrit *spənta* « saint », *agni*, « le feu », en latin *sanctus ignis*). Il y en avait de deux espèces : l'un qui ne

[1] *Lituanie*, dans la « Grande Encyclopédie ». t. 22, p. 341.



Projet de rideau. N. Čurlionis.

devait jamais s'éteindre, l'autre qu'on allumait à époques fixes ou en certaines occasions, par exemple pour consumer des victimes propitiatoires ou accomplir des sacrifices d'actions de grâces. A côté d'un culte public le feu était l'objet, au sein même de la famille, d'une vénération particulière témoignée surtout au « feu des cendres » *peleno ugnis* que l'on devait obligatoirement entretenir dans chaque logis. La divinité du foyer, l'Ἑστία des grecs et la *Vesta* des romains, s'appelait *Gabija*, et il n'y a pas encore longtemps qu'une Samogitienne[1] préparant de la braise pour la nuit, prononçait la formule : « *Šventa Gabija ! gyvenk su mumis linksma* », c'est-à-dire, « sainte Gabija, vis avec nous dans la joie ! »[2]

Le feu était pour les Lituaniens le meilleur symbole de la divine et universelle spiritualité. Convertis au christianisme, ils n'ont pas perdu ce goût du symbolisme, et la croix devint, après leur baptême, l'objet d'une vénération symbolique qui apparaît dans la richesse et la variété d'ornementation de ces croix lituaniennes dont on pourrait sans doute faire dériver tout un art architectonique. Ajoutons que dans ce culte les Lituaniens ne séparent jamais les fleurs des croix ; cette union du signe de la joie au signe de la souffrance est bien dans leur caractère ; nous le verrons mieux encore dans leur poésie populaire.

Il nous reste à dire quelques mots sur la conception que les Lituaniens se firent de l'âme et des esprits :

[1] La Samogitie est la région qui a le plus fidèlement gardé les souvenirs et les traditions des anciens usages lituaniens. C'est à elle que revient surtout l'honneur d'avoir contenu pendant des siècles la poussée des Teutons.

[2] K. Buga. *Panicke,* dans le livre « Lietuvių Tauta », t. I, 2e partie, p. 223.

« L'animisme fondamental conduisit le peuple à prêter aux forces naturelles des formes plus précises, et il arriva à les personnifier et à se créer des figures mythiques ayant un nom et un caractère propres. » [1]

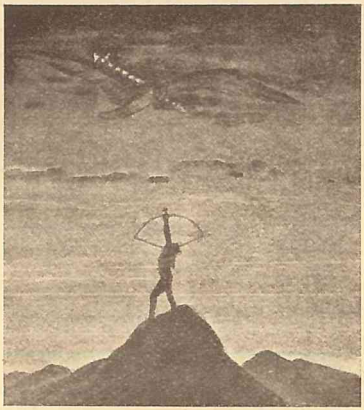
Les esprits ainsi formés étaient bons ou méchants. C'est un esprit mauvais, *Giltinė* qui est cause de la mort où il ne faut pas voir un phénomène naturel et nécessaire. Un autre, *Aitvaras*, que l'on se représentait sous la forme d'un serpent volant, apportait la richesse à ceux qu'il favorisait, car chacun sait que la richesse n'est pas toujours le fruit d'une vie laborieuse et économe. Le diable, connu sous des formes diverses (*velnias*, *kipšas*), était sans cesse poursuivi par *Perkunas* qui tâchait de l'atteindre pour le foudroyer. [2] Des esprits, il y en avait partout : sous la terre (*kaukas* ou *nanis*), dans les eaux des fleuves et des lacs (*Undinės* ou nymphes), etc.

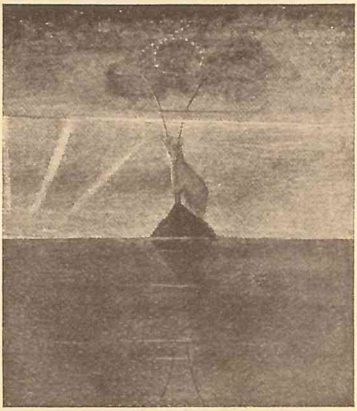
Bien entendu, les Lituaniens ne négligeaient pas le culte des morts. « Le culte des morts, dit A. Mickiewicz, est commun aux Lituaniens ainsi qu'aux autres peuples de l'antiquité, mais nulle part il n'est resté aussi profondément enraciné et aussi pur que dans cette race. » [3]

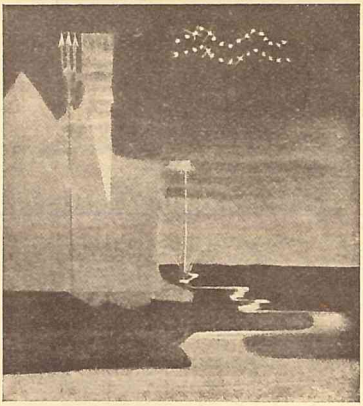
Il a été plus d'une fois observé que les Lituaniens sont particulièrement sensibles aux phénomènes télépathiques ; peut-être faut-il s'expliquer par là leur fidélité au culte des ancêtres. Leur littérature populaire est riche en contes et en histoires merveilleuses sur la vie que mènent les âmes après la mort (en lituanien *vėlės*) ; la curiosité des savants a déjà exploré ce champ d'investigations, et le Congrès

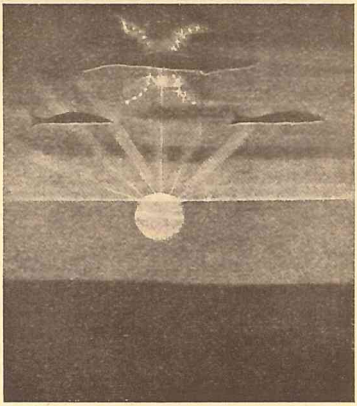
[1] et [2] *Lituanie*, dans la « Grande Encyclopédie », t. 22, p. 341.

[3] A. Mickiewicz. *Mythologie lituanienne*, dans le livre « Les Slaves », p. 124-125.









Signes du Zodiaque, N. Čurlionis.

international d'histoire des religions tenu à Leyde (Hollande) en 1912 entendit sur ce sujet une conférence fort documentée de M. R. von der Meulen. [1]

De tout temps les Lituaniens ont observé dans la célébration des funérailles un rite pompeux ;[2] la poésie populaire avait composé des chants funèbres qu'aujourd'hui encore on appelle *raudos*. Des pleureuses accompagnaient le cortège, et sans doute prenaient-elles à cœur leur office puisqu'il existait des urnes lacrymatoires.

L'idée de la métempsycose n'était pas étrangère aux Lituaniens ; A. Mickiewicz, que nous avons déjà tant de fois cité, nous en donne un exposé non dépourvu d'agrément : « L'âme, dit-il, suivant la religion ancienne des Lituaniens, après la mort de l'individu peut prendre des formes différentes, soit celle des animaux, soit celle des plantes, quelquefois celle des hommes, selon sa qualité morale ; l'âme la mieux développée passe dans le ciel en suivant la voie lactée, et le siège de ces âmes privilégiées est désigné au nord de la voie lactée parmi les étoiles. Lorsqu'un homme naît, il paraît toujours sur l'horizon une nouvelle étoile. — Les étoiles des enfants ou des hommes qui doivent vivre peu de temps sont très petites et durent quelques années seulement dans le ciel. — Les étoiles des enfants et des hommes qui périssent de mort violente sont connues sous le nom d'étoiles filantes, et les étoiles fixes sont attachées aux destinées des dieux et des héros. » [3]

Laissons encore à A. Mickiewicz le soin de don-

[1] *Draugija. Pr. D. Lituanica,* n° 69, p. 103.

[2] O. Schrader. *Reallexikon,* p. 22.

[3] A. Mickiewicz. *Mythologie lituanienne,* dans le livre « Les Slaves », p 125.

ner une conclusion à cet exposé trop rapide de la mythologie lituanienne : « Cette race, dit-il, ne peut tenir qu'à une religion qui n'exclut aucun des grands problèmes qui occupent l'humanité. » [1]

III

Avant de devenir un objet d'étude pour les intellectuels de Lituanie, la poésie populaire de ce pays avait, dès la seconde moitié du XVIII[e] siècle, attiré l'attention de quelques écrivains éminents en Allemagne. C'est Philippe Ruhig qui donna le signal de ce mouvement de sympathie en plaçant dans son essai sur la langue lituanienne intitulé *Betrachtungen der littauischen Sprache* (Königsberg, 1745), trois chansons populaires lituaniennes qu'il accompagnait d'un commentaire bienveillant. [2]

Cet ouvrage réussit à éveiller en Allemagne un puissant intérêt pour la poésie populaire lituanienne, et cela d'autant plus aisément que c'est justement à cette époque que commença dans la littérature allemande la réaction contre les tendances pseudo-classiques. Lessing et Herder, les deux chefs de la nouvelle école, furent les premiers à distinguer les particularités de la poésie lituanienne qui, en bien des points, répondaient aux exigences esthétiques du temps. [3]

Voici comment, dans ses *Litteraturbriefe* de 1759, Lessing exprimait son enthousiasme pour les chansons lituaniennes : « Vous y apprendriez aussi qu'il

[1] A. Mickiewicz. *Mythologie lituanienne,* dans le livre « Les Slaves », p. 130.

[2] F. Augustaitis. *Pierwiastki litewskie we wczesnym romantyzmie polskim*, p. 33.

[3] *Ibid.*, p. 36.

naît des poètes sous toutes les latitudes, et que la vivacité des impressions n'est pas le privilège des populations civilisées. En feuilletant il y a peu de temps le dictionnaire lituanien de Ruhig je trouvai, à la suite des considérations préliminaires sur la langue, quelques précieuses raretés qui me procurèrent une extrême satisfaction : c'étaient des *daïnos*, c'est-à-dire des chansonnettes telles qu'en chantent les jeunes filles du peuple. Quelles naïves plaisanteries ! Quelle charmante simplicité ! » Puis il reproduit, en s'y ralliant, l'opinion de Ruhig : « Le fréquent emploi des diminutifs, le grand nombre des voyelles mêlées aux *l*, aux *r* et aux *t*, donnent à la langue de ces chansons une grâce extraordinaire. » [1]

Après Lessing, Herder entretint la vogue de la poésie lituanienne. Dans ses *Stimmen der Völker in Liedern*, il reproduisit dans une traduction artistique huit chansons lituaniennes. L'une d'elles plut tellement à Gœthe qu'il la fit paraître dans son *Singspiel* sous le titre « Die Fischerin » ; plus tard, ayant eu connaissance du recueil de chansons réunies par Rhesa, il en écrivit la critique qui ne parut cependant qu'en 1833. [2]

L'obligeante publicité que la littérature allemande faisait à la poésie populaire lituanienne contribua à déterminer, au commencement du XIX[e] siècle, dans le monde des écrivains polonais, un mouvement de curiosité pour la Lituanie, sa culture et son histoire. Comme ailleurs, le jeune romantisme polonais réagissant contre le pseudo-classicisme, cherchait surtout dans l'histoire du moyen âge des sujets populaires moins éloignés dans le temps et l'espace. Et

[1] F. Augustaitis. *Pierwiastki litewskie we wczesnym romantyzmie polskim*, p. 36.

[2] *Ibid.*, p. 38.

comme la nouvelle école devait beaucoup au foyer de culture qui, à Vilna, s'était polonisé par suite des rapports historiques polono-lituaniens et avec le concours des intellectuels lituaniens eux-mêmes, on comprend que pour le romantisme polonais la culture populaire et l'histoire de la Lituanie aient été des sources d'inspiration qui lui étaient proches, qui lui étaient même presque parentes.

Mais tandis que les écrivains allemands s'occupaient de préférence du côté proprement ethnique de la poésie populaire, la mentalité polono-lituanienne s'intéressait davantage à la mythologie et à l'histoire. Il y a à cela plusieurs causes : F. Augustaitis, dans sa monographie spéciale, expose la raison d'art : « En remontant au moyen âge et à la préhistoire, on trouvait aussi en Lituanie un terrain fécond. Son histoire au XIV^e^ siècle fournit des héros qui devaient séduire la fantaisie poétique : Gediminas, Algirdas, Keistutis, Vytautas. Personnages historiques, ils sont aussi des êtres légendaires qu'illumine l'auréole de la chevalerie et qu'enveloppe le voile d'un certain mystère ; surgissant dans la pleine lumière de l'histoire, ils restent à demi plongés dans l'ombre et s'effacent dans les ténèbres des forêts lituaniennes. Ce XIV^e^ siècle est une époque de luttes héroïques avec la Russie, la Pologne, l'Ordre des Porte-Croix : tous faits historiques dont nous entretiennent les chroniques, mais qui sont malgré tout lointains, presque mythiques. Rien ne pouvait mieux convenir au sens artistique de l'époque, rien ne répondait mieux à l'idée qu'elle se faisait de la poésie, de son esprit et de son origine. [1] »

[1] F. Augustaitis. *Pierwiastki litewskie we wczesnym romantyzmie polskim*, p. 25.

Le passé exerçait donc sur les imaginations une singulière attirance, mais le présent y contribuait puissamment. Les esprits cultivés de l'époque avaient reçu de Vilna le pain spirituel, et le courant qui avait détourné du sillon national les forces intellectuelles du pays les avait aussi entraînés. L'intérêt particulier qu'ils témoignèrent pour l'épopée héroïque et historique les distinguait d'autant des classes populaires qui y étaient indifférentes.

Adam Mickiewicz, qui donne de ce fait une autre explication, arrive cependant à la même conclusion : « Kotzebue et Bohusz, dit-il, n'avancent rien de ridicule quand ils disent que la littérature lituanienne a dû être riche en poésies épiques et historiques, bien qu'il nous reste fort peu de choses dans ce genre. En effet, les Porte-Croix interdirent en Prusse l'usage de la langue lituanienne aux fonctionnaires et à tous ceux qui relevaient plus ou moins d'une terre seigneuriale ; en même temps que les Bohémiens et les Juifs, ils expulsèrent du pays les vaidilai, bardes lituaniens, qui seuls pouvaient connaître et chanter les gestes et les hauts faits nationaux. En Lituanie même, quand le christianisme eut pénétré et que l'usage du polonais s'y fut répandu, on confondit dans le même oubli et le même dédain les prêtres anciens et la langue nationale ; le peuple, tombé en servitude et attaché à la glèbe, ayant déposé ses armes, perdit le souvenir des chants glorieux d'autrefois à force de répéter des lamentations ou encore des idylles plus appropriées à sa nouvelle situation. Si quelques débris de l'histoire passée et de la poésie héroïque subsistèrent, c'est sous le toit familial auprès du foyer qu'ils trouvèrent un abri, et parfois dans les céré-

monies liées aux vieilles superstitions on les évoquait mystérieusement à l'esprit du vulgaire.[1] »

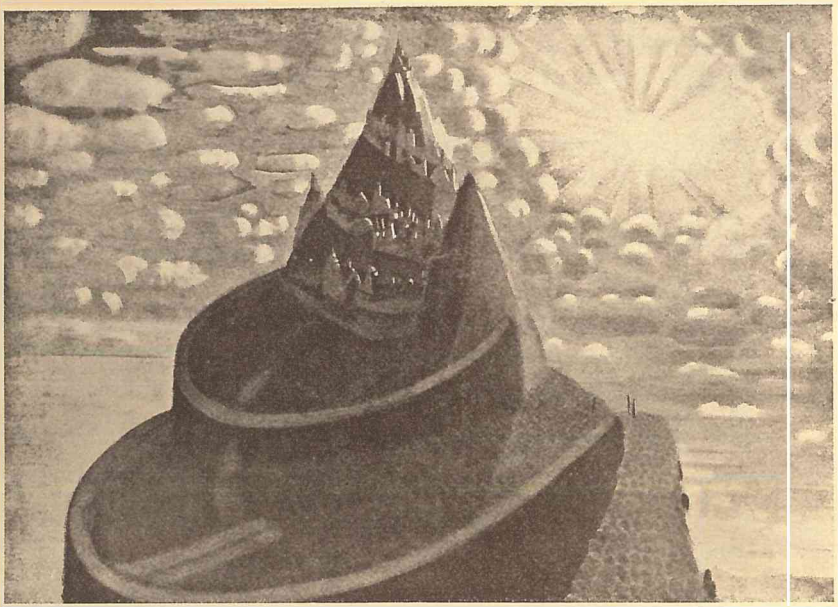
Si tout cela n'explique pas complètement pourquoi l'épopée héroïque et historique a disparu de la poésie populaire lituanienne, — où sans doute elle n'avait jamais tenu une place bien importante, — du moins y trouvons-nous la raison pour laquelle certains événements historiques, qui alimentèrent richement la littérature romantique polonaise, demeurèrent sans influence sur l'inspiration lituanienne.

Partout où manquait le stimulant de la menace teutonne, les classes supérieures, négligeant l'œuvre nationale, perdaient peu à peu leur contact avec le peuple, et dès lors étaient incapables de fournir à la poésie populaire les éléments d'une épopée. De là vient le caractère cosmique des héros créés par l'imagination lituanienne. Ainsi, quand le géant lituanien secoue de ses chaussures le sable qui les remplit, il forme des collines ; quand sa mère pleure, des lacs entiers se remplissent de ses larmes. Par contre, la fantaisie populaire n'attribue presque jamais à ses héros des hauts faits historiques déterminés.

Nous savons donc pourquoi les éléments qui, chez d'autres peuples, caractérisent le mieux la poésie populaire, font ici un peu défaut. Ce que nous trouvons surtout chez les Lituaniens, ce sont des contes mythologiques des contes tirés de la vie des animaux, des contes moraux.

Les premiers abondent en images cosmiques dans l'esprit de la mythologie lituanienne en général ; les seconds manifestent une prédilection surprenante

[1] F. Augustaitis. *Pierwiastki litewskie we wczesnym romantyzmie polskim*, p. 74-75.



Conte fantastique, N. Čurlionis.

pour les espèces exotiques, le lion par exemple ; on trouve dans les contes moraux un agréable mélange de sagesse et d'humour. Mais enfin il n'y a dans tout cela rien d'exceptionnellement remarquable. Plus intéressant est un genre de poésie rimée que son intention pédagogique rattache aux contes moraux : proverbes, adages, énigmes, devinettes, etc. ; ce genre est particulièrement riche et varié. Ami du laconisme, le Lituanien se plaît à présenter son expérience dans un langage allégorique où la forme et le fond s'unissent souvent pour faire de petits chefs-d'œuvre de style populaire dont il faut admirer en même temps la rythmique harmonieuse, la concision mathématique, l'aimable plaisanterie et la sûreté d'expression.

Mais le joyau de la littérature populaire, c'est la poésie lyrique, c'est-à-dire les *dainos*, que nous avons déjà nommés.

D'ailleurs, on appelle aussi *dainos* des pièces où l'élément lyrique est fort peu sensible comme les chansons mythologiques ou guerrières d'allure nettement épique, les épithalames et les chansons plaisantes qui présentent des traits de l'art dramatique, mais enfin l'immense majorité des *dainos* appartient nettement au genre lyrique.

Il n'est pas un événement, pas une circonstance de la vie, qui ne trouvent un écho dans ces *dainos*, expression rythmique obligée des sentiments, des impressions du Lituanien, qui ne conçoit l'existence que comme un mouvement soumis à une forme quelconque du rythme. Sa langue même nous l'avait fait soupçonner ; on ne peut plus en douter quand on voit quelle importance il attache aux chansons. Le Lituanien chante sa vie ; aussi distingue-t-il dans le chant autant de formes, autant

de nuances, autant de variétés que la vie elle-même en présente : le dictionnaire de Juška donne plus de trente expressions que le français rend uniformément par le verbe « chanter », et quinze noms de chansons différentes.[1]

Sans pousser si loin la division, on peut classer les chansons lituaniennes en trois genres principaux : cantiques religieux ou *giesmės* ; chants funèbres ou d'adieu : *raudos* ; chansons communes : *dainos*, d'où les verbes *giedoti*, *raudoti*, *dainuoti*. Disons que le Lituanien emploie également les mots *giesmė* et *giedoti* pour désigner le chant des oiseaux, comme s'il voulait en souligner le caractère et le sens religieux.

Les dainos constituent certainement la plus riche floraison du lyrisme lituanien ; remarquables sont avant tout celles qui doivent leur inspiration à la vie familiale. La famille fut toujours le fondement le plus solide de l'existence nationale lituanienne dont la vitalité est due en grande partie à la pureté de mœurs qui s'est maintenue au foyer domestique ; on peut s'en rendre compte dans ces *dainos* où la famille trouve l'expression fidèle de ses joies et de ses inquiétudes quotidiennes et où le problème de l'amour est posé, puis résolu avec une largeur et une profondeur de vues qui ne manquent pas d'étonner. Elles sont si caractéristiques tant au point de vue moral qu'au point de vue artistique qu'il convient de nous y arrêter quelque temps.

La question de l'amour et de la pureté s'y présente sous une forme allégorique qui doit remonter aux temps les plus reculés. Nous avons vu plus haut comment le mythe du soleil et de la lune posait

[1] *Žinyčia*, n° 2, 1900, p. 61-62.

et résolvait le problème de la fidélité conjugale ; le symbolisme des *dainos* étant manifestement de même souche que celui des chansons mythologiques, nous voici évidemment reportés à une très haute antiquité. Ayant mis en regard des chansons lituaniennes et certaines doctrines des Védas, V. St. Vîdûnas en arrivait à cette conclusion : « L'intérêt des chansons et des contes lituaniens ne réside pas seulement dans les sentiments tendres et profonds qu'ils expriment : on y retrouve les derniers rayons d'un soleil qui s'est depuis longtemps couché et la trace des anciens événements de l'histoire de ce peuple.[1] »

Voyons donc comment les *dainos* nous dépeignent la vie de la jeune génération.

Pour célébrer son innocence, les chansons donnent à la jeune fille l'épithète de « beau lis blanc » (*balta gražì lèlijèlė* est en lituanien du genre féminin) ; le jeune homme est qualifié de « belle fleur de trèfle blanc » (le lituanien *baltas gražus dobilėlis* est masculin) : c'est un gage de bonheur.

Adolescente, la jeune fille consacre son temps à la culture d'un jardin ; mais au milieu des fleurs qui s'y trouvent en abondance, la rue verte (*žalia ruta*, en latin « luta graveolens ») occupe une place de choix. Sa fraîcheur, sa vive couleur symbolisent la virginité ; c'est à cette plante que la jeune fille voue ses soins les plus assidus, c'est à elle que le jardin emprunte son nom (*rutų darželis*). Souvent à côté de la rue croît l'« arbrisseau de Dieu » (*diemedėlis*) qui a pour le jeune homme la même signification. Il est remarquable que plusieurs peuples attribuent à la rue des propriétés médicinales et

[1] Vîdûnas. *Musų Uždavinys*, p. 141.

l'appellent même « herbe de grâce »[1]. Cette plante, à part sa couleur, n'offre vraiment rien d'intéressant ; elle possède une odeur très forte et même des propriétés légèrement toxiques ; le Lituanien, qui ne déteste rien tant que l'affectation et l'outrecuidance, en a fait l'emblème de sa vertu de prédilection.

Tandis que sous les yeux de sa mère la jeune fille s'occupe de son jardin, le jeune homme prend soin de son cheval bai brun (*bėras žirgelis*). L'exemple de Bucéphale dompté par Alexandre nous suggère que « le cheval, c'est la nature ardente et indomptée que l'homme dresse, assouplit, excite ou calme comme il veut[2] ». C'est bien l'image du tempérament viril.

La jeune fille paraît dans le monde couronnée de rues (*žaliu rutų vainikėlis*). Une bague d'or (*aukso žiedelis*) et des rubans de soie (*šilko kaspinėliai*) complètent sa parure, mais la couronne de rues vertes, en symbolisant sa pureté, est son plus bel ornement. Les chansons ne ménagent pas les images pour décrire sa beauté.

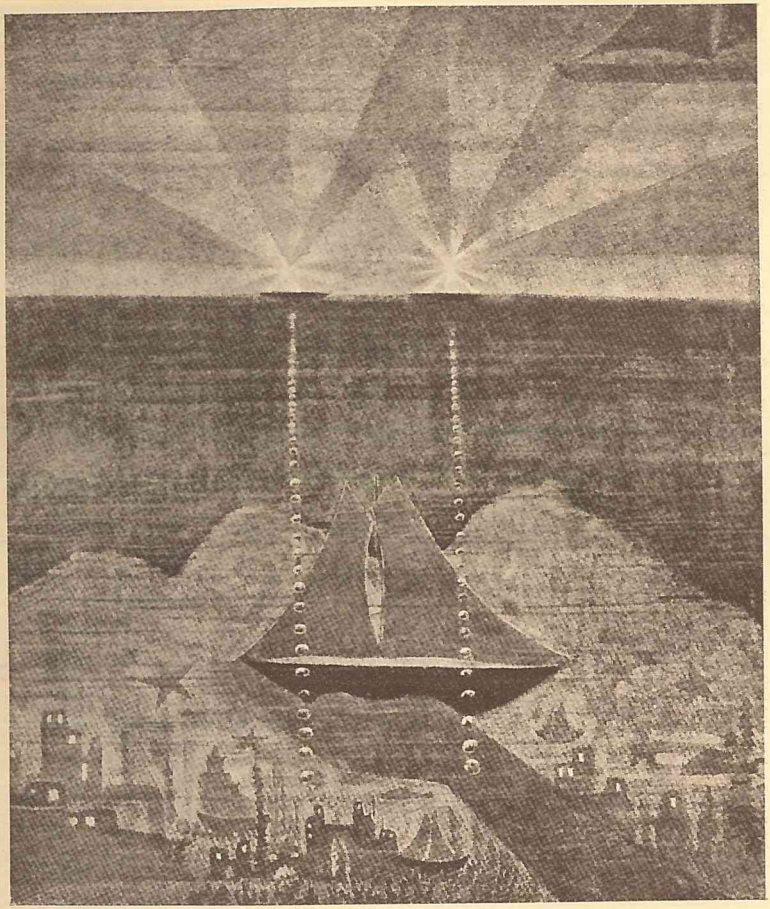
« Comme dans la nuit obscure brille aux cieux la petite étoile, ainsi resplendit la jeune fille sous sa verte auréole. »

Kaip tamsioj naktelėj, *Taip mergelė žibėjo,*
Danguj žiba žvaigždelė, *Kol vainiką turėjo.*[3]

Certaines chansons disent que le soleil a surgi du jardin de rues et que la couronne rayonne de lumière :

Iš rutų darželio *O iš vainikėlio*
Saulelė užtekėjo, *Spindulėliai ėjo.*[4]

[1] Dr P. J. Z. Lehamau. *Plantes, Remèdes et Maladies*, p. 293.
[2] Ernest Hello. *Philosophie et Athéisme*, p. 308.
[3] P. Kragas. *Rutelė musų dainose*, Draugija, nº 64, 1912, p. 332.
[4] *Ibid.*, Draugija, nº 63, 1912, p. 217.



Andante de la sonate *La mer*, N. Čurlionis.

Dans une autre, la jeune fille parle elle-même: « Ma couronne étincelle sur ma tête comme la rosée sur la rue ; on croirait un soleil de feu. »

Mano vainikėlis, *Žėr ant galvelės,*
Kaip rutų raselė, *Kaip kaitri saulelė.*[1]

Le jeune homme se présente monté sur son cheval. Il tient en mains un glaive lumineux (*šviesus kardelis*) ; ses éperons sont d'or fin (*aukso pentinėliai*) ; sa monture est ferrée d'or (*aukso padkavėlės*) ; la selle est de peau brune (*tymo balnelis*) ; la bride est de soie (*silko kamanėlės*).

Parfois, le cavalier prie la jeune fille de donner à boire au cheval, mais elle sait qu'il faut se tenir prudemment à distance, car il peut arriver que ses rubans de soie en s'enlaçant se transforment en bride et que son anneau d'or se métamorphose en fers ou en éperons ; ce qu'il faut surtout craindre, c'est que le cheval ne mange sur sa tête la couronne de rues vertes.

D'ailleurs, elle aussi, a sa tâche ; elle doit aller puiser de l'eau au Danube ou même à la mer. Cette eau représente la nature féminine qui s'oppose au caractère viril dont le cheval symbolise l'ardeur. L'adolescent soigne sa monture dans la cour de son père. La jeune fille va, suivant les instructions de sa mère, puiser l'eau du fleuve ; sa palanche est de cuivre vert (*žalio vario naščiokėliai*), les seaux de tilleul blanc (*baltos liepos viedružėliai*).

Au bord de l'eau, bien des surprises lui arrivent : au moment où elle plonge dans le fleuve les seaux de tilleul, le cygne blanc accourt auprès d'elle pour la troubler.

Man besemiant vandenėlį, *Ir atlėkė gulbinėlis*
Ir atlėkė gulbinėlis. *Ir sudrumstė vandenėlį.*[2]

[1] Rutelė. *Lietuvių dainos*, Ateitis, n° 9, 1911, p. 366.
[2] Dr. V. Kudirka. *Kanklės*, II, p. 8.

Le cygne, précurseur des événement futurs, présage évidemment l'amour; qu'on se rappelle l'aventure de Léda à qui Jupiter apparut sous la forme d'un cygne; il en advint la naissance de la belle Hélène. Mais, pour notre jeune fille, ce n'est que l'augure de l'apparition sur les flots d'un adolescent dans une nacelle noire (*juods laivelis*). Le rameur offre à la jeune fille de lui faire traverser la mer et lui promet le bonheur: « Tu iras, dit-il, par les hautes montagnes, tu cueilleras des fraises, tu ramasseras les groseilles noires. »

Augštais kalnais bevaikščiosi, *Žemuogėles berankiosi,*
Žemuogėles berankiosi, *Serbentėles bebraukysi.* [1]

La jeune fille sait ce qui l'attend sur l'autre rivage. Les hautes montagnes, ce sont les grands malheurs; les fraises sont les belles promesses; les groseilles noires, les larmes. Elle ne veut plus prêter l'oreille aux mots séducteurs pour répandre ensuite des larmes amères.

Augšti kalnai — didi vargai, *Didžiam varge aš vaikščiočiau,*
Žemuogėlės — šaunųs šodžiai, *Šaunių žodžių beklausyčiau.*
Žemuogėlės — šaunųs šodžiai, *Šaunių žodžių beklausyčiau,*
Serbentėlės — ašarėlės. *Ašarėlės bebraukyčiau.* [2]

Il arrive qu'un coup de vent emporte à la mer la couronne de rues La jeune fille prie alors l'adolescent de la lui sauver; hardiment, celui-ci se précipite dans les flots, saisit la couronne et la rejette sur la rive; mais, hélas! le sort est cruel; le jeune homme coule à pic, et c'est avec la mer qu'il consomme son hymen [3].

On remarque dans les chansons une sorte d'antagonisme entre l'homme et la femme; la lutte parfois

[1] Dr V. Kudirka. *Kanklės*, II, p. 8.
[2] *Ibid.*
[3] P. Leonas. *Poėtiškos dainų grožybės*, Draugija, nº 37, 1910, p. 55.

prend des formes acerbes : le cheval, emporté, brise la clôture du jardin et son sabot brutal foule et mutile le parterre de rues. Ou bien, sur le refus de la jeune fille d'abreuver le cheval, celui-ci casse la palanche de cuivre vert et les seaux de tilleul blanc[1]. Mais il arrive aussi que, par imprudence, par inconsidération, la jeune fille donne au cheval, avec l'avoine choisie, sa couronne de rues, et sa jeunesse en même temps que l'eau pure :

Sušėrei vainikėlį — *Sugirdei jaunystėlę*
Su grynoms avizėlėms ; — *Su tyru vandenėliu.*[2]

Alors, la malheureuse est condamnée à des regrets sans fin, à un éternel désespoir, car on ne peut retrouver la couronne perdue, et nul prix ne saurait lui en procurer une nouvelle. Elle verse alors des larmes amères en peignant sans espoir ses cheveux livrés au vent. Les astres lui refusent leur lumière : la lune — le père qui donne l'héritage ; le soleil — la mère qui prépare la dot ; les étoiles — ses sœurs qui tressent la couronne, et la pléiade — le frère qui était son compagnon et son guide.

Nėra tėvelio dalelei skirti. — *Mėnuo tėvelis dalelei skirti,*
Nėra močiutės kraiteliui krauti, — *Saulė močiutė kraiteliui krauti,*
Nėra seselių vainikui pinti, — *Žvaigždės seselės vainikui pinti,*
Nėra brolelių lauku lydėti, — *Sietyns brolelis lauku lydėti.*[3]

Entre la couronne de rues vertes et le glaive lumineux, il y a une irréductible opposition : suspendre la couronne sur le glaive, c'est la jeter au feu.

Dukrelė mano, mano jaunoji.
Kur dėsi vainikėlį, vainiką žalių rutų ?
Močiute mano, mano širdele,
I kardužį kabįsiu, ugnelėj sudegįsiu.[4]

[1] A. Juškevičė. *Lietuviškos dainos*, t. II, p. 262.
[2] Dr V. Kudirka. *Kanklės*, t. II, p. 20.
[3] *Ibid*, p. 10.
[4] *Ibid.*, p. 24.

Cependant, le chant du cygne exerce un charme si puissant que l'éclat de sa couronne semble parfois à la jeune fille terne et morne comparé à l'éclair du glaive lumineux.

Rustus vainikėlis prie šviesaus kardelio,
Glaudžiasi mergelė prie mano šalelės. [1]

Quand cet enchantement l'aura entièrement séduite, la jeune fille lancera sa couronne au jeune homme d'un bout à l'autre de la table et par là arrêtera son sort par une convention solennelle, condition nécessaire à l'accord de leurs cœurs, inquiets comme le cheval impétueux et les flots agités de la mer. Les chansons de noces ne sont guère joyeuses : la jeune fille s'y plaint de devoir quitter sa couronne virginale. Elles rappellent beaucoup les chants de deuil.

Le bonnet de noces (*gobturas*) et le voile (*nuometas*) remplacent sur la tête de la fiancée la couronne de rues qui disparaît comme la rosée du matin sur l'arbuste. Le léger bonnet semble à la fiancée aussi pesant qu'un bûcher, son voile blanc lui paraît sombre comme la nuit :

1. *Jau nuimti vainikėliai,*
   Kaip rutų raselė.
1. *Ir nuėmė vainikėlį,*
   Kaip rytų raselę,

2. *Jau uždėti gobturėliai,*
   Kaip girios lauželiai.
2. *Ir uždėjo nuometelį,*
   Kaip tamsią naktelę. [2]

Si douce et belle que soit la vie, le Lituanien la trouve encore bien éloignée de l'idéal. Certes, il se résigne à son sort et porte patiemment sa croix, mais il garde en lui, comme un lumineux souvenir, une angoisse d'infini qui jamais ne sera calmée et qu'il emportera jusque dans son tombeau.

Voilà tout ce que signifie la poésie de la rue verte.

[1] Dr V. Kudirka. *Kanklės*, t. II, p. 22.
[2] P. Kragas. *Rutelė musų dainose*, Draugija, no 64, 1912, p. 334-335.

Cette plante merveilleuse, au dire des chansons plus récentes, a poussé du sol que la sueur du Christ a arrosé, et c'est pourquoi elle est insensible aux rigueurs des plus terribles hivers.

Iš prakaito Jėzaus ta žolelė dygo,
Ji nebijo žiemos, nė šalielio didžio.[1]

Ajoutons que la rue n'est pas seulement un objet d'inspiration poétique, elle joue son rôle dans la vie ordinaire. Devant sa maison le Lituanien cultive un petit jardin d'agrément; vous y trouverez toujours quelques bouquets de rue qui encadrent souvent une croix de bois plus ou moins ornementée. Les jeunes filles s'en font une couronne aux jours de fêtes, à l'église ou dans les circonstances solennelles.

La poésie du Lituanien est donc bien vivante; et sa langue se prête admirablement à l'expression poétique. Nous avons signalé déjà l'abondance des épithètes symboliques; un système de terminaisons gracieuses dont les mots peuvent librement s'orner et surtout la richesse des formes diminutives achèvent de donner au langage un charme délicat.

« De toutes les langues d'Europe, dit Elisée Reclus, le lituanien, qui manque d'augmentatifs, est celle qui possède le plus de diminutifs affectueux et câlins; elle en a plus que l'espagnol ou l'italien, elle en a plus que le russe même et peut les multiplier presque à l'infini en les appliquant aux verbes et aux adverbes aussi bien qu'aux adjectifs et aux noms. Ces diminutifs de tendresse donnent un accent particulier aux chants des Lituaniens, mais ces poèmes sont également remplis de mots et de formes qui indiquent la tristesse, le chagrin, parfois même le désespoir[2]. »

[1] P. Kragas. *Rutelė musų dainose*, Draugija, nº 64, 1912, p. 340.
[2] E. Reclus. *Nouvelle Géographie Universelle*, t. v. p. 431.

Nous n'en donnerons qu'un exemple. Le mot « jeune fille » peut être rendu en lituanien par toute cette gamme d'appellations : *merga, mergina, mergaitė, mergelė, mergytė, mergulė, merguže, merguželė*; la première est le substantif fondamental, la dernière un diminutif de seconde lignée dérivant de *merguže*.

Tous ces mots s'emploient selon les exigences de l'euphonie et le degré d'affection que l'on veut mettre dans l'expression, si bien que le positif *merga* ne s'emploie que pour marquer quelque sévérité.

Arrêtons-nous encore un instant sur les mélodies populaires lituaniennes.

On sait que tout art musical est basé sur deux sortes de rythmes : l'un d'intensité, l'autre de tonalité ; alternances rythmiques de fortes et de faibles dans le premier cas ; dans le second, de longues et de brèves. L'histoire de la musique connaît cependant des cas de rythme unique ; d'autres encore où l'un des deux s'exagère au détriment de l'autre : les mélodies lituaniennes en sont un exemple ; elles donnent, en effet, la préférence au rythme de tonalité, ce qui leur imprime un caractère fort remarquable. C'est, en somme, une analogie entre la musique et la langue ; on se rappelle peut-être que nous avons signalé dans le lituanien la prédominance de l'accent quantitatif, c'est-à-dire de l'accent de tonalité ; les mélodies présentent donc la même particularité qui les distingue essentiellement des mélodies polonaises dont le rythme d'intensité est extrêmement vif et caractéristique.

Cette différence considérable est bien indiquée par le professeur S. Noskowski dans sa préface à l'édition des *Mélodies populaires lituaniennes*. Après avoir signalé la monotonie de leur rythme d'inten-

sité, — la mesure à trois temps est la plus fréquente, — cet auteur ajoute : « Il en est tout autrement du rythme qui résulte de l'alternance des mesures dans les chansons lituaniennes où l'on rencontre à chaque instant des surprises fort curieuses » ; et plus loin : « Il y a donc ici des irrégularités, elles ne manquent cependant pas de charmes et sont assurément fort intéressantes ; nous y trouvons la trace de la fantaisie populaire qui s'y est donné libre carrière en créant pour les chansons une forme spontanée, adaptée aux paroles sans tenir compte des exigences de la proportion. Mais surtout leur infinie variété tonique permet de supposer que les nombreuses mélodies assemblées dans ce recueil ont une origine très ancienne et remontent presque aux temps grecs. [1] »

La citation qui suit sur le caractère particulier de la musique ancienne fera mieux comprendre ce que nous venons de dire au sujet du rythme des mélodies lituaniennes. « On peut, lisons-nous dans la Grande Encyclopédie, tenir la chose pour praticable et, sans aller plus loin, il est plus que probable que la musique des anciens, calquée sur le mètre poétique du vers, ne connaissait ni temps forts, ni temps faibles. Les différences quantitatives de longues et de brèves lui devaient suffire. Chaque pied du vers formant une mesure régulièrement disposée, les combinaisons de ces groupements originaux de notes assuraient au discours musical une variété assez grande pour empêcher une monotonie charmante. [2] » Il s'est conservé jusqu'à nos jours dans les mélodies lituaniennes quelque chose de semblable.

[1] St. Noskowski. *Melodje ludowe litewskie*, I. partie p. XXVI.
[2] *Rythme.* Grande Encyclopédie, t. 28. p. 1243.

Une musique où prédomine le rythme d'intensité fait preuve d'une certaine vivacité propre à la danse; la prépondérance du rythme de tonalité manifeste un tempérament contemplatif. En tout cas, si le premier l'emporte sur le second, il y a là une sorte de tyrannie musicale. Dans la source que nous venons de citer, on lit encore ceci : « On peut regretter que le rythme musical ait perdu sa flexibilité première pour accepter aussi docilement ses entraves gênantes. D'autant plus que les prescriptions strictes ne tardèrent pas à se multiplier outre mesure.[1] »

Si, pour nous servir du vocabulaire d'Ernest Hello, nous pouvions appeler « travail » la musique populaire polonaise, la musique lituanienne mériterait le nom de « repos ». Les mélodies lituaniennes sont en effet singulièrement tranquilles. Elles manifestent une prédilection marquée pour la mesure à trois temps. Or la respiration la plus calme s'effectue, paraît-il, dans cette mesure qui donne à l'expiration une durée double de celle de l'inspiration. Le chant des Lituaniens observe donc le rythme de la nature elle-même. Et peut-être est-ce l'explication de ce que « dans les rythmes tranquilles des mélodies lituaniennes il est difficile de rencontrer l'inspiration des chevaliers et des héros[2] ».

Ce qu'on y trouve, par contre, en abondance, c'est une douce tristesse sans objet, une tendre mélancolie, une angoisse cosmique de l'infini. C'est là, peut-être, le trait le plus caractéristique de la poésie lituanienne en général.

Nous voudrions, en terminant ce chapitre, comparer cette poésie à celle de la nature scandinave.

[1] *Rythme.* Grande Encyclopédie, t. 28, p. 1243.
[2] St. Noskowski. *Melodje ludowe litewskie,* I. partie p. 28.

On a déjà dit qu'il y avait entre la Lituanie et la Scandinavie beaucoup de ressemblance. Nous ne pouvons pas nous arrêter ici sur cette question ; remarquons seulement que le symbolisme lituanien n'est pas étranger à celui d'Henrik Ibsen, et que le sentiment de la nature que le Lituanien éprouve trouve une expression et un écho chez Knut Hamsun, par exemple dans ses *Mystères*, ou mieux encore dans son *Pan*, que la musique de Grieg accompagnerait dignement.

Imaginons maintenant une nuit d'été du Nord baignée dans la clarté diffuse d'une aurore boréale : une lumière jaunâtre fouille et pénètre l'obscurité ; les arbres découpent dans l'ombre de fantastiques silhouettes ; l'air résonne, semble-t-il, d'une harmonie lointaine dont les vibrations amorties se répercutent étrangement. Les hommes font silence comme dans l'attente ; curieuses, les étoiles paraissent s'attarder au ciel serein. Que va-t-il donc venir ?

L'éclair du jour ! Mais n'est-ce pas à l'Orient qu'il doit poindre, et ce tableau de nature scandinave, n'est-ce pas l'image de cette poésie populaire d'un peuple qui ressent l'éternelle angoisse de l'esprit humain, qui aspire ardemment au grand jour et semble croire lui aussi que « la beauté sauvera le monde », puisque c'est l'art qui fait vibrer la matière au rythme de l'éternité ? Il chante sa foi et son espoir sur la *kanklès*[1] nationale dont l'écho mystérieux console sa douleur et tend ses énergies.

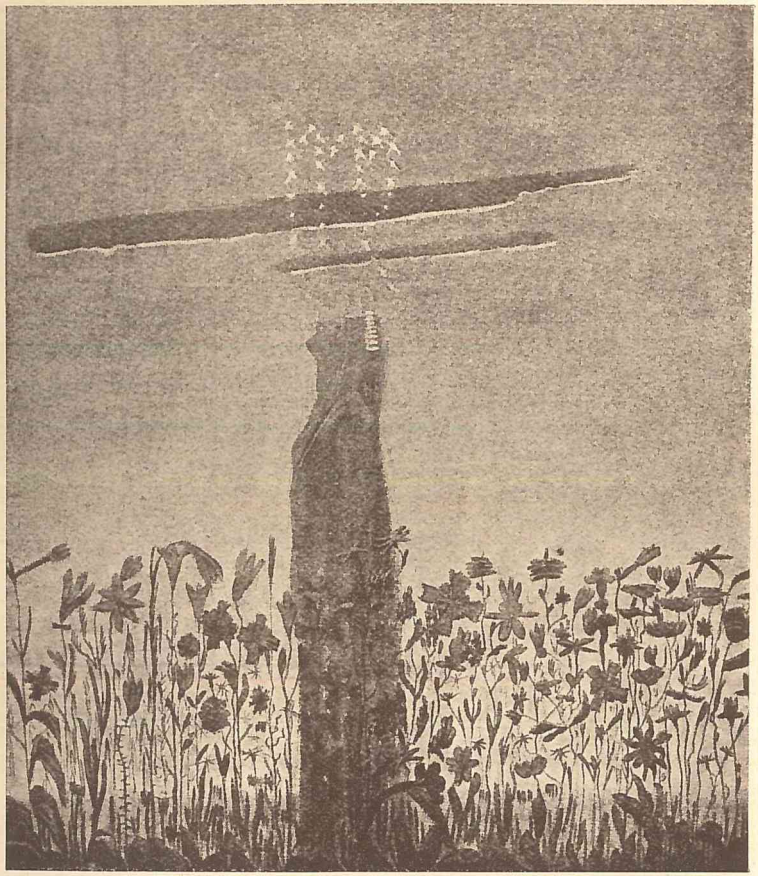
[1] Instrument national lituanien.

IV

Dans la langue, la mythologie et la poésie populaire des Lituaniens, l'élément oriental apparaît comme la note dominante de leur caractère national qui aujourd'hui encore rend sensible et évident l'héritage asiatique que se sont partagé les peuples indo-européens. C'est peut-être en Lituanie que la race s'est conservée dans sa plus grande pureté. Le roman allemand, dans E. Wichert, Temme, Cl. Nast, Sudermann, et la poésie lyrique avec A.-K. Tielo, présentent quelques exemples du type national lituanien ; malgré ce qu'ils ont de superficiel et d'incomplet, l'impression produite est bien rendue par l'appréciation de Vîdûnas : « Ces œuvres, dit-il, montrent du moins, qu'elles le veuillent ou non, que Wichert avait peut-être raison quand il disait que de toutes les nations d'Europe, c'est la lituanienne qui a encore le plus de race. [1] »

L'influence de la race et de ses particularités, qui s'exerce partout sur le développement national, a été surtout sensible chez les Lituaniens. A l'encontre de ce qui s'est passé dans la plupart des peuples européens, la race en Lituanie a maintenu également sa pureté physiologique et son intégrité psychologique. Or la race aryenne réalise le type le plus parfait de l'humanité primitive en unissant l'intégrité des énergies intellectuelles au sens spontané et docile du rythme cosmique de la nature. Après ce que nous avons exposé dans les chapitres précédents, il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur la conformité intime du type aryen et du

[1] Vîdûnas. *Litauen in Vergangenheit u. Gegenwart*, p. 14.



Signe du zodiaque *La Vierge*, N. Čurlionis.

caractère national lituanien. Le passage suivant, que nous empruntons à un éminent écrivain russe, nous fournit cependant une confirmation que nous aurions tort de négliger : « Lituaniens et Slaves, dit Viatcheslav Ivanov, sont deux branches d'une même famille ; mais le souvenir du berceau aryen est plus vif chez les Lituaniens que chez nous. ...Dans la vie intime du village, la pensée et la tradition des anciens, dans le tissu vivant de la langue, dans la respiration même de cet être collectif que nous appelons l'âme d'un peuple, vibrent encore les cordes de l'antique conception du monde. Au-dessus de ce petit peuple, le vieux chêne mythique étend ses branches mouvantes qui poussent encore une invisible floraison et murmurent l'indistinct chuchotement de son omniscience, et à travers le voile où s'arrête maintenant le lumineux regard de l'homme, des gens calmes à l'antique contemplent jusqu'en ses plus secrètes profondeurs la vie intense de la nature. [1] »

Pour esquisser en lignes plus concrètes le tempérament national des Lituaniens, E. Reclus nous sera un guide expérimenté. « Peuple, dit-il, de bûcherons, de charretiers, de cultivateurs très attachés aux coutumes traditionnelles, les Lituaniens se soumettent volontiers au destin et ne cherchent point à le faire d'avance par leur volonté. Le flegme des Lituaniens est devenu proverbial : nul autre peuple ne s'accommode avec pareille tranquillité aux vicissitudes de la vie. [2] »

S'il le faut cependant, il déploie ses forces et déchaîne sa colère. Lui qui réagit faiblement aux heurts et aux secousses ordinaires de la vie, répond

[1] Viatcheslav Ivanov. *Borozdy i Meji*, p. 348.
[2] E. Reclus. *Nouvelle Géographie Universelle*, t. V, p. 432.

soudain avec une violence surprenante quand sa patience et son endurance sont à bout : il semble que son énergie, longtemps amassée, se détend alors avec une puissance formidable. Concentré en lui-même, plus enclin à la contemplation qu'à l'action, le Lituanien manifeste ce tempérament dans son extérieur : « Les paysans de la Lituanie, dit E. Reclus, contrastent singulièrement avec les Polonais par la simplicité de leur costume; ils évitent les couleurs éclatantes, les coupes hardies, les galons et les franges : leurs vêtements grisâtres sans broderies témoignent de leur naturel modeste : ils ne cherchent point à se faire voir. Michelet comparant les Lituaniens aux Polonais « fils du soleil », les appelle « fils de l'ombre » (*Légendes du Nord*).[1]

La poésie populaire des Lituaniens a inspiré à E. Reclus la description suivante de leurs traits moraux : « Leurs chants ou *dainos* montrent leur âme à nu : ils sont fins observateurs, doucement ironiques parfois, tendres, mélancoliques, pleins du sentiment de la nature. Quoiqu'il ait été obligé souvent de guerroyer et qu'il ait eu aussi ses grands capitaines, ce peuple débonnaire n'a pas conservé le souvenir d'un seul héros ; il ne chante aucun exploit de guerre, ne se vante d'aucune bataille remportée ; il se borne à pleurer ceux qui sont morts : à cet égard, il est peut-être unique parmi les peuples européens. Il se distingue aussi des autres races du continent par la réserve délicate, par la discrétion pudique avec laquelle tous ses chants populaires parlent de l'amour.[2] »

Voilà donc le Lituanien tel que la nature l'a fait, avant toute déformation résultant d'un développe-

[1] E. Reclus. *Nouvelle Géographie Universelle*, t. V, p. 431.
[2] *Ibid.*, p. 431.

ment exclusif quelconque. Ce tempérament passif, propre à l'Oriental, excitait la curiosité de Reclus ; il s'étonnait de cette apparente apathie : « Le peuple longtemps opprimé des forêts du Néman n'est pas de ceux qui peuvent comparer leur part d'influence à celle qu'ont exercée les autres peuples civilisés du continent. On se demande même avec surprise comment une race composée presque entièrement d'hommes fins, intelligents, pleins d'imagination et de poésie, « loyaux, forts du sentiment de leur dignité personnelle » (Kant, préface de la Grammaire lituanienne de Milke), n'ait pu donner naissance à un seul grand poète ou à quelque génie éminent dans le monde de l'esprit (J.-E. Kohl, *Die Völker Europas*)[1] ».

Nous sommes heureux qu'E. Reclus nous fournisse lui-même l'occasion d'avancer et de justifier, du moins nous l'espérons, deux affirmations qui rentrent bien dans le cadre de la tâche que nous nous sommes imposée : dans tout le cours de l'histoire lituanienne, l'activité nationale s'est visiblement essayée à l'accomplissement, dans le sens même de l'Occident, d'une œuvre civilisatrice ; et d'autre part la civilisation européenne doit au peuple lituanien beaucoup plus qu'on ne pense ordinairement, bien plus en tout cas qu'on n'en pouvait attendre d'une nation que les circonstances favorisaient si peu.

E. Reclus avait trouvé cette explication : « C'est que la confiance en soi-même manquait à ce petit peuple entouré d'ennemis, puis vaincu par eux.[2] » C'est donc le caractère ethnique des Lituaniens qui l'aidait à résoudre la question, et l'on ne peut vraiment lui en vouloir de n'avoir pas vu en ce temps-là

[1] E. Reclus. *Nouvelle Géographie Universelle*, t. V, p. 431-432.
[2] *Ibid.*, p. 432.

comment ce caractère ethnique avait reçu justement des événements historiques une impulsion d'activité. En Lituanie, cette transformation résulta du fait que l'Orient et l'Occident s'y rencontraient. Or, au risque de paraître aimer le paradoxe, nous soutenons qu'au fond l'Orient possède plus de ressort, plus d'énergie créatrice spontanée ; l'Occident, lui, a des réserves de travail organisateur, de patiente activité. La fusion étant une condition de la perfection, l'attirance réciproque de l'Orient et de l'Occident se trouve ainsi expliquée et il faut y voir une des causes qui ont établi entre eux des rapports historiques. Les temps primitifs ont vu passer d'Orient en Occident une vague gigantesque qui depuis a rebroussé chemin : au « Drang nach Westen » a succédé le « Drang nach Osten ». Tantôt les énergies créatrices de l'Orient cherchent ce qui pourrait les féconder, tantôt c'est l'Occident qui cherche un objet à son activité. Il semble que si l'on considère la vie de l'humanité comme un tout, l'action réciproque de ces deux mondes apparaît comme les deux phases par où passe l'esprit humain, qui s'ouvre d'abord tout grand au dehors pour faire ensuite retour sur lui-même. Pour l'humanité, comme pour l'individu, chacune de ses phases a sa valeur relative dans la réalisation de ses destinées dans le monde, mais l'union seule rend possible son définitif et parfait développement.

La Lituanie a passé, elle aussi, par ces deux phases : provoquée par les invasions de ses voisins, elle est pour ainsi dire sortie d'elle-même et de sa passivité pour entrer en contact avec diverses nations, surtout la russe, la polonaise et l'allemande ; par là elle a acquis le tempérament actif qui lui manquait. Puis, cédant à la vague de retour dont

nous parlions plus haut, son esprit national capable maintenant de créer, rentre en lui-même et travaille à la synthèse des éléments orientaux primitifs et des éléments occidentaux acquis. C'est dans cette période que se trouve aujourd'hui le peuple lituanien ; c'est du jour où il y est entré que date sa renaissance.

Les productions de l'esprit national lituanien diffèrent suivant qu'il subit l'action et l'influence de l'une ou de l'autre des nations citées plus haut. En rapport avec la Russie et dans le rayonnement de la civilisation gréco-russe, la Lituanie s'efforce d'établir entre l'Orient et l'Occident un équilibre matériel et politique : son activité extérieure se dépense dans la lutte contre Tatars et Teutons, et son activité intérieure se manifeste dans la fonction législative par l'élaboration de ce fameux « Statut lituanien » supérieur à tout ce que le peuple russe avait tenté jusqu'alors dans ce genre.

Pour caractériser la façon dont le peuple lituanien est sorti de sa maison, nous citerons A. Mickiewicz. Parlant de l'activité des grands-ducs lituaniens à cette époque, il écrit : « Semblables aux chefs normands dans l'Occident, partout où ils s'établissent, ils sont chez eux ; partout où ils plantent et enfoncent leur drapeau, ils commencent une dynastie et une histoire. Au lieu d'imposer leur nationalité ils acceptent volontiers la nationalité russe ou la nationalité polonaise ; mais partout ils font voir leurs idées de force et de conquête. » [1]

Se frottant maintenant à la nation polonaise et recevant l'empreinte de sa civilisation, les Litua-

[1] A. Mickiewicz. *Mythologie lituanienne*, dans le livre « Les Slaves », p. 127.

niens vont tenter d'établir un équilibre intellectuel entre le monde de l'Orient et celui de l'Occident.

Cette période atteignit son apogée quand la chaude lumière de Vilna fit lever sur le sol national lituanien le génie qui, sous la forme polonaise, il est vrai, incorporait les deux civilisations et éleva à son point culminant le niveau intellectuel polono-lituanien. Adam Mickiewicz, c'est de lui qu'il s'agit, fut en effet, un des esprits les plus remarquables du XIX^{e} siècle ; aucun des grands hommes de la Pologne ne peut lui être comparé.

Tout autres furent pour les Lituaniens les conséquences de leur rencontre avec la puissance teutonne. Du jour où les chevaliers teutoniques s'établirent aux embouchures de la Duna (Dauguva) et du Niémen (Nemunas) leur invasion sur le territoire lituanien prit un caractère de conquête ; aujourd'hui que l'Allemagne rêve secrètement d'acquérir la Lituanie pour satisfaire ses besoins biologiques, il n'y a rien de changé dans les rapports des deux peuples. Les Allemands ont toujours estimé — et durant cette guerre plus que jamais — que leur culture ne pouvait trouver de sol plus fécond que le tempérament naturel du Lituanien ; cette opinion n'est pas sans fondement. Il faut reconnaître que les particularités ethniques des anciens Borusses qui habitaient le territoire situé entre la Vistule et le Niémen, en s'assimilant à l'esprit des Porte-Croix teutoniques, a aidé la Prusse moderne à acquérir une puissance matérielle que n'avaient jamais atteinte ailleurs les autres races allemandes.

L'Histoire nous donne un autre exemple de l'action mutuelle des éléments lituaniens et allemands. Ainsi, la branche lettone du tronc commun s'est distinguée des autres branches lituaniennes par

l'énergie remarquable qu'elle a apporté au développement de sa culture matérielle ; c'est d'ailleurs presque exclusivement dans ce sens que la fusion des éléments allemands et des qualités nationales lituaniennes s'est montrée active. L'accroissement de la puissance prussienne et la déviation culturelle du peuple letton eurent des conséquences funestes pour toute la race lituanienne.

Réagir, le tempérament du peuple lituanien s'en est montré capable, et avec une puissance singulière, aux deux moments les plus critiques de son histoire : au XI^e^ siècle, quand la pression des peuples voisins provoqua de la part des Lituaniens une énergique résistance qui, de légitime défense, se transforma bientôt en extension conquérante ; une autre fois au XIX^e^ siècle, quand le poids écrasant du joug étranger stimula l'essor de la renaissance nationale en lui donnant une irrésistible vitalité. En réagissant la première fois le génie lituanien préparait la création d'un Etat fort et puissant ; aujourd'hui le sursaut de son énergie l'a poussé dans une voie où il ne s'arrêtera pas avant d'avoir assuré l'indépendance de sa nationalité. Bien qu'il y ait entre ces deux moments l'écart de plusieurs siècles et de deux directions différentes, un lien intime, la logique même de l'histoire, les réunit l'un à l'autre. C'est parce que l'effort des Lituaniens pour créer à l'aide d'un Etat une civilisation nationale devait non seulement échouer, mais encore les soumettre d'abord à l'influence, puis à la domination de l'étranger, qu'on les voit aujourd'hui pour recouvrer leur indépendance, travailler avec ardeur à l'acquisition d'une culture intellectuelle supérieure.

Ils ont appris, par l'expérience même qu'ils ont faite, que la synthèse nationale ne peut définitive-

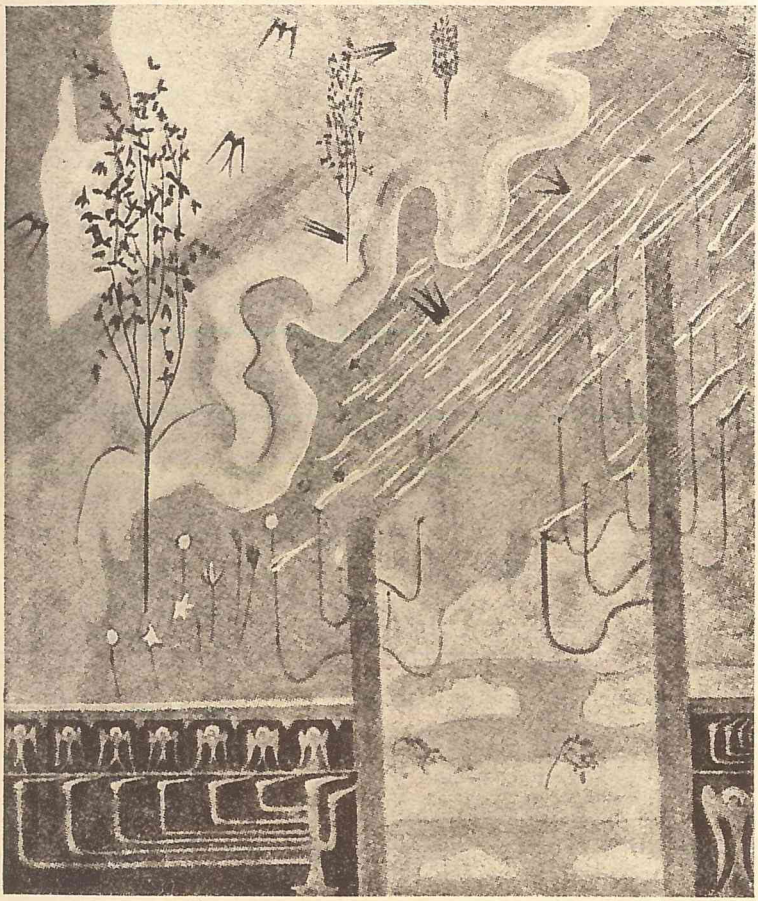
ment se réaliser que par l'union naturelle du peuple et des classes cultivées, et si, d'autre part, elle embrasse dans un tout organique les influences opposées. L'histoire de la Lituanie est au fond l'histoire du génie national qui, à travers les mille vicissitudes de la division et de la lutte de deux mondes, a conservé intacte son individualité grâce à l'énergie conservatrice de la race, et travaille maintenant à concilier les principes de deux cultures différentes. A ce point de vue, l'histoire de la Lituanie est bien unique en son genre.

B. Direction primitive de l'histoire lituanienne :

I. *Influence de la situation géographique, des circonstances historiques et du tempérament ethnique dans le processus de formation de l'Etat lituanien ;* II. *mission de l'Etat lituanien à l'époque païenne : la lutte à l'Orient contre les Tatars, à l'Occident, contre les Teutons ;* III. *influence de la civilisation gréco-russe, causes et conséquences ;* IV. *première évolution aristocratique de la Lituanie : scission des classes inférieure et supérieure sur le terrain national ;* V. *principal garant de l'intégrité de l'Etat lituanien dans la première période : équilibre réalisé au dehors entre l'Orient et l'Occident, et au dedans, entre le noyau lituanien et ses annexes ;* VI. *le « Statut lituanien » du XVI*me *siècle, expression de la synthèse nationale sous sa forme primitive.*

I

C'est relativement tard, nous le savons, que les Lituaniens firent leur entrée sur la scène historique ; mais dès qu'ils y parurent et s'organisèrent en Etat ils durent jouer un rôle exceptionnel dans la vie



Le Printemps, N. Čurlionis.

internationale de l'Europe. Le fait est que l'Etat lituanien était destiné non seulement à lutter pour sa propre existence, mais encore à défendre les intérêts généraux de la civilisation européenne.

L'établissement des Lituaniens dans le bassin du Niémen remonte aux temps les plus reculés. Ils étendirent bientôt leur territoire jusqu'au cours inférieur de la Duna au nord-est, de la Vistule à l'ouest. Les chercheurs modernes ont cru découvrir, en effet, dans les récits historiques de Tacite et de Ptolémée, l'indication que dès les tout premiers siècles de notre ère les peuplades lituaniennes occupaient sur le littoral Baltique à peu près la zone délimitée par ces rivières.

Au nord-est les Lituaniens furent dès l'antiquité en contact avec les Finnois ; des peuples slaves les entouraient sur les autres côtés. Cependant, séparés de leurs voisins par des forêts impénétrables, des rivières, des lacs et des marais, les Lituaniens avaient relativement peu de points de contact avec eux, et ils menèrent, durant plusieurs siècles, une vie patriarcale dans leur paisible et somnolente contrée. Selon toute apparence, les grandes migrations de peuples passèrent à côté d'eux sans causer dans leur façon de vivre aucun changement important.

Au moyen âge les Lituaniens durent entretenir sinon à l'intérieur de leur pays, du moins sur son pourtour, quelques relations de culture et de commerce. D'un côté la grande voie d'eau qui menait de la Scandinavie à Byzance empruntait le cours de la Duna, d'un autre la région des Borusses était en communication avec l'Italie au moyen d'une route qui passait par « Caruntum » non loin de Vienne. C'est par cette voie que jusqu'au début du XI^{e} siècle les Borusses commerçaient avec l'Italie. Ainsi, à

l'aurore même de leur histoire les Lituaniens se trouvaient placés entre deux courants de civilisation venant, l'un de l'Orient, l'autre de l'Occident, et qui des deux côtés les atteignaient par l'intermédiaire des peuples slaves. [1]

Dans cette période préhistorique les Lituaniens durent tenir tête aux Varègues qui traversant la Baltique s'efforçaient d'établir aussi leur domination sur son bord oriental. Il se peut que les Lituaniens n'aient pas réussi partout et toujours à repousser leurs attaques, mais, dans ce cas, les éléments étrangers vainqueurs, toujours en petit nombre d'ailleurs, s'assimilaient rapidement à la population indigène.

Vers l'an mille, les peuples voisins slaves firent, pour la première fois, sentir aux Lituaniens la force de leurs armes. La Pologne et la Russie venaient d'embrasser le christianisme et de s'organiser en Etats, qui s'employaient activement à agrandir leurs territoires.

En 983, le grand-duc kievien Vladimir le Grand fit une expédition sur le territoire des Jatvagues (Juodvingiai), une peuplade lituanienne ; et un peu plus tard, exactement en 1018, le roi de Pologne, Boleslas le Valeureux y pénétra de nouveau. C'est à peu près à la même époque que des missionnaires chrétiens visitèrent la Lituanie : entre autres Saint-Voïtièkh qui, en 997, cueillit chez les Borusses la palme du martyre.

Ces expéditions des princes russe ou polonais ne réussirent pas à imposer aux Lituaniens une domination étrangère tant soit peu durable ; par contre, elles provoquèrent de leur part une vive réaction

[1] A. Voldemaras. *Draugija*, n° 2, 1907, p. 178.

qui se manifesta bien vite par les incursions des Lituaniens en terre slave. Au cours des XI^e^ et XII^e^ siècles, ces incursions se font de plus en plus fréquentes et irrésistibles.

En corrélation avec l'action guerrière naît au sein des peuplades lituaniennes une tendance vers une organisation collective plus serrée. Au fond, les expéditions des princes slaves furent pour les Lituaniens l'impulsion étrangère qui les poussa à travailler instinctivement à la formation d'un Etat unifié. Mais le problème de l'organisation de cet Etat ne fut pour eux une question de vie ou de mort que le jour où les tentatives de conquêtes faites par les Chevaliers teutoniques menacèrent leurs intérêts les plus essentiels.

Vers l'an 1200 se fondait, à l'embouchure de la Duna, l'ordre des Porte-Glaive qui, peu de temps après, soumettait à sa domination deux tribus lituaniennes : les Lettgales et les Zemgales. En 1228, le prince polonais Conrad de Mazovie appelle à la lutte contre les Lituaniens un autre ordre teutonique, celui des Porte-Croix. Ceux-ci s'emparent du bassin inférieur du Niémen et, dans un temps relativement court, subjuguent les Borusses malgré leur résistance désespérée.

En 1237, les deux ordres font alliance et mettent leurs forces en commun pour faire de tout le littoral lituanien de la Baltique (de la Duna à la Vistule) un seul Etat teuton. Mais ils rencontrèrent cette fois un obstacle insurmontable dans la résistance des habitants de la Lituanie centrale, celle qui devait devenir dans la suite la Lituanie proprement dite, que l'on divise, conformément aux deux dialectes qui s'y parlent, en Basse-Lituanie, ou Samogitie, et en Haute-Lituanie ou simplement Lituanie.

Ces Lituaniens, voyant leurs frères de race tomber de tous côtés sous les coups de leurs ennemis et sentant instinctivement tout le sérieux de la situation, réunirent tous leurs efforts pour créer un Etat puissant qui pût mater les convoitises des chevaliers teutons.

Ainsi donc, c'est la nécessité nationale quotidienne qui hâta la formation de l'Etat lituanien. Mais, durant cette formation, les Lituaniens sentirent, presque inconsciemment, que leurs forces à eux ne suffisaient plus pour contenir avec succès la poussée des deux Ordres dont les étendards groupaient alors l'élite de la chevalerie d'une grande partie de l'Europe occidentale. Outre les trois peuplades citées plus haut, les Jatvagues (Juodvingiai), écrasés déjà par les forces réunies des Teutons et des Polonais, ne pouvaient entrer dans la constitution de l'Etat lituanien. Ils habitaient le sud-ouest du pays lituanien ; vaincus, ils préféraient ou bien périr dans une lutte inégale ou bien émigrer chez leurs compatriotes encore indépendants.

Par suite, les Lituaniens durent chercher un accroissement de leurs forces matérielles dans une politique de conquêtes, que favorisait d'ailleurs en ce temps leur disposition d'esprit. La secousse des invasions les avait fait sortir de l'ornière de la vie patriarcale et avait excité en eux une force de résistance si grande qu'une fois l'Etat formé, elle se traduisit en extension et en conquête. En un mot, l'instinct de la conservation se transforma chez eux en instinct belliqueux, pour opposer aux ordres teutoniques une puissance matérielle équivalente.

La situation de la Russie occidentale leur donna alors l'occasion et la possibilité de répondre avec succès aux exigences du moment. Depuis deux

siècles, la Russie se trouvait dans un état de dissolution intérieure par suite des compétitions des divers princes à la dignité de grand-duc. Pour comble, la Russie fut, au milieu du XIII[e] siècle, exposée aux invasions tatares. Profitant du manque d'union entre les princes russes, les Tatars conquirent le sud-est et le centre de la Russie et eussent vraisemblablement étendu leur domination plus à l'ouest, s'ils n'avaient rencontré au sud-ouest des rivaux dans la personne des grands-ducs lituaniens. Les pays qui avaient éprouvé toutes les horreurs de l'invasion tatare se soumettaient relativement facilement à la souveraineté lituanienne, parce que souvent les Lituaniens ne jouaient pas tant le rôle de simples conquérants que celui de libérateurs du joug détesté des Tatars.

Dès que, dans une contrée qu'ils disputaient aux Tatars, les Lituaniens avaient l'avantage, ils en organisaient toutes les forces, en exploitaient toutes les ressources pour les jeter ensuite dans une nouvelle lutte, non seulement contre les Tatars, mais encore contre les Teutoniques.

Les Slaves eux aussi étaient intéressés à la lutte contre ces derniers. Les Porte-Glaive s'étant fortement établis dans le bassin inférieur de la Duna, menacèrent les principautés russes du nord, et les Porte-Croix, qui avaient réduit les Borusses sur le littoral de la Baltique, firent bientôt regretter aux Polonais d'avoir fait appel à ces soi-disant propagateurs du christianisme. Il n'y a aujourd'hui plus de doute que non seulement les chevaliers teutons ne firent rien pour introduire le christianisme en Lituanie, mais encore que leur politique hypocrite favorisa, plus ou moins consciemment, la survivance du paganisme le plus longtemps possible. Ils se

rendaient parfaitement compte qu'une Lituanie chrétienne leur enlèverait toute raison d'être et leur interdirait d'assouvir, sous le couvert de nobles intentions, leurs appétits de conquérants. Mais, parce que le danger que présentait leur grande puissance était ressenti aussi bien en Russie qu'en Pologne, l'action énergique menée contre eux par les Lituaniens rencontra dans ces deux pays une certaine sympathie. Cela facilita d'autant l'établissement de la puissance lituanienne en Russie et la conclusion avec la Pologne d'une alliance défensive contre les Teutons. C'est dans ces circonstances historiques et géographiques que l'Etat lituanien trouva une base de formation. Il acheva de se constituer en utilisant les facultés de réaction propres au tempérament national et que nous avons déjà signalées.

II

On se représente aisément quelle puissance d'activité il fallut au peuple lituanien dans cette première période de son histoire. Resté païen et entouré de voisins hostiles et forts qui avaient déjà embrassé le christianisme, il sut cependant s'organiser en un Etat capable de défendre son existence. Un instinct raisonnable lui fit sentir que pour s'assurer le succès dans la lutte qu'il menait pour sa conservation et lui donner en même temps une signification supérieure, il devait réaliser l'accord de ses tendances naturelles propres avec une idée plus universelle.

Appelé à la vie par les nécessités nationales, l'Etat lituanien eut dès le début une haute signification ; la mission lui revenait, en effet, de contenir l'humeur belliqueuse des Chevaliers teutons qui mena-

çait l'Orient, et, d'autre part, d'opposer en même temps une barrière à l'invasion de l'Occident par les Tatars. En remplissant ce rôle glorieux, les Lituaniens s'assuraient le succès dans la réalisation de leurs destinées nationales, et ce succès apparaît dans l'histoire comme un événement particulièrement significatif que les circonstances ne permettaient guère d'espérer.

Le travail qui devait le préparer se répartit entre les deux moitiés de la Lituanie proprement dite. La Lituanie inférieure ou Samogitie devait, en raison de sa situation sur le littoral même de la Baltique, opposer une muraille de poitrines aux incursions sanglantes des Chevaliers teutons. Ses habitants s'étant trouvés forcés de prendre tous une part personnelle dans la défense de leur pays, c'est ici que s'établit le premier gouvernement populaire, parce que cette forme de gouvernement répondait mieux aux exigences de leur légitime défense. Cette région est en même temps la plus endurante, la plus opiniâtre et la plus traditionaliste de la Lituanie.

Située à l'est de la Samogitie, la Haute-Lituanie dut se charger d'une tâche plus compliquée : celle du conquérant. Elle sut d'ailleurs s'en montrer digne par l'initiative privée et le don de s'adapter aux différentes circonstances. C'est ici que pour la première fois l'esprit individuel l'emporte sur le génie collectif de la masse et accomplit de grandes choses.

En 1836, Michel Baliński, dans sa monographie de Vilna, disait entre autres : « Nous connaissons à peine, l'Europe ignore entièrement l'histoire qu'ont illustrée les exploits chevaleresques et l'habile politique de Mindaugis, Gediminas, Algirdas, Keistutis, Jagellon (Jogaila) et Vytautas. C'est l'histoire d'un

peuple resserré dans d'étroites frontières, que son paganisme distinguait du reste de l'Europe et qui sut repousser, par ses propres forces, les terribles invasions des Mongols, conquérir la Russie et ne pas céder à l'Ordre rapace des Porte-Croix teutons. De tels faits ne sont pas sans intérêt pour le monde civilisé[1]. »

Et, de fait, on ne peut que s'étonner de cet extraordinaire spectacle des derniers païens de l'Europe créant, avec une infatigable énergie, de la Baltique à la mer Noire, un Etat fort et indépendant et qui par là réalisent aux XIII[e] et XIV[e] siècles l'équilibre des forces politiques et matérielles entre l'Orient et l'Occident. Dans cette période de son histoire, la Lituanie païenne défendait l'Occident chrétien contre les *hordes tartares* et l'Orient chrétien contre les *Ordres teutons*.

Pour sauvegarder des barbares de l'Orient ce qu'avait de précieux la civilisation occidentale et soustraire les trésors de la civilisation orientale aux barbares de l'Occident, le sort s'est plu à appeler dans l'arène historique les Lituaniens païens et les a récompensés de leur utile assistance en réservant à leur nationalité la tâche de faire la synthèse des civilisations qu'ils ont si bien défendues. Tel est le sens de la fondation de l'Etat lituanien au XIII[e] siècle.

III

C'est du côté où ils rencontraient le moins de résistance, c'est-à-dire au sud-ouest de la Russie, que les Lituaniens, pour assurer leur propre existence, diri-

[1] M. Baliński. *Historya Miasta Wilna*, t. I, p. VI.

gèrent leur expansion conquérante. Aussi, quand le jeune Etat lituanien eut souci de créer, sous une forme nationale, une culture supérieure destinée à l'ensemble de ses sujets, il trouva sur son propre territoire les éléments d'une civilisation relativement élevée, la civilisation russo-byzantine de l'Orient. Il est tout naturel que les Lituaniens se trouvant en face d'une civilisation, qui avait alors une portée considérable, s'en fussent approprié les conquêtes. C'était là un phénomène parfaitement normal en un temps où le développement continu de leur empire exigeait d'eux une culture toujours plus vaste et plus large. D'ailleurs, ce n'est pas par une autre voie que les Russes avaient emprunté à Byzance leur civilisation d'alors. Mais la forme sous laquelle les Lituaniens empruntaient la leur à la Russie ne répondait ni à leurs intérêts nationaux ni à ceux de la civilisation elle-même.

Ils le firent pour ainsi dire mécaniquement, de même que et parce que leur expansion territoriale s'était déclanchée mécaniquement sous l'impulsion de forces irrésistibles mais aveugles et les avait mis en contact, eux vainqueurs païens, avec un peuple chrétien vaincu. Le rôle de conquérants leur avait été imposé par le hasard à eux qui, sur leurs propres terres, savaient si peu réaliser une individualité nationale bien liée, et juste à un moment où la crise de croissance, parvenue à son état aigu, exigeait d'eux plus de concentration intérieure et plus d'énergie créatrice. Au lieu de cela, ils dépensèrent une énorme quantité de forces dans un but de conquête et se trouvèrent dès lors incapables de faire valoir la puissance de leur individualité nationale dans les territoires conquis.

Il faut d'ailleurs reconnaître qu'à cette époque

c'est encore la culture byzantino-russe qui correspondait le mieux à l'état d'esprit du peuple lituanien que son tempérament, avant tout oriental, prédisposait à toute culture venant de l'Orient, de sorte que dans son développement intellectuel et moral il prenait, en passant par la Russie et Byzance, le chemin le plus court et le plus aisé. Il n'y a pas de doute que l'esprit de la philosophie orientale n'est pas complètement étranger au christianisme byzantin, et cette circonstance ne pouvait rester sans influence sur les Lituaniens quand une nécessité pressante leur fit entrevoir la valeur du christianisme.

Ainsi donc, quatre conditions fondamentales assuraient à l'avance le succès et l'extension en Lituanie de la culture russo-byzantine : 1° condition subjective : la prédisposition des Lituaniens à une culture orientale ; 2° condition objective : la supériorité d'une culture chrétienne sur la culture païenne des Lituaniens ; 3° condition historique : l'épuisement de leurs forces dans une politique de conquêtes ; 4° condition géographique : voisinage immédiat des foyers de plus haute culture.

Cependant il importe de ne pas perdre de vue que l'influence de la nouvelle culture ne s'étendit que dans une sphère limitée, qu'elle n'agit pas également dans tout l'état lituanien et qu'elle ne pénétra pas d'un coup toutes les classes de la société. Elle triomphait suivant les besoins du moment ou plutôt suivant qu'elle répondait aux exigences de l'organisation sociale et de la classe dirigeante. Ainsi, les Lituaniens n'avaient jusqu'alors aucune littérature ; ils empruntèrent donc la langue écrite des peuples soumis. Bien entendu, même après la conquête des terres russes le lituanien resta en usage dans la vie quotidienne, mais dans les actes et les rapports

écrits on commença à employer conventionnellement le slavo-russe qui était alors la langue écrite et officielle de presque toute l'Europe orientale. On l'employa en Lituanie comme on faisait en Valachie, une région qui n'avait cependant rien de russe ou de slave : il n'y faut donc voir ni un caractère russe, ni même la prédominance des éléments russes dans l'Etat lituanien. [1]

Dans le cours des temps, un des dialectes de la Russie occidentale se répandit davantage en Lituanie. La langue de la Russie-Blanche, plus voisine de la Lituanie proprement dite, entre dans l'usage ordinaire de la cour grand-ducale, dont l'exemple est bientôt suivi par les hauts dignitaires de l'Etat, puis en général par la classe dirigeante, la seule qui fût alors quelque peu cultivée. La conséquence fut que la culture elle-même revêtit des formes russo-byzantines, surtout dans la seconde moitié du XIV[e] siècle, quand la ville de Kiev qui était alors pour la Russie un véritable centre de lumières, tomba au pouvoir des Lituaniens. Après cela il ne faut pas s'étonner que l'orthodoxie russe ait trouvé toujours plus d'adeptes dans les hautes classes lituaniennes. En même temps on empruntait à la Russie ses institutions juridiques et administratives pour en doter la nouvelle organisation d'Etat.

Avec le temps toutes ces influences du dehors apportèrent tant d'éléments étrangers dans la vie des hautes sphères qu'entre elles et le simple peuple se creusa comme un fossé d'isolement qui, plus tard fut fatal à la culture nationale du pays. Cette circonstance mérite donc d'arrêter plus longtemps notre attention.

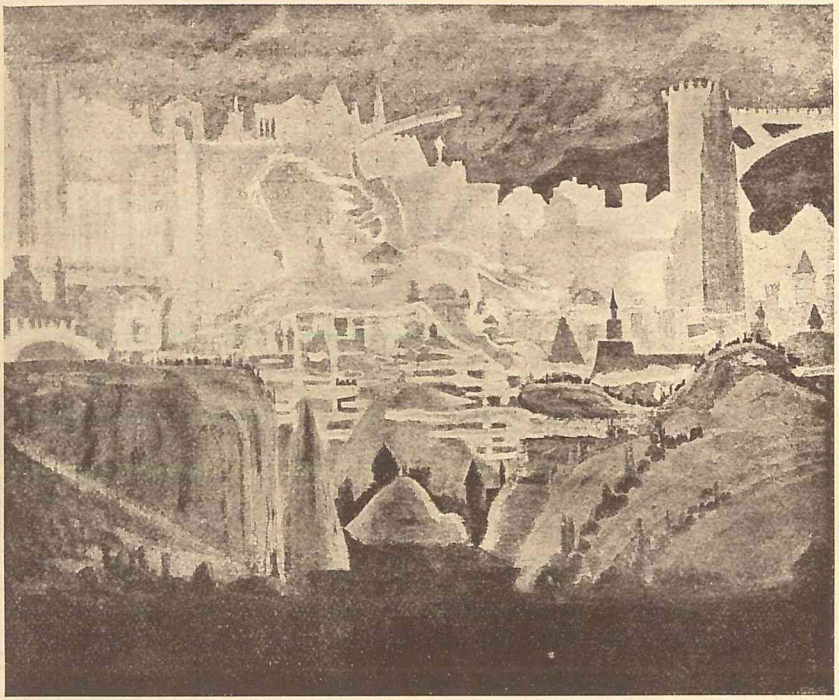
[1] Jan Jakubowski. *Studya nad stosunkami narodowościowemi na Litwie przed Unią Lubelską*, p. 12.

IV

Autant les influences étrangères étaient puissantes dans les hautes sphères, autant elles avaient peu d'effet sur le peuple. Alors que les classes cultivées oubliaient qu'elles avaient le devoir d'élever à un degré supérieur le niveau intellectuel de la culture populaire, le peuple gardait jalousement et fidèlement les traditions ethniques et nationales. Il en résulta l'affaiblissement du sentiment de leur communauté nationale qui, aux heures critiques, aurait pu les unir malgré leur antagonisme politique ou social dans la défense de la patrie commune.

Mais si le sens de leur solidarité s'émousse, l'équilibre de leurs tâches se trouble en même temps que leur activité, et il en résulte un malentendu et une hostilité réciproques qui s'exagèrent chaque jour. Il n'existe plus entre eux qu'une union de fait résultant d'un gouvernement commun et d'une dépendance matérielle réciproque. Dans l'absence d'un patriotisme constant et du sentiment de devoirs communs envers l'unité nationale, une des parties au point de vue politique s'arrogera tout le pouvoir, l'autre se contentera d'obéir ; au point de vue économique l'une produira, l'autre profitera. En même temps l'Etat se met exclusivement au service des intérêts de la classe dirigeante : la chose de la nation devient la chose d'une caste ; en un mot, la société et l'Etat s'aristocratisent.

Bien entendu, il ne suffit pas pour cela d'une divergence entre les tendances nationales des différentes classes ; il faut encore toute une série de facteurs sociaux et politiques qui conduisent à sa fin le mouvement commencé. Néanmoins, le désac-



Le Paladin, N. Čurlionis.

cord sur le terrain national entre les classes dirigeantes et dirigées fraye un chemin commode à l'aristocratisation ultérieure d'un pays.

La Lituanie s'est engagée dans ce chemin du jour où son élite s'est convertie à une culture étrangère et s'est affublée d'un déguisement qui ne pouvait s'adapter aux traditions de la culture populaire, comme fut, par exemple, l'introduction dans l'usage quotidien du dialecte blanc-russien. D'ailleurs, ce n'est que plus tard, par suite de ses rapports avec la Pologne, que l'Etat lituanien subit une aristocratisation radicale du fait que les classes supérieures cédèrent avec une extraordinaire complaisance à tout courant d'influences qui semblait favoriser leur intérêt particulier. Voilà justement pourquoi la culture orientale dut céder le pas à la culture latino-polonaise, ce qui devait amener la désorganisation de la vie nationale et ensuite la liquidation de l'Etat lituanien.

En s'aristocratisant, l'organisation de l'Etat admettait dans son sein un germe de décomposition dont l'action pernicieuse fut tenue en échec aussi longtemps que l'Etat sut établir un juste équilibre en dedans comme en dehors de ses frontières, entre le monde de l'Orient et celui de l'Occident. Voyons donc comment la chose se fit.

V

Nous savons par ce qui précède que la prospérité de l'Etat lituanien dépendait de son zèle à accomplir la tâche pour laquelle il avait été fondé. Autrement dit, l'établissement, le développement et l'affermissement de cet Etat se trouvaient liés à l'équilibre

des forces matérielles et politiques de l'Orient et de l'Occident tel qu'il avait réussi à l'assurer, grâce à ses capacités d'organisation. Durant un siècle et demi (seconde moitié du XIII[e] et XIV[e] siècle en entier) il ne cesse d'englober de nouvelles parties de la Russie sud-occidentale dans ses frontières en même temps qu'il s'imprègne de la culture russo-byzantine. Se développant ainsi du côté matériel comme du côté intellectuel il oppose une résistance toujours plus efficace aux Tatars et aux Teutons.

Durant cette époque la Lituanie passe par deux crises intérieures fort graves : l'une dans la seconde moitié du XIII[e] siècle, après la mort du roi Mingaugis, l'autre, un siècle plus tard à la mort du grand-duc Algirdas ; elle sort cependant heureusement de l'une et de l'autre, plus forte même à l'intérieur, plus puissante à l'extérieur.

Dans ces deux circonstances l'instinct de la conservation se montra plus fort que les coups du sort, de sorte que rien ne put s'opposer à l'élargissement de ses frontières et à l'accroissement de sa puissance. A la fin du XIV[e] et au seuil du XV[e] siècle, la Lituanie était l'un des Etats les plus imposants de l'Europe. « Dieu nous a préparé les voies de la domination du monde, aimait à dire Vytautas, à l'exemple des successeurs de Tamerlan avec qui il entretenait des relations amicales bien qu'il ait eu souvent à batailler contre eux. » [1]

Cette belle assurance s'exprimait d'ailleurs en un temps où un fait venait de se produire, qui mettait la Lituanie dans une situation fausse et illogique vis-à-vis de la Pologne : nous voulons parler de l'union des deux pays, réalisée par le grand-duc

[1] Juljan Klaczko. *Anneksya w dawnej Polsce* (Unia Polski z Litwą), p. 63.

Jagellon (Jogaila). Bien que cette union n'ait d'abord été que personnelle, elle n'en eut pas moins une importance décisive sur la destinée ultérieure de la Lituanie. Nous nous réservons d'étudier cette question dans la seconde partie de cet ouvrage ; pour le moment il nous suffit d'indiquer que par suite des rapports plus étroits qui s'établirent alors entre la Pologne et la Lituanie, celle-ci embrassa le christianisme suivant le rite occidental, s'ouvrit à l'influence de la culture latino-polonaise et emprunta les institutions publiques de la Pologne. C'était une orientation nouvelle vers la civilisation occidentale qui allait se heurter à l'influence profonde et à la puissance bien assise de l'orientale ; celle-ci d'ailleurs devait garder la suprématie près de deux siècles encore, exactement de 1385, l'année où la Lituanie se fit chrétienne, à 1569, date de l'Union de Lublin.

Durant cette période la Russie secoue le joug tatar (1480), après quoi les Tatars ne jouent plus à l'Orient qu'un rôle de second ordre. En même temps, l'Etat moscovite grandit et se fortifie ; à mesure qu'il se pénètre du principe autocratique il se fait le champion du « rassemblement des terres russes ». A l'ouest, c'est le déclin des ordres teutons. Les Porte-Croix défaits par la Lituanie et la Pologne alliées en 1410, à Tannenberg, sont incapables de retrouver leur ancienne puissance et doivent même au XVI^e^ siècle (1525) se placer sous le protectorat de la Pologne. A peu près à la même époque en 1561, les Porte-Glaive doivent implorer le secours des Lituaniens contre l'Etat moscovite, et se reconnaître vassaux de la Lituanie et de la Pologne.

De son union avec la Lituanie la Pologne retira en général de grands avantages. Après leur défaite, les Porte-Croix cessèrent d'être pour elle un danger,

et en même temps la Lituanie formait entre elle et l'Orient un rempart protecteur. La Pologne sut en profiter ; elle aspira à jouer dans le monde slave un premier rôle et elle y réussit en s'attaquant aux Turcs qui venaient de s'établir dans la péninsule balkanique et de là menaçaient l'Europe centrale. Bien que dans cette lutte la Pologne ait connu tour à tour échecs et succès, son prestige grandit cependant en même temps que ses prétentions à l'hégémonie.

Dès lors la Pologne et l'Etat moscovite devaient tôt au tard se trouver face à face comme deux rivaux. Les deux Etats tendaient également à élargir à la fois leurs frontières et leur influence, mais le caractère de cette tendance formait de l'un à l'autre un parfait contraste : la Moscovie se développait en monarchie absolue dans l'esprit du despotisme oriental ; la Pologne, suivant l'individualisme occidental, marchait vers une république aristocratique.

De par sa situation intermédiaire, la Lituanie allait se trouver dans une position vraiment difficile. D'un côté, l'Etat moscovite, qui avait pris à tâche de « rassembler les terres russes », ne pouvait manquer de revendiquer tôt ou tard ses droits sur les provinces blanc-russiennes et petit-russiennes ; d'un autre, la Pologne ne cessait depuis Jagellon de travailler à imposer à la Lituanie sa culture et sa nationalité au nom de ce qu'on appelait « stan posiadania » (état de possession), et en même temps émettait des prétentions sur certaines zones de la Petite-Russie. Enfin la Pologne éprouvait tout naturellement dans sa lutte avec la Moscovie la tentation d'exploiter la Lituanie et de diminuer ainsi ses sacrifices et ses risques. Dans ces condi-

tions, la Lituanie ne put éviter de mener contre Moscou une guerre interminable en même temps qu'il lui fallait défendre contre la Pologne sa culture nationale. Elle était, il est vrai, assez grande et assez forte pour faire face avec succès à ces deux nécessités, mais à la condition de réaliser d'abord chez elle un équilibre intérieur, c'est-à-dire l'harmonie et la conciliation de tous ses éléments nationaux et politiques. Cet équilibre intérieur lui était encore plus indispensable pour assurer l'équilibre extérieur entre l'Orient et l'Occident dont la rivalité se manifestait alors entre la Moscovie et la Pologne. Jusqu'à l'Union de Lublin, c'est-à-dire en 1569, la Lituanie réussit à maintenir ces deux équilibres solidaires de la façon suivante.

C'est ordinairement par principautés — il y en avait beaucoup en Russie à l'époque des apanages — que les terres russes étaient incorporées à la Lituanie. Ce que l'on exigeait avant tout des territoires annexés, c'était de reconnaître l'autorité suprême du grand-duc, de consentir une contribution en argent et de faire le service militaire. Leur constitution intérieure, leurs droits, leurs coutumes et même une certaine autonomie qui leur permettait de garder leur ancien prince, leur étaient garantis dans la règle par les Lituaniens. Si cette dernière concession n'était pas accordée, les princes et gouverneurs lituaniens se prêtaient aux besoins de la population indigène et opprimaient d'autant moins son individualité nationale qu'ils subissaient aisément, comme nous l'avons déjà dit, l'influence intellectuelle et morale des peuples qu'ils avaient soumis. Lors de la réunion à la Lituanie des terres russes, la question des nationalités ne pouvait d'ailleurs se poser avec acuité puisqu'elle s'accom-

plit souvent à la suite d'unions matrimoniales entre princes russes et maisons lituaniennes ou même par simple voie diplomatique. Enfin la menace constante des Tatars disposait les Russes à accepter volontiers la tutelle lituanienne.

Ce mode de formation avait fait de l'Etat lituanien un ensemble complexe sans constitution uniforme, où l'on trouvait du fédéralisme, du féodalisme et encore des institutions d'ordre purement personnel empruntées dans une certaine mesure à la Russie apanagère. L'Etat lituanien, pour vivre d'une vie intense et robuste, avait besoin de se consolider en un tout organique et de s'appuyer, à défaut d'un patriotisme national, sur un patriotisme d'Etat de toute la collectivité.

Ces conditions se trouvèrent réalisées grâce à deux circonstances : l'une fut l'empressement avec lequel les classes dirigeantes se soumirent à l'influence de la culture byzantino-russe, ce qui créa une communauté de culture dans les hautes sphères de l'Etat ; l'autre fut la suppression par le grand-duc Vytautas, au XV^{e} siècle, des principautés apanagères russes qui cimenta l'unité politique de l'Etat et, en restreignant ainsi l'autonomie des provinces russes, compensa l'effacement de l'individualité nationale de la haute société. Après cela, d'une frontière à l'autre, se répandit l'idée d'une nationalité lituanienne, expression de la communauté d'Etat.

Cette idée, d'ailleurs, profita même de l'influence occidentale et polonaise aussi longtemps du moins que celle-ci ne domina pas exclusivement. Se pliant aux formes de la culture byzantine et se laissant pénétrer par le principe actif de la civilisation occidentale, l'élément ethnique des hautes classes prend

dans l'Etat une signification qui lui confère un rôle de direction et cultive un sentiment de civisme qui de la Lituanie ethnographique se répand même dans les provinces russes sans d'ailleurs y atteindre une égale intensité.

On en trouve l'expression dans les chroniques lituaniennes qui se sont efforcées de justifier ce loyalisme général. Ces chroniques, rédigées dans la langue officielle qu'on appelait parfois à Moscou « lituano-russe », commencent au temps du règne de Vytautas (début du XV^e^ siècle) et atteignent leur âge d'or au milieu du XVI^e^ siècle, alors que la compétition des influences lituanienne et polonaise approchait de son moment décisif. S'opposant aux menées politiques polonaises, une théorie étrange trouve en Lituanie une large diffusion : pour défendre et justifier leur individualité nationale, les Lituaniens imaginent de se donner une origine illustre et se proclament descendants des Romains. On projette même d'introduire dans l'usage officiel la langue latine à la place du blanc-russien, puisque aussi bien le lituanien n'est, paraît-il, qu'une corruption du latin !

L'importance des chroniques à propos de la conscience qu'eut de sa nationalité l'Etat lituanien aux XV^e^ et XVI^e^ siècles est assez bien indiquée dans l'ouvrage intéressant de J. Jakubowski [1] qui, à l'encontre de Lioubavsky [2], établit que les provinces russes de l'Etat lituanien, quoiqu'elles fussent d'une superficie bien supérieure à celle de la Lituanie proprement dite, ne l'emportèrent jamais sur les

[1] Jan Jakubowski. *Studya nad stosunkami narodowościowemi na Litwie przed Unią Lubelską.*

[2] Prof. Lioubavsky. *Otcherk Istorii Litovsko-Rousskago Gosoudarstva.*

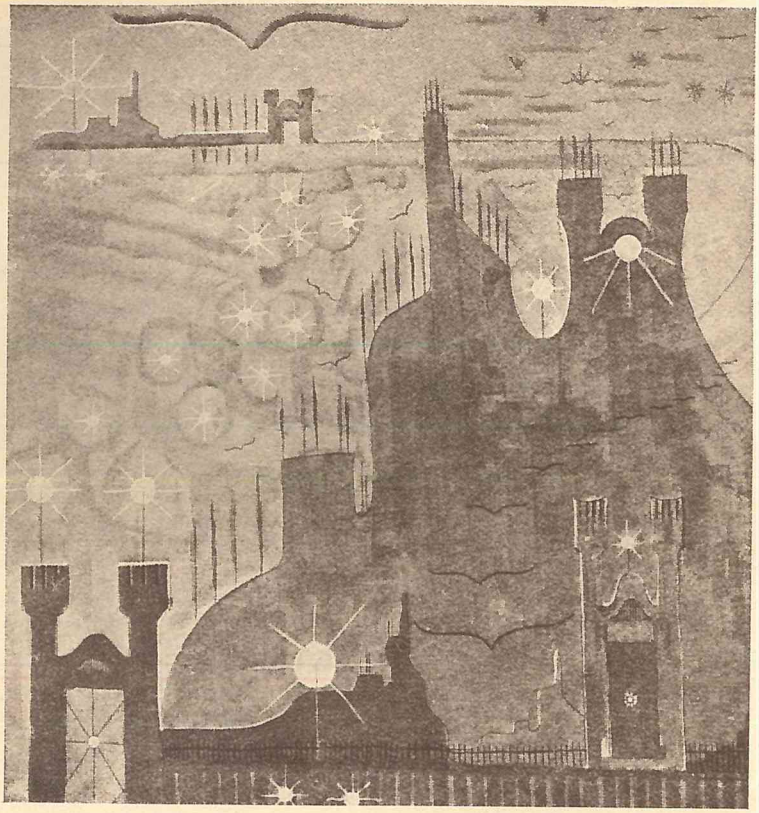
terres vraiment lituaniennes, ni par le nombre de leurs habitants, ni par l'importance du rôle qu'elles jouèrent dans l'Etat dont la cohésion et l'indivisibilité avaient pour gages l'unité de culture et le patriotisme des classes dirigeantes de l'Etat tout entier.

VI

C'est en dehors de leurs frontières que les Lituaniens réussirent d'abord à établir entre l'Orient et l'Occident un équilibre qui, au début, fut suffisant pour sauvegarder leur nationalité et leur Etat. Mais avec le temps et par suite même de leur extension ils se trouvèrent dans l'obligation de pousser plus à fond leur œuvre de synthèse et de réaliser chez eux entre les civilisations de l'Orient et de l'Occident un équilibre dont dépendait la solidité de leur édifice national. Il y avait à cela un obstacle qu'il fallait d'abord enlever : c'était l'anomalie de cette passivité aveugle avec laquelle l'élite même de la société lituanienne s'était soumise à la culture byzantino-russe, anomalie qui avait été funeste à leur nationalité. A l'époque que nous envisageons ici, les résultats positifs déjà acquis dans l'œuvre de l'unification de l'Etat étaient médiocres et ne consistaient guère qu'en un certain sentiment national qui trouve son expression dans les chroniques contemporaines, et pratiquement en institutions d'ordre public.

C'est dans le « Statut lituanien » établi au XVI^e^ siècle que l'on trouve le tableau des victoires et des conquêtes de l'esprit national à cette époque. Voici en quoi elles consistaient.

Dès l'aurore de leur histoire, les Lituaniens



Allegro de la sonate *Le Soleil*, N. Čurlionis.

avaient de solides traditions économiques et sociales qui assuraient au pays ordre et liberté. La Lituanie se divisait en districts indépendants qui selon toute apparence jouissaient dès les temps les plus reculés de gouvernements populaires excluant tout genre d'esclavage ou de servage. Cette constitution subit sans aucun doute de profonds changements quand la Lituanie, obligée de défendre son existence contre ses voisins, puis de passer à l'offensive, se rencontra avec les institutions russiennes d'abord, ensuite polonaises. Elles exercèrent dans le cours des siècles une forte influence sur la constitution lituanienne. Ce fut alors la tâche nationale de la Lituanie de les concilier dans une synthèse qui pût sauvegarder l'ordre sans sacrifier la liberté.

L'Etat moscovite s'était engagé dans la voie de l'autocratie despotique que favorisait, ici comme partout, la passivité orientale des sujets. La volonté du souverain faisait loi, et la vie de toute la communauté humaine devait s'y soumettre sans murmures. L'ordre ici se confondait avec la servitude.

Tout autre était la direction suivie par la Pologne ; son point de départ était l'individualisme occidental ; le *liberum veto* du citoyen réglait l'organisation de la vie collective : la licence remplaçait la liberté.

Se disputant la prédominance en Lituanie, la Moscovie et la Pologne représentaient donc deux principes opposés qui ne laissaient place ni à l'ordre, ni à la liberté. L'Etat lituanien ne pouvait sauver son entière indépendance qu'à la condition de l'asseoir sur ces deux fondements de toute collectivité. Il faut reconnaître que la législation lituanienne y réussit admirablement, du moins eu égard au temps, car il est évident qu'elle était très éloignée de notre droit moderne ou de la liberté de nos démo-

craties. En Lituanie, comme ailleurs, en vertu des lois historiques générales, le paysan fut attaché à la glèbe, ce qui amena le servage avec toutes ses rigueurs. A ce propos, bien caractéristique est l'esprit de synthèse que manifeste l'action législative telle que nous la fait voir le « Statut lituanien ».

Ce « Statut lituanien », qui est avant tout la codification des privilèges territoriaux russes ou lituaniens, met en évidence la rivalité de deux puissances : le grand-duc et la noblesse. Le pouvoir grand-ducal était alors en Lituanie un facteur d'ordre ; sa limitation au profit de la classe noble prévenait tout abus et garantissait la liberté. Il est aisé de reconnaître dans le premier la tradition orientale et l'importance qu'elle prit dans l'organisation de l'Etat; dans la seconde on retrouve l'influence de la Pologne et le souci des intérêts de l'union lituano-polonaise.

Dans la première rédaction du « Statut lituanien » en 1529 les lois fondamentales et la constitution sont telles que la puissance du grand-duc et celle de la haute aristocratie se font contrepoids. La seconde rédaction en 1566 partage le pouvoir entre le grand-duc et l'ensemble de toute la noblesse. C'est un premier succès des influences polonaises qui devaient bientôt être prépondérantes. La troisième rédaction, qui est postérieure à l'union de Lublin, consacre le triomphe des principes de l'individualisme polonais.

Il est à remarquer que le « Statut lituanien » apparut à un moment où l'indépendance de l'Etat était menacée d'un danger plus pressant; il y a là comme une intuition que le salut national réside véritablement dans l'équilibre des principes de l'Orient et de l'Occident en ce qui concerne les relations de la collectivité. Notons de plus qu'en Russie

la première codification des lois ne se fit qu'un bon siècle plus tard ; la Pologne, elle, attendit jusqu'à Napoléon Ier. On ne peut douter du caractère vraiment national du « Statut lituanien », encore qu'il contînt des principes de droit étranger, russes ou polonais. D'ailleurs l'activité législative ne cessa en Lituanie qu'après son union réelle avec la Pologne, quand les tendances polonaises l'emportèrent sur les exigences de l'ordre public. Non moins caractéristique est l'abolition du Statut en 1839 ; la Lituanie était alors au pouvoir de la Russie : le bon plaisir du tsar s'y substitua.

ANTITHÈSE

PRÉPONDÉRANCE DE L'OCCIDENT EN LITUANIE

Influence de la civilisation latino-polonaise. Liquidation de l'Etat lituanien.

A. Direction ultérieure de l'histoire lituanienne :

I. *Déviation de la vie nationale des Lituaniens de l'Orient vers l'Occident;* II. *influence de la civilisation latino-polonaise : causes et conséquences ;* III. *accentuation du divorce entre le peuple et la noblesse ;* IV. *rupture de l'équilibre intérieur et extérieur ;* V. *dissolution de l'Etat lituanien.*

I

La mort du grand-duc Algirdas (1377) fut pour la Lituanie le signal d'une crise intérieure. Son fils, le jeune Jagellon, et son frère Keistutis se disputèrent la succession grand-ducale. Après des alternatives d'échecs et de succès, la victoire resta finalement à Jagellon qui eut soin de s'assurer l'avenir en retranchant son oncle du nombre des vivants.

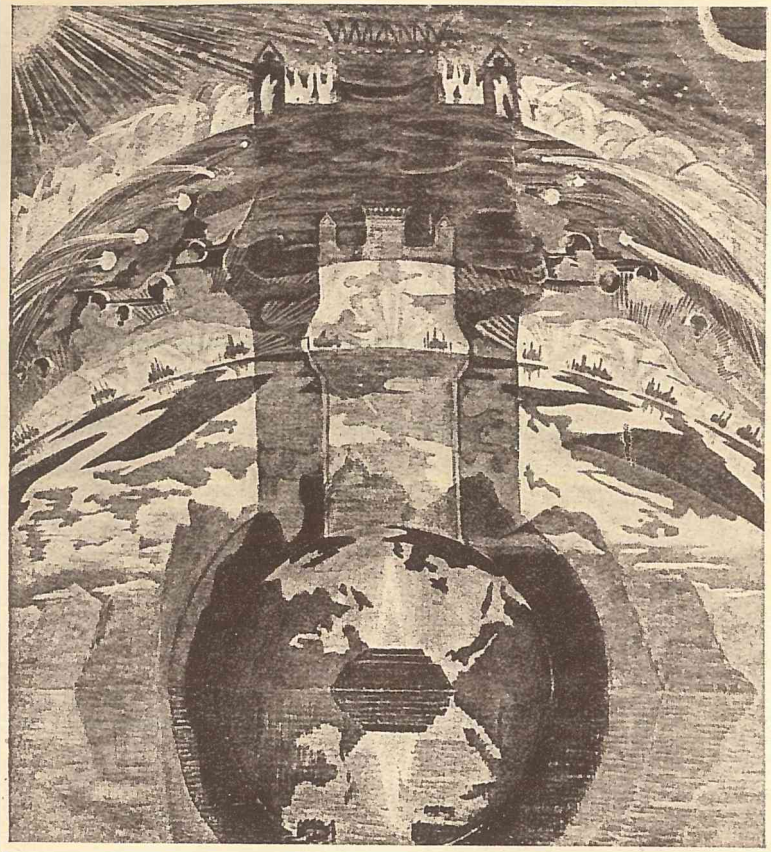
Il manquait à Jagellon la hardiesse et les capacités militaires de ses glorieux prédécesseurs ; par

contre, il était habile joueur en politique et savait, suivant l'expression d'un historien allemand « ne pas dépasser la mesure », bien entendu pour exploiter les diverses conjonctures au profit de son ambition. C'était un souverain taillé sur le modèle de l'autocratie orientale et pour qui le pouvoir était une possession privée ; aussi dans ses tractations diplomatiques, le point de vue personnel eut souvent le dessus sur la raison d'Etat ou l'intérêt national.

Ce fut le cas dans l'acte de Kréva (1385) par lequel Jagellon s'engageait à réunir la Lituanie à la Pologne. Trois points fondamentaux de ce traité concernaient spécialement Jagellon : 1° conversion de la Lituanie au christianisme selon le rite catholique ; 2° union des dynasties lituanienne et polonaise par le mariage de Jagellon avec la reine de Pologne, Jadvigue ; 3° incorporation des terres lituaniennes et russes au royaume de Pologne.

La conversion au christianisme était alors pour la Lituanie une nécessité pressante ; seule l'hypocrite politique des chevaliers teutons l'avait jusqu'alors empêchée, malgré les tentatives réitérées de certains ducs lituaniens, tels que Mindaugis et Gediminas.

Par l'union des dynasties et des territoires, Jagellon pensait s'assurer le triomphe définitif sur ses ennemis intérieurs et extérieurs. Devenant seul roi du royaume uni, Jagellon ne s'inquiétait nullement de l'incorporation pure et simple à la Pologne des terres de l'Etat lituanien, contenue cependant dans le traité de Kréva. Conformément à la conception des princes russes de ce temps, il ne faisait qu'agrandir une propriété personnelle, sur laquelle il se croyait un pouvoir exclusif et illimité. Jagellon devint bien roi de Pologne, mais deux obstacles



Rex, N. Čurlionis.

qu'il ne sut prévoir contrecarrèrent ses projets autocratiques.

Dès cette époque, les fortes tendances individualistes de la noblesse polonaise étaient assez puissantes pour que Jagellon se vit forcé de compter avec elles ; d'ailleurs, il apparut bientôt que l'orgueilleux souverain n'était qu'un instrument aux mains des Polonais qui s'en servaient pour étendre en Lituanie leur hégémonie nationale et politique. D'un autre côté, en Lituanie même, l'ambition de Jagellon ne trouva aucun appui, parce qu'elle se trouvait en opposition radicale avec les intérêts de la nation, aussi bien que de l'Etat lituanien.

L'union avec la Pologne fut essentiellement préjudiciable à la Lituanie. Qu'on ne se laisse pas tromper à cet égard par le besoin que la Pologne ou la Lituanie pouvaient avoir de s'allier contre les chevaliers teutons ; la nécessité d'une telle alliance ne justifie, ni pratiquement, ni idéalement, l'incorporation d'un des Etats à l'autre, puisqu'une telle alliance avait justement pour but de sauvegarder l'indépendance de chacun des Etats.

Aussi, dès que la Lituanie vit les Polonais se conduire en maîtres chez elle, elle réagit brusquement et tendit toutes ses forces pour défendre son autonomie et son individualité. A la tête de ce mouvement, légitime s'il en fut, se plaça bientôt le prince Vytautas qui continuait la tradition de ses illustres ancêtres et qui, fils de Keistutis, était le principal ennemi de Jagellon. La politique de Vytautas, soutenue par la noblesse lituanienne, visait à rendre le pays pleinement indépendant de la Pologne et ne s'accommodait de l'union qu'autant que l'exigeaient les nécessités intérieures de l'Etat et sa défense contre les ennemis extérieurs.

A mesure que Vytautas gagnait en importance et en puissance, l'autorité de Jagellon comme grand-duc de Lituanie, devenait de moins en moins effective, en même temps que son rôle en Pologne se faisait toujours plus mesquin. Il lui fallut bientôt s'occuper de sauver, dans les deux Etats, sa situation personnelle. C'est alors que son habileté diplomatique lui vint en aide en lui permettant de s'adapter aux circonstances. Il vit clairement que, du moment que la Lituanie lui glissait des mains, il ne lui restait qu'à chercher en Pologne un appui, en accordant ses intérêts personnels et les intérêts polonais.

Il est certain que la politique de Jagellon, funeste à l'Etat et à la nation, n'aurait pu s'imposer à la vie du peuple lituanien si elle n'avait apporté de grands avantages au peuple polonais. L'acte de Kréva était pour les Polonais un présent dont rien ne justifiait la munificence et qui, non seulement agrandissait et renforçait leur Etat au delà de toute mesure, mais encore leur ouvrait à l'Orient de nouvelles perspectives pour leur extension politique et morale. Seule, la coïncidence de ses aspirations personnelles avec celles du peuple polonais donna à Jagellon la force de maintenir la Lituanie dans la voie qu'il lui avait imposée à Kréva.

Il s'estima toujours maître commun de la Pologne et de la Lituanie, mais quand celle-ci lui refusa l'obéissance, il comprit qu'une expédition à main armée était vouée à un échec complet et, dès lors, il résolut d'arriver à ses fins en se servant de la Pologne comme d'un instrument de conquête pacifique.

Pour cela, il s'efforça de lier la vie de la Lituanie aux destinées de la Pologne. Puis il profita de toute

occasion pour susciter et entretenir en Lituanie des éléments favorables à l'union et enfin il mit tout en œuvre pour diviser les forces nationales lituaniennes qui s'opposaient aux intrigues et aux empiétements des Polonais. De cette façon, Jagellon, qui ne désirait que maintenir son pouvoir également dans les deux Etats, se fit le champion des seuls intérêts polonais.

Bien entendu, les Polonais apprécièrent les avantages qu'ils retiraient de cet état de choses et, adoptant la façon de voir et la tactique de Jagellon, ils surent avec le plus grand art, appliquer ses méthodes dans leur politique envers les Lituaniens. Ceux-ci, bien que toujours soucieux de l'entière indépendance de leur Etat, furent amenés par les nécessités extérieures à faire aux Polonais quelques concessions, en ce sens qu'ils consentirent à une union personnelle qui nouait entre les deux peuples une alliance offensive et défensive.

Seize ans après le traité de Kréva, en 1401, l'Union de Vilna consacrait un équilibre provisoire entre les visées personnelles de Jagellon et de Vytautas d'une part, et les tendances nationales de la Pologne et de la Lituanie d'autre part. Ce compromis bilatéral réglait les rapports juridiques réciproques des deux Etats. Il reconnaissait Vytautas pour grand-duc à vie; Jagellon restait nominalement souverain suprême et réalisait ainsi, en sa personne, l'union des deux Etats qui, de plus, se promirent réciproquement le secours de leurs armées.

Vytautas s'était résigné à ce traité dans l'intention de consolider sa situation en Lituanie et de relever au dehors son prestige gravement atteint par la défaite que les Tatars venaient de lui infliger sur les bords de la Vorksla (1399). Jagellon, lui, se trouvait

en Pologne après la mort de la reine Jadvigue dans une position toujours plus difficile, et il lui importait d'établir entre lui et la Lituanie un nouveau lien formel.

Mais une fois remis de son échec et surtout après la victoire remportée en 1410 sur les chevaliers teutons par les armées alliées de Lituanie et de Pologne, dont il avait été le principal héros, Vytautas laissa voir de nouveau ses goûts d'indépendance, et les Polonais eurent lieu de s'inquiéter de la solidité de l'union. Elle fut bientôt confirmée. Un nouveau traité, conclu en 1413 à Horodlo, élargissait l'autonomie des Lituaniens en leur assurant le droit de choisir leur grand-duc, même après Vytautas ; par contre, la politique polonaise remportait un appréciable succès en concédant à la noblesse lituanienne l'usage des blasons polonais. Cette fraternisation favorisait l'assimilation des hautes classes lituaniennes, commencée dès 1387 par l'octroi des privilèges et prérogatives sur le modèle polonais.

L'union de Horodlo n'est que l'expression concrète d'une phase de cette lutte tenace qui mit aux prises civilisations et nationalités des deux Etats. Durant cent cinquante ans, les Lituaniens profitent de toute occasion favorable pour donner libre cours à leurs tendances séparatistes, et plus d'une fois, au risque de rompre l'union, dénient aux Polonais le droit de participer à l'élection du grand-duc. Ceux-ci ne manquent pas de consolider l'union en donnant la couronne de Pologne aux grands-ducs lituaniens, et mettant à profit la personnalité de ces derniers, comme cela s'était passé avec Jagellon, préparent leur règne en Lituanie en s'assimilant ses classes dirigeantes. Bien qu'à chaque constitution nouvelle de l'union les anciennes dispositions fus-

sent, par le fait même, abolies, les Polonais ne cessaient d'exiger des Lituaniens le respect des engagements pris à Kréva par Jagellon, rendus caducs par le temps et par le changement des circonstances, mais qui, à les entendre, leur garantissaient en Lituanie ce qu'ils appelaient un « état de possession ». Leur habileté à exploiter le pouvoir grand-ducal, à s'assimiler les classes dirigeantes de la Lituanie et à étendre leur emprise intellectuelle et morale, leur promettait plus ou moins le succès. Au milieu du XVI^e^ siècle, ils se sentirent assez forts pour tâcher de satisfaire leurs secrètes aspirations en réclamant la fameuse « exécution de leurs droits ».

A cette époque, la Lituanie se trouvait, malgré elle, en état de guerre perpétuel avec la Moscovie qui, ayant secoué le joug tatar, s'était fortifiée et commençait à réaliser l'idée du « rassemblement des terres russes » par une politique de conquêtes. Dans cette lutte, la Pologne n'apporta qu'un médiocre appui à la Lituanie dont elle sut, par contre, exploiter les embarras pour élever plus hardiment ses prétentions.

Pendant ce temps, sous l'influence de ses étroits rapports avec la Pologne, la Lituanie voyait le pouvoir grand-ducal s'effacer de plus en plus, à mesure que s'affirmaient davantage les tendances individualistes de l'aristocratie qui commençait à placer ses intérêts personnels avant ceux de l'Etat. Déjà, elle avait étendu son empire sur les paysans serfs et, concentrant ainsi en ses mains la plus grande richesse matérielle du pays, tenait en sa dépendance l'autorité du grand-duc.

Les privilèges dont jouissait la noblesse lituanienne étaient compensés par des charges militaires fort

pesantes : les nobles devaient, non seulement payer de leur personne, mais encore équiper leurs vassaux. Ces charges s'alourdirent sensiblement au début du XVI[e] siècle, lors des longues guerres avec la Moscovie.

Or, au milieu du XVI[e] siècle, quand l'assimilation de la noblesse lituanienne à l'aristocratie polonaise eut fait de grands progrès, il se trouva en Lituanie un fort parti qui voyait dans une union plus étroite avec la Pologne le triomphe définitif des intérêts de caste, et un moyen d'alléger ses charges militaires : l'union parlementaire avec la Pologne, pensaient ces gens, réduirait le grand-duc à l'impuissance et forcerait les Polonais à prendre à leur compte une partie des obligations militaires.

La question de la Livonie, que la Lituanie avait prise sous son protectorat, mit cette dernière aux prises avec la Moscovie. Au cours de cette guerre, une partie de la noblesse lituanienne, réunie au camp de Vitebsk, en 1562, s'adressa au grand-duc roi Sigismond-Auguste, pour le convaincre de la nécessité qu'il y avait à resserrer les liens unissant la Pologne et la Lituanie. Cette requête venait à point aux Polonais qui l'appuyèrent de leur mieux et redoublèrent d'efforts pour asseoir toujours plus solidement leurs avantages.

Sigismond-Auguste, dernier descendant de la lignée de Jagellon, se rendit volontiers à cette invitation et, déjà en 1563, convoqua à Varsovie la Diète lituano-polonaise pour conclure une nouvelle union.

Les résultats ne furent pas ceux qu'il espérait, car il se heurta à l'intention bien arrêtée de la majorité des députés lituaniens de défendre la souveraineté de leur Etat. Aussi, dans les années qui suivirent, il s'occupa de réorganiser sur le modèle polo-

nais l'aristocratie lituanienne pour la rendre plus docile à ses vues et plus favorable à l'incorporation.

En même temps, les Polonais élaborent, sur la base des précédentes négociations, un projet d'union garantie par la seule volonté royale à l'encontre des traditions parlementaires des deux peuples.

Enfin, en 1569, la Diète de Lublin se réunit ; elle devait être fatale à la Lituanie. Cette fois encore, ses représentants, dans leur majorité, s'en tinrent à leur décision de sauvegarder l'individualité de l'Etat, tout en acceptant une union personnelle et une alliance avec la Pologne pour les affaires extérieures. De leur côté, les Polonais furent tenaces ; ils proposèrent à Sigismond de décréter de sa propre volonté une union réelle entre les deux peuples sans se soucier de leur consentement. En signe de protestation, les députés lituaniens quittèrent la Diète.

Le roi cependant céda à tant d'instances et, pour briser la résistance des Lituaniens, il décréta l'incorporation à la Pologne de trois provinces petit-russiennes : la Podlachie, la Volhynie et la province de Kiev. La chose se fit sans grandes difficultés, parce que ces trois provinces n'étaient rattachées à l'Etat lituanien que par un lien assez lâche, et peut-être aussi parce qu'il fut octroyé à la noblesse lituanienne l'égalité de droits à la Diète polonaise.

Après ce démembrement, qui privait la Lituanie de plus de la moitié de son territoire, il ne restait aux Lituaniens ou bien qu'à déclarer la guerre à la Pologne, — mais luttant en ce moment même avec la Moscovie, ils ne pouvaient guère y penser, — ou bien se soumettre aux exigences du roi et des Polonais et accepter l'union. Après quelques hésitations, ils se décidèrent à reprendre leur place à la Diète pour sauver du moins tout ce qu'ils pourraient.

D'ailleurs, leurs protestations restèrent sans écho ; ils durent accepter le fait accompli et consentir à l'union telle que la concevaient les Polonais.

C'est dans ces conditions que la Lituanie et la Pologne formèrent une association qu'aujourd'hui encore les Polonais ne cessent d'appeler fraternelle et sacrée et qui, de fait, est un des moments les plus tragiques de l'histoire de la Lituanie à qui elle fut moralement imposée. Le publiciste polonais, Julien Klaczko, opposant à la Prusse du XIX[e] siècle la Pologne du XVI[e], estime que dans ses annexions celle-ci s'entendait à « ne pas dépasser la mesure[1] ».

Il est certain qu'on peut apprécier diversement l'Union de Lublin ; mais on ne peut contester ce qu'elle eut de tragique pour la cause nationale et l'amour-propre de la Lituanie. Dans cette question, le point de vue lituanien et le point de vue polonais sont aussi éloignés l'un de l'autre que la psychologie du vainqueur diffère de celle du vaincu.

Rien ne caractérise mieux le contraste de ces deux états d'esprit que l'acte final du drame de Lublin. Quand il apparut que rien ne pouvait empêcher le resserrement de l'union entre la Lituanie et la Pologne, le staroste samogitien Chodkiewicz et, avec lui, les autres députés lituaniens, conscients de leur impuissance, fléchirent le genou devant le roi et d'une voix brisée le supplièrent d'épargner toute humiliation à la Lituanie et de ne pas la priver des droits et possessions dont il avait juré, en montant sur le trône grand-ducal, de maintenir l'intégrité. Il y avait dans cette scène tant de grandeur et d'émotion que les Polonais eux-mêmes ne purent retenir leurs larmes. Ils pleurèrent comme s'ils

[1] J. Klaczko. *Anneksya w dawnej Polsce* (*Unia Polski z Litwą*).

avaient pressenti que du sort de la Lituanie devait dépendre celui de leur patrie, et cependant ils accomplirent leur œuvre...

II

Dès sa première union avec la Pologne, la Lituanie s'était largement ouverte aux influences de la culture occidentale, plus particulièrement latino-polonaise. Bientôt, cette emprise intellectuelle s'étendit et s'affermit par suite de l'activité du clergé polonais qui travaillait, en Lituanie, à la propagation du catholicisme ; par suite encore de la communauté de souverain : celui-ci, résidant en Pologne, se pénétrait peu à peu des principes de son entourage et se trouvait porté à les faire valoir en Lituanie ; par suite, enfin, de la fraternisation des deux noblesses. Avec le temps, tous ces facteurs détournèrent de l'Orient à l'Occident le cours de la vie nationale lituanienne. Bientôt, les esprits éclairés de Lituanie vivent en communion d'idées avec les Polonais, dont la culture formée dans l'atmosphère occidentale, empiète maintenant sur le sol de l'Orient.

On se tromperait cependant si l'on croyait que ces nouvelles influences ne rencontrèrent pas d'obstacles ; en fait, elles se heurtèrent à la résistance des influences orientales qui régnaient en Lituanie depuis longtemps. Cette compétition dura pendant toute la période de la première union lituano-polonaise (1385-1569). Elle fut d'autant plus violente que, dans la direction primitive de son histoire, l'Etat lituanien avait lié son sort à la cause de la civilisation orientale que menaçaient directement les nouvelles tendances. On comprend, dès lors, pourquoi la rivalité des deux cultures se manifesta, à

cette époque, avant tout dans la lutte que les Lituaniens menèrent pour défendre leur souveraineté politique contre toute suprématie polonaise. Cette lutte qui, à l'exception des guerres de Svidrigaïla, ne fut jamais sanglante, devait, beaucoup plus que les coûteuses expéditions contre la Moscovie, décider du sort ultérieur de la Lituanie.

Ce n'est que peu de temps avant l'Union de Lublin que l'influence polonaise put marquer quelques avantages; elle en profita pour resserrer les liens de l'association et, la chose faite, se trouva dans des conditions encore plus favorables à son activité. Dérivant l'une de l'autre, les deux emprises, intellectuelle et politique, se soutenaient mutuellement.

Ce n'est pas qu'après l'Union de Lublin la Lituanie ait cessé d'être un Etat autonome, mais son indépendance fut considérablement limitée au profit de la Pologne dont elle reconnaissait en fait la suprématie dans les rapports internationaux; le roi de Pologne, élu conjointement par les Polonais et les Lituaniens, devenait, par le fait même, grand-duc de Lituanie; de plus, le pouvoir législatif pour les deux Etats était confié à la Diète commune; enfin, la Lituanie devait renoncer définitivement aux provinces petit-russiennes qui, lors de la rupture de la Diète de Lublin, avaient été incorporées à la Pologne. Tels étaient les principaux changements apportés par l'Union de Dublin à la constitution de l'Etat lituanien. Les deux derniers aidèrent particulièrement à la polonisation, l'un en privant la Lituanie des provinces qui étaient les plus aptes à sauvegarder les traditions orientales, l'autre en transportant de Lituanie en Pologne le centre de la vie politique lituanienne.

C'était bien là la victoire décisive de la culture

latino-polonaise en Lituanie ; cette fois l'Orient était vaincu.

Les circonstances politiques, en même temps que l'avantageuse situation géographique de la Pologne, y avaient aidé. Mais il faut reconnaître que la Pologne avait un gros atout dans la supériorité indéniable de sa civilisation. De même qu'auparavant la culture païenne de la Lituanie n'avait pu se maintenir devant l'influence de la culture byzantino-russe, aujourd'hui le caractère contemplateur de cette dernière assurait la victoire à sa rivale, la culture occidentale, caractérisée par son activité et son esprit pratique. Cette fois encore, la passivité de l'esprit national lituanien cédait à la force triomphante de la vie.

Une fois soumise à l'influence de la culture polonaise, la Lituanie dut accepter en même temps les tendances exclusives et négatives qui dirigeaient la vie politique et collective des Polonais. Après l'Union de Lublin, la Lituanie marche de front avec la Pologne et accomplit le cycle entier de l'évolution, tracé par les conditions internes du royaume. L'analogie entre les deux Etats apparaît à la fois dans le domaine social, économique, intellectuel et moral.

III

Avant même l'Union de Lublin, la Pologne était une république aristocratique. Les deux Etats ne pouvaient entrer dans une association intime qu'à la condition d'appliquer en Lituanie les principes aristocratiques en vigueur en Pologne. Tel fut effectivement le sens de la réorganisation de la noblesse lituanienne, entreprise par Sigismond-Auguste, peu de temps avant Lublin.

Il fallait, avant tout, ramener au niveau du roi de Pologne le grand-duc de Lituanie. Celui-ci possédait un pouvoir établi, en fin de compte, sur le principe héréditaire, et jouissant par là de plus de solidité, d'indépendance et d'autorité que la dignité royale de Pologne, devenue élective et, par suite, plus ou moins assujettie à la noblesse. Par amour de l'uniformité, Sigismond-Auguste abolit l'hérédité du trône grand-ducal — il faut noter qu'il était sans enfants — et décida que la Lituanie aurait désormais, comme souverain, le roi de Pologne, quel qu'il fût.

La création d'une diète mixte lituano-polonaise plaçait le pouvoir royal et grand-ducal sous la tutelle des deux noblesses. Elle assurait à l'aristocratie polonaise une suprématie effective sur le pouvoir royal. Aussi longtemps que le roi de Pologne jouissait en Lituanie, en tant que grand-duc, d'une situation solide et d'une forte autorité, il gardait en Pologne même une importance considérable et une réelle indépendance ; il perdait l'une et l'autre le jour où il ne trouvait plus cet appui chez les Lituaniens. On le vit bien après l'Union de Lublin quand le pouvoir suprême ne fut plus, à la Diète, qu'un jouet aux mains de l'aristocratie qui réussit bientôt à se l'approprier en entier.

La chose s'explique par la dépendance fiscale dans laquelle la noblesse tenait l'Etat. Elle sut se réserver le pouvoir législatif par lequel elle étendit encore ses privilèges et ses droits. Essentiellement propriétaire du sol, elle ne se contente pas d'asservir les paysans, libres auparavant, elle n'hésite pas, dans un but d'exploitation égoïste, à limiter et à restreindre les droits politiques et économiques de la population urbaine qui avait gardé sa liberté individuelle.

C'est alors que l'individualisme polonais atteignit

ses extrêmes limites. Le pouvoir fut considéré comme un bien imprescriptible, appartenant en propre à la noblesse en général, à chacun de ses membres en particulier. Ce n'est pas seulement dans son domaine seigneurial, ce n'est pas seulement en exerçant son droit de vie ou de mort sur ses serfs que le noble agissait en maître selon sa fantaisie, son individualité s'imposait encore au pouvoir public, indivisible cependant. Tel est bien le sens de la fameuse formule du *liberum veto*. Ce droit, qui prit avec le temps les formes les plus monstrueuses, alla jusqu'à légitimer la création de « confédérations » dont le but avoué était de préparer et d'exécuter de véritables coups d'Etat.

Il se trouva, en Lituanie, des esprits plus modérés et avisés pour protester contre l'invasion du pays par l'anarchie polonaise. L'énergique hetman lituanien, le prince Janouch Radziwiłł, résolut même, au milieu du XVII[e] siècle, de rompre avec la Pologne et de nouer avec la Suède une union plus avantageuse pour la Lituanie. Ce projet manquait un peu de loyalisme, aussi bien envers la Pologne qu'envers la Lituanie, car la Suède songeait alors à conquérir les deux pays ; il pouvait cependant s'expliquer par les intérêts nationaux lituaniens. C'eût été un moyen de soustraire la Lituanie à l'action dissolvante de la Pologne ; la domination suédoise ne présentait pas les mêmes dangers et pouvait s'accommoder d'un *modus vivendi* plus avantageux pour la Lituanie. D'un autre côté, la vie internationale ultérieure de l'Europe aurait suivi d'autres voies, du moins pour ce qui se rapporte aux impérialismes russe et prussien. Mais la fortune fut contraire au roi de Suède Charles-Gustave ; sa mort, qui survint bientôt, rejeta la Lituanie dans l'ornière polonaise. Le méconten-

tement reparut cependant encore au commencement du XVIII[e] siècle, au sein de la noblesse lituanienne, et il alla, cette fois, jusqu'à déchaîner une guerre intestine où fut tué le prince Michel Sapieha. Néanmoins, dans leur immense majorité, les nobles préférèrent demeurer dans la douce anarchie des libertés polonaises qui satisfaisaient à la fois leurs ambitions et leurs intérêts matériels.

Pendant ce temps, la culture latino-polonaise s'implantait toujours davantage. Après l'Union de Lublin, la langue polonaise refoule, avec un succès croissant, le blanc-russien, si bien qu'en 1698 une ordonnance spéciale prescrit l'usage exclusif du polonais dans toutes les institutions publiques.

Cette fois encore, le peuple resta fidèle, dans l'esprit et dans la forme, à ses traditions nationales. Entièrement livré à l'humeur et à la bonne volonté de ses maîtres, il sentit davantage toute la distance qui le séparait d'eux, non seulement au point de vue social, mais encore au point de vue national. C'est maintenant que le drame a atteint toute son acuité.

IV

Nous avons déjà indiqué que les tendances de la civilisation nationale polonaise, opposées aux courants primitifs venus de l'Orient, étaient essentiellement dirigés contre l'indépendance et l'individualité de l'Etat lituanien. Leur triomphe définitif en Lituanie eut encore ce désavantage que, plaçant cette dernière en opposition de principes avec l'Orient, il rendit plus acerbe la lutte qu'elle menait contre les Slaves de culture orientale et qui, au fond, n'était que la manifestation de la rivalité polono-russe

dont l'Etat lituanien était à la fois le théâtre et la victime.

En resserrant son union avec la Lituanie et en s'incorporant les provinces petit-russiennes, la Pologne puisait un accroissement de force pour le conflit qui l'opposait à la Moscovie et qui s'en envenimait d'autant. Entraînée dans la lutte et forcée de prendre parti pour la Pologne, la Lituanie risquait de partager le sort de son alliée si Moscou triomphait.

Il est assez curieux de constater que la Lituanie dut renoncer au rôle de facteur d'équilibre entre les deux peuples rivaux le jour où elle fut incapable d'agir sur leur politique intérieure. Quand s'éteignit, en Pologne, après l'union de Lublin, la dynastie jagellonienne, la Lituanie cessa de contenir les manifestations de l'individualisme polonais, et à peu près à la même époque Ivan le Terrible écrasait à Moscou le parti dit lituanien qui faisait obstacle au développement de l'absolutisme despotique.

Occupée en Orient au profit de la Pologne, la Lituanie se trouve, à cause d'elle encore, placée dans une situation fausse vis-à-vis du monde germain. Quand, sous la pression des forces militaires des deux Etats unis, les Ordres teutoniques durent renoncer à leurs visées ambitieuses et se réorganiser sur de nouvelles bases, les Polonais manifestèrent une excessive bienveillance pour la nation allemande. Cette mentalité conquit les sphères dirigeantes lituaniennes qui perdirent ainsi l'occasion de réaliser sur le littoral de la Baltique les grandes destinées de leur pays. Entraînée par la poussée polonaise vers l'est — Drang nach Osten — la Lituanie était mise dans l'impossibilité de satisfaire

le légitime besoin qu'elle avait de la côte baltique, parce qu'on avait négligé de faire au bon moment l'effort qui devait lui rendre ce que les Ordres teutons lui avaient arraché de vive force et sur quoi elle possédait des droits indubitables. La tâche qui l'attendait, c'était encore de libérer les Lettons du joug des envahisseurs allemands, les Chevaliers Porte-Glaive, et de soustraire les Borusses à la dénationalisation brutale que ces autres envahisseurs, les Chevaliers Porte-Croix, avaient entreprise.

De la sorte, en faisant sa poussée vers l'Orient, la Pologne en ouvrait les portes au monde germain et l'aidait à s'étendre davantage encore vers l'est. Mais il allait se heurter à la République unie qu'il trouvait sur son chemin, et, de même qu'autrefois, un Etat lituano-russien s'était trouvé entre l'enclume moscovite et le marteau polonais, la République unie séparait maintenant deux puissances rivales, Prusse et Russie, auxquelles il était réservé de déchaîner plus tard, sous une nouvelle forme, l'éternel conflit de l'Orient et de l'Occident. La Pologne et la Moscovie, dans leur rage d'en venir aux mains, s'étaient avancées à travers l'Etat lituano-russe et s'étaient rencontrées sur son territoire ; à présent, la Russie et la Prusse s'efforcent de renverser la barrière que la République lituano-polonaise établit entre elles deux : elles réussiront.

Et tandis que, sur ses deux frontières, deux puissances surgissaient menaçantes, la République unie voyait dans la domination aristocratique son équilibre intérieur chanceler. Le pouvoir suprême passait comme un jouet d'une main à l'autre, l'Etat n'était plus que l'instrument des passions égoïstes d'une caste alors que, dans les pays voisins, l'abso-

lutisme grandissant affermissait et concentrait l'autorité publique devant laquelle toutes les classes devaient s'incliner en lui apportant l'hommage d'un concours dévoué et soumis.

Les conséquences économiques du déséquilibre social ne tardèrent pas à apparaître : propriétaires du sol, les nobles accaparèrent à leur seul profit toutes les ressources du pays et, en écartant délibérément toute concurrence, désorganisèrent le commerce et l'industrie des cités. Tout autre était l'état de choses en Prusse et en Russie : malgré la pénurie de capitaux, le pouvoir public sut protéger la vie urbaine et, pour s'opposer à l'exclusive prédominance de la noblesse terrienne sans pour cela cesser de s'appuyer sur elle, il favorise le développement d'une classe moyenne, d'un Tiers-Etat.

V

Après ce qui précède, on ne s'étonnera plus que la République lituano-polonaise ait pu s'effondrer sous les coups de ses voisins le jour où elle entra en collision avec eux. La chose arriva à la fin du XVIII[e] siècle. C'est alors, en effet, qu'au sein de la constitution lituano-polonaise eut lieu la liquidation de l'Etat lituanien. Cette liquidation fut double, extérieure et intérieure. Celle du dedans fut la suite de la dénationalisation des classes dirigeantes ; elle fut antérieure à celle du dehors qu'elle prépara et rendit possible en servant inconsciemment la politique avide des puissances voisines.

L'influence polonaise sapa d'abord les fondements de l'individualité de l'Etat lituanien, puis le poussa à cette fin lamentable que la politique unilatérale

des Polonais avait rendue inévitable en favorisant chez leurs voisins de l'est et de l'ouest un excessif et funeste accroissement de puissance. Du moins aussi longtemps que la nation lituanienne manifesta dans la vie de la République unie une activité personnelle, la fatalité historique fut conjurée, et cela, jusqu'à ce que l'énergie nationale des Lituaniens fût définitivement vaincue. Le peu que nous avons dit sur la situation du pouvoir central et les rapports des classes suffit, selon nous, à prouver que l'indépendance de l'Etat lituanien n'était pas seulement une condition de progrès pour son peuple, mais encore un facteur d'équilibre dans la République. Aussi, la période de liquidation de l'Etat lituanien vit s'accomplir en même temps celle de l'Etat polonais.

Quand l'Union de Lublin eut réduit l'indépendance de l'Etat, l'aristocratie lituanienne s'en accommoda assez aisément, parce qu'elle conservait le monopole des charges publiques inaccessibles aux confédérés polonais. Elle vit même son importance grandir du fait que l'individualisme polonais triomphait, et grâce à sa supériorité en nombre et en moyens matériels, elle joua bientôt, avec les Radziwiłł, Czartoryski, Sapieha et Chodkiewicz, un rôle prépondérant dans la République unie. Se pénétrant de plus en plus des principes polonais, elle devint toujours plus sensible aux changements qui, apportés à la constitution lituanienne, lésaient ses propres intérêts en restreignant ses privilèges, mais accepta de bonne grâce ceux qui portent atteinte à l'existence individuelle de l'Etat : elle achetait ainsi, par sa complaisance, le droit d'augmenter ses avantages et ses prérogatives.

Cette mentalité apparaît surtout aux XVII[e] et

XVIII[e] siècles et désorganise, comme nous le savons déjà, le mécanisme de l'Etat. Les nations voisines ne manquèrent pas d'apercevoir tout ce que cette situation avait d'avantageux pour elles : la Prusse, la Russie et l'Autriche tendaient à satisfaire leur cupidité aux dépens des peuples plus faibles ; elles suivirent, au XVIII[e] siècle, à l'égard de la République lituano-polonaise, une politique comparable à celle de la Pologne envers la Lituanie avant l'Union de Lublin, quoique en y mettant — il faut le reconnaître pour être juste — moins de formes et plus de violente grossièreté. Au moyen d'intrigues de toutes sortes, elles s'efforcent de faire triompher aux élections royales le candidat qu'elles savent leur être favorable ; elles s'assurent des partisans au sein de l'aristocratie en répandant largement argent et bienfaits et vont jusqu'à conclure, entre elles, une entente secrète qui n'a d'autre but que d'entretenir l'anarchie. Aveuglés par la passion de la licence et de l'intérêt, les dirigeants de la République écoutent plus d'une fois leurs suggestions et se prêtent à leurs perfides manœuvres.

Cela aboutit, en 1772, au premier partage de la République lituano-polonaise entre les trois puissances. Ce premier acte d'une navrante tragédie ne pouvait manquer d'ouvrir les yeux à ceux qui, en Pologne et en Lituanie, n'avaient pas encore perdu tout bon sens. On sentit le pressant besoin d'une transformation profonde des conditions politiques. En 1773, après que le pape Clément XIV eut ordonné la suppression de l'Ordre des jésuites, on fonda une Commission d'Education, commune à la Pologne et à la Lituanie, qui, en réorganisant les écoles, devait relever le niveau de l'instruction dans les deux pays. Presque en même temps, on établit un

Conseil permanent, organe suprême du pouvoir exécutif. Bien que les puissances voisines ne fussent point restées étrangères à sa constitution, il en résulta cependant une amélioration partielle des formes administratives.

Toutes ces mesures modifièrent les rapports réciproques de la Pologne et de la Lituanie en rompant l'union réelle telle que la Diète de Lublin l'avait instituée, et en réduisant les deux Etats à n'être plus que deux provinces autonomes d'un Etat unique sous la dénomination traditionnelle de « République polonaise ». C'était bien la suite de l'évolution qui s'était accomplie dans les sphères dirigeantes de la Lituanie. Quand la nécessité était apparue de refréner leur indiscipline, en renforçant sur toute l'étendue de la République le pouvoir central, les réformes introduites dans ce but, en unifiant l'administration et la politique des deux Etats, lésèrent dans ses intérêts personnels et ses prérogatives l'Etat lituanien.

En raison des circonstances, ces réformes constituaient pour la République unie un pas en avant dans la voie du salut ; mais, parce qu'elles se bornaient à réorganiser les hautes classes sans accorder aux masses populaires une meilleure situation et une place dans la vie publique, elles se montrèrent insuffisantes.

Dans ce sens, la célèbre constitution du 3 mai, proclamée à Varsovie, par la « Diète de quatre ans », marqua un certain progrès. Adoptant le point de vue de la centralisation du pouvoir, cette constitution facilitait à la bourgeoisie des villes l'entrée dans l'arène politique et, en même temps, posait le fondement d'une réforme sociale au profit de la population rurale tenue en servage. La noblesse n'en

gardait pas moins un rôle prépondérant dans la vie publique et la plus grande partie de ses privilèges. L'idée fondamentale de cette constitution était un compromis entre les libertés aristocratiques et le pouvoir central de l'Etat.

La constitution du 3 mai était l'œuvre des éléments plus avisés et plus patriotes des noblesses polonaise et lituanienne. Celle-ci, de son côté, se montra conciliante dans la question de l'indépendance de la Lituanie et, le 20 octobre 1791, signa un traité fixant les garanties réciproques des deux peuples et connu sous le nom de « Zaręczenie Wzajemne Obojga Narodów ». Désormais, à côté d'une constitution commune, la Pologne et la Lituanie auraient un pouvoir exécutif commun, des finances et une armée communes.

Tout en sacrifiant, par ces concessions, l'indépendance de la Lituanie, qui leur assurait le monopole des hautes charges de l'Etat, les nobles lituaniens avaient soin de lui réserver la moitié des charges administratives de la République unie.

Cette constitution ne fut jamais appliquée. Et d'abord, les Etats voisins s'en émurent : apercevant dans la République unie la victime toute désignée de leur impérialisme, ils ne pouvaient voir d'un bon œil les efforts faits pour y restaurer l'ordre et la légalité. D'un autre côté, dans la République même, il se trouva un puissant parti conservateur qui, poursuivant en réalité ses intérêts égoïstes, prétendait défendre la liberté, la religion et l'union. En 1792, sous les auspices de l'impératrice de Russie, Catherine II, une Confédération fut fondée à Targowica qui, comme celle des boyards lituaniens à Vitebsk, en 1562, se proposait de satisfaire ses convoitises personnelles avec le secours des ennemis

de la patrie. Comme il fallait s'y attendre, les conséquences furent désastreuses. Les baïonnettes russes assurèrent à la réaction un triomphe qui devait aboutir, en 1793, au second partage de la République. La dernière diète lituano-polonaise qui se réunit à Grodno, sous la pression des ennemis extérieurs et de la réaction intérieure, dut signer l'acte du partage déjà réalisé en fait. En ce moment, tragique pour deux peuples, la main des traîtres eux-mêmes trembla. L'étranger, qui faisait peser sur l'assemblée la menace de ses baïonnettes, prit pour un consentement le silence de mort qui régna dans une des séances. Le drame approchait de son dénouement.

Cette fois, il n'y eut même plus de larmes : on les avait déjà versées à la Diète de Lublin.

Tout le cours de l'histoire de la République unie montre à l'évidence que restreindre la libre individualité de l'Etat lituanien, c'est en fin de compte porter atteinte à l'existence de la République. L'invasion pacifique polonaise trouve d'abord en Lituanie le concours de certains boyards ambitieux, et cela mène de la Confédération de Vitebsk à la Diète de Lublin. Puis la brutale politique des partages est favorisée par une partie de la noblesse polonaise et lituanienne, jalouse de ses franchises : et la Diète de Grodno fait suite à la Confédération de Targowica.

Et voici la fière et puissante République d'autrefois resserrée dans les frontières d'un petit Etat, sous le joug ignominieux de voisins forts et grossiers qui la menacent à tout instant d'un troisième et définitif partage. Dans cette lutte inégale, tous ceux qui sentaient battre dans leur poitrine un cœur noble et vaillant comprirent qu'ils devaient

racheter par leur héroïsme les fautes de leur passé. Dès 1794, un soulèvement éclate en Pologne et en Lituanie. Ce n'est plus d'un silence impuissant et de larmes inutiles qu'on attend le salut : lutter, voilà le mot d'ordre, lutter sous les ordres d'un citoyen qui s'est montré digne de la dictature, en défendant la sainte liberté. Kościuszko fut ce dictateur. Lituanien d'origine, il avait déjà cueilli de glorieux lauriers au Nouveau Monde, dans la guerre de l'indépendance américaine. Cette flamme d'héroïsme ne pouvait détruire les traces lamentables des siècles écoulés, mais du moins elle possédait une vertu expiatrice et un pouvoir de régénération. Brisant avec l'ancien ordre de choses, le soulèvement tenta de donner au pouvoir dictatorial de Kościuszko un fondement et un appui dans les masses populaires et d'unir toutes les forces vives des deux peuples dans le service de leurs patries.

L'union même de la Pologne et de la Lituanie prend une forme nouvelle. Ici encore, le souffle démocratique met à nu tout ce qu'a d'anormal l'ancienne constitution et montre qu'il est urgent de la corriger. Le 24 avril 1794, l'insurrection soulevée à Vilna par le colonel Jasiński, crée un Conseil suprême lituanien qui réorganise ensuite de son propre chef la vie publique du pays sur des principes plus démocratiques, tout en reconnaissant l'autorité de Kościuszko sur les deux nations. Malgré l'attitude nettement défavorable que, même en ce moment critique, les Polonais observèrent à l'égard d'une organisation plus autonome de la Lituanie, malgré l'excessive crédulité avec laquelle Kościuszko accueillit leurs calomnies, le Conseil suprême lituanien sut apprécier à sa juste valeur l'énergie qui dormait dans les masses populaires

et, pour la première fois depuis longtemps, employa leur langue maternelle pour les convier à la défense nationale. Cet essai tardif consacrait cette incontestable vérité que c'est seulement dans une renaissance nationale fondée sur des principes démocratiques que la Lituanie peut retrouver ses forces vitales.

Le cycle des rapports de la Pologne et de la Lituanie entrait ainsi dans une phase nouvelle, mais logique. Après l'ambitieux autocrate qui, rêvant de réunir sous son sceptre la Lituanie et la Pologne en un Etat indivisible, avait en réalité forgé la chaîne de sa patrie, voici qu'un citoyen de cette République, en appelant à la vie politique les masses populaires, travaille à faire de la Lituanie un Etat libre et démocratique. Si l'on met en parallèle l'histoire antérieure et la destinée ultérieure de la Lituanie, on ne peut qu'y voir un développement parfaitement normal de sa vie publique.

Mais, hélas ! le sort a voulu que le junker prussien et l'autocrate russe étouffassent le germe de cette vie nouvelle à l'heure même où s'éveillait en Europe l'aurore des jeunes libertés, et voilà ce qui nous a valu le spectacle monstrueux, insultant au progrès et à la civilisation qu'ils nous montraient encore quand la guerre actuelle a éclaté.

Pour se consoler, il ne resta à la Lituanie que la conscience d'être tombée, comme la Pologne, le glaive en main et l'amour de la liberté au cœur, sous les coups de la force brutale : l'oublier, serait s'enliser dans sa propre ignominie.

B. Culture intellectuelle de la Lituanie dans la deuxième période :

I. *Manifestations des tendances de l'esprit national lituanien vers une synthèse des deux civilisations : orientale et occidentale ;* II. *l'instruction publique durant cette période et son insuffisance au point de vue national ;* III. *l'Université de Vilna et son influence au commencement du XIX*me *siècle ;* IV. *l'évolution nationale de cette époque, exprimée en une sorte de « Statut lituanien » dans le génie d'Adam Mickiewicz. Sa vie et ses œuvres.*

I

L'évolution accomplie dans les couches supérieures de la société avait donc conduit l'Etat lituanien à une ruine définitive ; néanmoins, l'esprit national sut même alors se montrer vivant et actif. Les inclinations de race et les qualités naturelles échappèrent à la stagnation générale et poursuivirent, du moins inconsciemment, l'œuvre de synthèse que leur histoire proposait aux Lituaniens.

Dans cette voie, la seconde étape fut la création d'une culture intellectuelle qui, malgré sa forme étrangère au peuple lituanien, reflétait cependant assez fidèlement les tendances essentielles de son esprit national.

L'événement saillant de cette époque et qui l'éclaire d'un jour tout spécial est l'union religieuse des confessions orientale et occidentale, accomplie à Brest-Litovsk, en 1595. Il n'y a pas de doute que la nationalité lituanienne ait joué là le rôle que lui assignait sa situation intermédiaire ; mais cette question, que la querelle polono-russe complique d'ailleurs d'une

façon excessive, dépasse le cadre de notre ouvrage, et il nous suffit de l'avoir indiquée.

C'est sous le poids de la nécessité et d'une douloureuse expérience que les deux principes, d'individualisme occidental et d'impersonnalité orientale, vont chercher à se concilier pour créer une nouvelle vie nationale. Le problème de la synthèse des deux civilisations se pose maintenant avec plus d'ampleur.

De même que les fils conducteurs de l'histoire lituanienne dans sa première direction se trouvaient tous réunis dans le « Statut lituanien », voici maintenant qu'un homme incarne la nouvelle direction et fournit la plus fidèle expression de l'esprit national du peuple, au moment où les principes de la culture occidentale triomphent. Vrai génie, élu de la destinée, il est à la fois le porte-parole de son époque et l'interprète de l'esprit humain universel : nous l'avons déjà nommé, c est Adam Mickiewicz.

A ce propos, rappelons que c'est justement à l'époque où la Lituanie se préparait à quitter le chemin qu'elle avait d'abord suivi, et s'approchait d'un brusque tournant de son histoire qu'apparut le « Statut lituanien ».

Ce phénomène n'est pas fortuit : Rome ne codifia ses lois que quand elle fut entrée dans la période de sa liquidation, et bien que son peuple eût déjà créé des formes classiques de droit qui, sur beaucoup de points, font encore autorité aujourd'hui. Il semble qu'en Lituanie, comme dans l'ancienne Rome, ce qui était vivant et solide dans l'esprit national aux époques d'épanouissement, ait cherché, aux époques de décadence, à se raffermir dans les codes écrits.

Pareillement, les résultats de l'évolution intellec-



Fantaisie, N. Čurlionis.

tuelle des Lituaniens ne prirent une forme précise et tangible que le jour où la prédominance des principes occidentaux fut menacée d'une ruine définitive. Cela arriva après la débâcle de la République polono-lituanienne, dans la première moitié du XIX[e] siècle et quand la ville universitaire de Vilna eut déjà reçu le surnom d'Athènes du Nord. La collaboration historique des Lituaniens et des Polonais allait enfin porter ses fruits si longtemps attendus, mais à ce moment même la Lituanie entrait de nouveau en contact avec la culture russe.

Il y a, dans tout travail de synthèse, une part de création intense. Vilna, qui fut le centre de ce travail, l'emporta même sur les capitales polonaises et mit à la disposition des Polonais des ressources intellectuelles et morales qui furent peut-être les plus précieuses pour leur culture nationale ; Mickiewicz, dont le génie est la fleur de l'esprit lituanien, est encore aujourd'hui l'astre le plus brillant de leur civilisation. Comme autrefois, sous Jagellon, l'évolution matérielle de la Lituanie avait servi de base à la puissance polonaise, son évolution intellectuelle, dont Mickiewicz représentait alors le dernier terme, aida les Polonais à élever leur culture à une hauteur que, seuls, ils n'auraient pu atteindre. Entre Jagellon et Mickiewicz un autre Lituanien, le grand Kościuszko, avait ménagé la transition du culte de la force au culte de l'esprit.

II

Une des raisons pour lesquelles l'évolution intellectuelle des Lituaniens s'aiguilla vers la culture polonaise fut, outre l'assimilation de la noblesse,

l'attitude de l'enseignement officiel qui négligea délibérément l'étude de la langue lituanienne. Après l'Union de Lublin, on fit bien quelques tentatives pour donner à la question de la langue nationale une solution équitable et logique : à cause des circonstances, ces tentatives restèrent sans succès. Il n'est cependant pas inutile de nous y arrêter.

L'idée de faire du latin la langue officielle ne réussit pas à mûrir, parce que l'atmosphère de l'Union de Lublin ne lui était pas favorable. Par contre, la propagation de la Réforme au milieu du XVI[e] siècle attira nécessairement l'attention des gens instruits sur la langue des masses populaires. En 1547, en Lituanie prussienne, à Königsberg, fut imprimé, sous les auspices du prince protestant Albrecht de Brandebourg, le premier livre en langue lituanienne : c'était le Catéchisme de Martin Mažvydis qui devait initier les Lituaniens à la doctrine réformée. La Réforme renonçait au caractère universel de l'Eglise catholique et visait à s'adapter aisément aux exigences de notre vie terrestre. Comptant se répandre largement dans les masses démocratiques, elle se prêtait volontiers aux formes de leur existence et prenait la défense de leurs intérêts nationaux. Aussi trouva-t-elle en Lituanie un terrain d'expansion extrêmement favorable ; avec une extraordinaire rapidité, elle gagna presque tout son territoire ethnographique. Outre le catéchisme de Mažvydis, d'autres livres de tendance protestante parurent, formant ainsi une première littérature lituanienne d'inspiration religieuse.

Le clergé catholique de Lituanie se trouva bientôt dans l'incapacité de résister avec ses seules forces à la Réformation : en 1569, il fit appel à l'Ordre récemment fondé des jésuites. Ceux-ci arrivèrent

pleins d'un esprit belliqueux et exercèrent contre la Réforme une vigoureuse contre-attaque qui, en peu de temps, obtint un succès définitif. Sauf quelques minimes exceptions, la Réforme ne put se maintenir dans les positions qu'elle avait déjà conquises et dut, après une courte résistance, les abandonner.

La victoire des jésuites était due, non seulement à leur extraordinaire activité personnelle, mais encore à l'habileté avec laquelle ils avaient utilisé à leurs fins les armes mêmes dont s'étaient servis au début, les artisans de la Réforme : ils apprirent la langue lituanienne, créèrent une littérature de tendance catholique, et dans leur œuvre nationale dépassèrent même les réformateurs. C'est ainsi que, pour la première fois, le lituanien devient une langue littéraire et atteint, cinquante ans après la publication du premier livre lituanien, un certain degré de perfection. Alors, les Lituaniens instruits commencent à s'intéresser à leur langue, et des voix s'élèvent pour la défendre. Un patriote ardent, le chanoine Nicolas Daukša déploya dans ce sens une remarquable activité. Son apologie de la langue populaire est si caractéristique non seulement de l'époque, mais du sort même du peuple lituanien que nous ne résistons pas au désir d'en citer un passage. Après avoir déploré que les Lituaniens instruits se refusent à employer leur langue maternelle, il publie, dans une introduction à la traduction lituanienne du livre de J. Wujek : *Postilla Catholicka*, les réflexions suivantes : « Quel étrange phénomène serait-ce dans le monde des animaux, s'il plaisait au corbeau de chanter comme le rossignol et au rossignol de croasser comme le corbeau, si la chèvre s'efforçait de rugir comme le lion et le lion de bêler comme la chèvre ! Par suite d'une telle

confusion, leurs particularités disparaîtraient, et même presque leur essence et leur nature, pourtant si différentes. Si cette absurdité peut entraîner, parmi les animaux, un pareil désordre, on comprend quel désordre et quel dérèglement peuvent se produire parmi les hommes quand ils poussent l'amour d'une langue étrangère jusqu'à mépriser la leur propre, que la loi de Dieu et celle de la nature leur font un devoir de parler. Ce n'est pas tant par la richesse du sol, par la singularité du costume, par la riante gaîté du pays, par la puissance des villes et des châteaux que les peuples se maintiennent, que par la conservation et l'usage de leur langue qui affermit et sauvegarde leur communauté, leur accord et leur fraternité. La langue, c'est le lien de l'amour, la mère de l'unité, le père de la société, la garde des empires. Supprimez-la, vous enlevez du ciel son soleil, vous renversez l'ordre du monde, vous tuez la vie et la gloire. [1] »

Hélas ! sur bien des points, Daukša fut prophète. Près de trois siècles plus tard, les Lituaniens instruits durent parler de nouveau aux masses populaires dans leur langue commune, pour affirmer leur droit à la « vie et à la gloire ». En attendant, l'histoire continuait sa marche.

Quand ils eurent triomphé de la Réforme, les jésuites célébrèrent leur victoire, puis remirent au fourreau le glaive qu'ils avaient tiré pour la cause populaire. Avec le reste du clergé, ils préférèrent alors entrer en contact avec la classe noble et se laisser porter par le courant qui n'exigeait d'eux aucun effort. Il n'y eut de nouveau, parmi les classes éclairées, aucun groupe plus ou moins influent

[1] « 1599-1899 ». *Postilla Catholicka* de Jacques Wujek. Edition E. Volter, p. 2.

qui consentît à se charger des intérêts nationaux des classes populaires. L'instruction elle-même semble mise exclusivement au service d'une caste : les jésuites, qui viennent de faire volte-face, semblent adopter les préjugés de l'aristocratie et négligent l'éducation populaire.

Telle fut la situation pendant près de deux siècles, c'est-à-dire durant une grande partie des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Durant la période où elle fut dirigée par les jésuites, l'Académie de Vilna ne laissa aucune trace remarquable de son activité et ne produisit aucun génie. La suppression de la Compagnie de Jésus, en 1773, coïncide avec l'éveil, dans la République lituano-polonaise, du mouvement réformateur provoqué par le premier partage. La Commission d'éducation, après avoir mis la main sur les ressources matérielles accumulées par les jésuites, développe en Pologne et en Lituanie un plan vaste et hardi d'une transformation radicale de l'instruction publique. Les deux pays se couvrent d'écoles plus largement ouvertes aux différentes classes de la société : le système d'éducation est maintenant à un niveau qu'il n'atteint encore nulle part ailleurs en Europe.

Cependant, en ce qui concerne la Lituanie, ces réformes doivent être appréciées différemment selon qu'on les considère au point de vue culture ou au point de vue national. Nous avons déjà fait cette distinction à propos de la Constitution du 3 mai, que nous avons envisagée par rapport à l'Etat polonais d'une part, à la nationalité lituanienne d'autre part. Il n'est pas douteux que l'œuvre de la Commission d'éducation ait puissamment contribué au progrès intellectuel de la Lituanie ; mais en prenant son point de départ dans l'évolution accomplie alors

dans les hautes classes, elle fit pénétrer avec l'instruction le virus de la dénationalisation dans les couches plus profondes de la société. Au temps des jésuites, la haute aristocratie avait adopté les formes de la culture polonaise ; maintenant, elles envahissent la petite noblesse et la bourgeoisie des villes. Quand, après le démembrement de la République, l'œuvre de la Commission d'éducation passa sous la direction d'un homme de talent, le prince Czartoryski, ami personnel d'Alexandre Ier, on vit non pas s'effacer, mais bien s'accuser davantage le caractère antinational de l'enseignement. Maintenant, l'emprise polonaise va fêter son suprême triomphe, et ce sont des Lituaniens qui en seront les ouvriers...

III

Le rayonnement intellectuel de la Lituanie et de la Pologne avait son foyer à l'Académie, plus tard Université de Vilna. Voici, en quelques mots, la genèse de son développement.

La prétention de faire du latin la langue officielle avait montré aux Lituaniens l'insuffisance et les défauts des écoles latines, et, en 1568, la Diète de Grodno demandait au souverain de fonder un collège à Vilna ou à Kovno. Cette requête fut exaucée en 1570, lors de la création, par l'évêque Protasewicz, d'un collège de jésuites à Vilna. Ce collège fut transformé, en 1579, en une académie qui ne se montra vraiment vivante et active qu'en 1773 lorsque la Commission d'Education en prit en mains la direction. Il n'est que juste de reconnaître que les jésuites avaient accompli le travail préparatoire, grâce auquel son activité put s'épanouir dans la

suite, et, de plus, avaient réussi à lui assurer des ressources matérielles qu'après eux la Commission d'Education sut judicieusement faire servir à son but éducateur.

L'Académie de Vilna était maintenant à la tête du mouvement intellectuel et au sommet de la hiérarchie scolaire.

Elle garda ce double rôle lorsque, en 1803, elle fut transformée en université. Alexandre Ier, qui traversait alors une période de libéralisme romantique et se mettait en frais de coquetterie vis-à-vis des Polonais, accordait une certaine liberté à l'enseignement lituano-polonais et reconnaissait à l'Université de Vilna l'autonomie qu'avait eue l'ancienne Académie. Le prince Adam Czartoryski était curateur de l'arrondissement universitaire.

L'Université fit bon usage de cette liberté. Elle compléta heureusement l'effectif de son corps enseignant en faisant appel à des savants remarquables, non seulement de Pologne, mais de l'Europe occidentale ; cette administration scolaire porta bientôt ses fruits. Les qualités intellectuelles des Lituaniens avaient enfin l'occasion de se manifester. « Il apparut bientôt, écrit le célèbre critique polonais P. Chmielowski, qu'il manquait seulement un bon guide à l'esprit des Lituaniens pour s'épanouir richement et montrer sa puissance. Toutes les forces qui jusqu'alors étaient restées latentes se révélèrent actives sous les rayons sagement concentrés de l'instruction, et à un tel point que, particulièrement entre 1815 et 1822, il y eut à Vilna une vie intellectuelle plus intense qu'à Varsovie. La science ne fut pas seule à profiter de cette sage direction de l'enseignement ; la création poétique elle-même fut puissamment stimulée par l'intérêt général portée aux choses de

l'esprit. La Lituanie produisit pendant cette période plus de poètes qu'aucune autre partie de la Pologne [1]. »

L'Université de Vilna entra en lutte avec l'obscurantisme, héritage du passé, et favorisa le développement des idées démocratiques. Les doctrines du XVIII[e] siècle y trouvèrent un écho puissant bien qu'un peu tardif. C'est au seuil du XIX[e] siècle, lors de l'assaut livré au vieil esprit classique par le romantisme naissant, que l'Université atteignit son plus haut point de prospérité. Le nouveau courant littéraire ramenait les esprits aux sources populaires et préparait ainsi la démocratisation des idées en même temps que l'intérêt s'éveillait pour les particularités ethnographiques du pays.

La jeunesse universitaire, enthousiaste et aisément impressionnable, suivit aussitôt le mouvement. Bientôt elle ressentit le besoin d'organisations académiques et créa les premières corporations d'étudiants « Philomates », « Philarètes », etc. Les sciences et la littérature n'étaient pas les objets exclusifs de leur juvénile activité ; ils avaient encore souci de leur progrès moral et comprenaient déjà la nécessité de se rapprocher du peuple.

Les idées démocratiques, nuancées d'un certain nationalisme lituanien, germent aussi dans le corps professoral. S. Staniewicz recueille les chansons lituaniennes ; Daniłowicz étudie le droit lituanien et J. Jaroszewicz travaille à la solution du problème d'une civilisation proprement nationale.

C'est à Vilna que se forment les futurs ouvriers des lettres lituaniennes : S. Daukantas comme histo-

[1] Piotr Chmielowski. *Adam Mickiewicz*, t. I, p. 8. Remarquons que, pour les écrivains polonais, la Lituanie est tout simplement une « partie » de la Pologne.



Adam Mickiewicz, Horowitz.

rien, M. Valančius qui sera à la fois évêque et littérateur.

Docile à l'appel du temps, l'Université de Vilna subit donc une évolution dans le sens démocratique et national, mais à mesure qu'elle se montrait capable de donner à cette tendance des formes concrètes et définies, son action était contrariée et limitée par le gouvernement russe qui finit par la supprimer en 1840. Une seconde fois, le vainqueur, inquiet, cherchait à prévenir toute possibilité d'une renaissance lituanienne.

S'il n'a pas été donné à l'Université de Vilna d'ouvrir une ère nouvelle dans la vie nationale de la Lituanie, elle a du moins réussi à totaliser les progrès accomplis par celle-ci dans la voie de la civilisation pendant la période de ses rapports avec la Pologne. Nous ne pouvons passer ici en revue tous les faits et tous les personnages qui ont marqué ces progrès ; nous nous contenterons de les étudier dans l'homme qui les résume : Adam Mickiewicz.

IV

L'homme de génie a toujours en lui quelque chose d'inaccessible, à nous autres, simples mortels, comme le sommet d'une très haute montagne qui se perd dans les nuages. Il y a bien, de tous côtés, pour l'escalader, des sentiers plus ou moins abrupts, mais l'ascension est pénible ; à mesure que l'on s'élève, la montagne s'ouvre plus largement à la vue ; elle ne montre cependant qu'une de ses faces et, parvenu au sommet, le voyageur, qui se réjouissait de l'embrasser tout entière d'un regard, se trouve souvent au milieu d'un impénétrable brouillard.

Pareille déconvenue attend celui qui entreprend l'étude, même approfondie, d'un esprit génial. On comprend dès lors que nous ayons conscience de notre faiblesse devant la tâche qui s'impose maintenant de donner au lecteur une idée aussi exacte que possible d'un des plus grands esprits du XIXe siècle ; le cadre de cet ouvrage nous cantonne étroitement ; nous choisirons donc, pour conduire le lecteur au sommet de la montagne, parmi les innombrables sentiers celui qu'éclairent les rayons du levant et les rayons du couchant, celui que Mickiewicz lui-même a suivi et où il s'est rencontré avec le peuple lituanien.

Adam Mickiewicz appartenait à la famille des Rimvidas qui habitait le futur gouvernement de Vilna. Ces Rimvidas se firent appeler dans la suite Mickiewicz, du nom d'une localité Mickowce. A la fin du XVIIe siècle, les ancêtres d'Adam Mickiewicz vinrent s'établir dans la région de Nowogródek, et c'est là, exactement au village de Zaosie qu'il naquit le 24 décembre (vieux style) 1798.

Nowogródek avait été la capitale de l'Etat lituanien du temps de Mindaugis (XIIIe siècle), premier prince de Lituanie, qui reçut à la fois le baptême et la couronne royale. Cinq siècles plus tard, la capitale qui, primitivement située sur les confins mêmes du territoire lituanien, avait partagé la gloire de la Lituanie lors de son expansion à l'Orient, n'était plus qu'une petite bourgade entraînée dans sa décadence quand les Polonais y eurent érigé leur « état de possession ». La première période avait laissé sur les habitants de Nowogródek l'empreinte des Blancs-Russiens dont ils avaient pris la langue ; la seconde leur donna la culture polonaise et fit du polonais la langue de leur aristocratie.

Cet héritage d'un passé séculaire et hétérogène, Kościuszko l'avait aussi porté avant Mickiewicz. Tous deux eurent Nowogródek pour patrie, tous deux subirent dès l'enfance les influences diverses qui avaient façonné successivement la Lituanie. La nature poétique de Mickiewicz fut particulièrement sensible à son ambiance, mais les différentes empreintes dont elle fut marquée ne purent altérer le fond même de son tempérament : le sang lituanien coulait dans ses veines, et le sceau physiologique de la race, il ne faut pas l'oublier, apparaît dans la vie du peuple lituanien comme un facteur permanent et caractéristique de sa nationalité par le contact intime qu'il garde avec la nature ; ce sens du rythme cosmique intensifie son activité.

Pureté de race, sympathie innée pour la nature, génie personnel apparenté au génie populaire ; tout cela se rencontre à un degré éminent chez Mickiewicz et acquiert une signification toujours plus profonde à mesure qu'il pénètre davantage dans la vie et l'histoire de son peuple. Il avait, dans son extérieur et son tempérament, quelque chose de tout à fait lituanien, par quoi ceux qui le connaissaient le distinguaient de la société polonaise qu'il fréquentait cependant assidûment. L'écrivain révolutionnaire russe A. Herzen n'hésite pas à souligner cette physionomie nettement lituanienne. Mickiewicz avait pour la nature lituanienne un tel attachement, lui qui courut par le monde et put admirer toutes les merveilles, qu'il en conserva toujours au cœur la tenace nostalgie et fit, pour la chanter, des vers impérissables. Son œuvre, enfin, procède spirituellement du génie créateur lituanien et, bien qu'il ait écrit surtout en polonais, en français même parfois, sa poésie et sa philosophie restèrent toujours appa-

rentées à l'esprit de son peuple. Ses ouvrages les plus saillants ont pour sujet la vie de la Lituanie, et, même quand son essor l'emportait loin des réalités concrètes dans la sphère idéale de l'universelle humanité, il revêtait ses géniales intuitions des formes de la pensée lituanienne. Bref, son tempérament naturel offrait toutes les particularités psycho-physiologiques de sa race.

Il reçut, d'autre part, une culture intellectuelle conforme à l'évolution nationale et mentale accomplie dans la haute société lituanienne.

Il fit ses études secondaires à l'école polonaise de Nowogródek, dirigée par les dominicains, et ses études supérieures à l'Université de Vilna, au temps même de sa plus grande splendeur (1815-1819). Sous la double influence de l'époque et de l'éducation lituano-polonaise, Mickiewicz acquit là un fort penchant à l'individualisme qui fut plus tard dans sa vie une véritable pierre d'achoppement ; ce penchant, qui apparaît si puissant et si personnel dans son œuvre, ne put cependant rompre la communion intime avec la nature et avec l'âme de son peuple. Ce contraste n'est-il pas celui-là même qui, en Lituanie, oppose les qualités de race et les destinées historiques ? Il explique du moins les rapports de Mickiewicz et de la Pologne.

Malgré toutes les tentatives d'assimilation, aucune fusion, ni psychologique, ni physiologique, n'a pu se produire entre les deux races, lituanienne et polonaise. Sauf de rares exceptions, il n'y eut jamais entre Polonais et Lituaniens polonisés qu'une communauté abstraite ; les événements historiques pouvaient bien rapprocher ceux-ci de la Pologne, la race les rattachait à la Lituanie : il en fut exactement de même pour Mickiewicz. Des liens de

parenté spirituelle, héritage d'une période déjà longue où ceux de sa caste s'étaient imprégnés d'un esprit étranger, l'attachaient à la Pologne ; il cherchait du moins à les idéaliser. Ainsi, dans un moment d'extrême exaltation patriotique, après la répression du mouvement de 1830, il aperçoit dans les rapports historiques de la Lituanie et de la Pologne le symbole de la future union des peuples : « Un grand peuple, dit-il, la Lituanie, s'unit un jour à la Pologne comme l'homme et la femme, deux âmes dans un même corps. Il n'y avait encore jamais eu aussi étroite alliance entre deux peuples. Il y en aura dans la suite. Ce lien, cette union entre Lituanie et Pologne, est l'image de l'union prochaine de tous les peuples chrétiens au nom de la foi et de la liberté. [1] »

La différence profonde qui sépare la psychologie nationale des Polonais et celle des Lituaniens, Mickiewicz l'apercevait ; cependant il concevait entre eux une union où les traits particuliers de la nationalité lituanienne ne trouvaient aucune garantie. « Le Lituanien et le Mazure, dit-il encore, sont frères ; est-ce que des frères se querellent parce que l'un s'appelle Ladislas et l'autre Vytautas ? Ils sont de la même famille, de la famille polonaise. [2] » Mickiewicz ne remarque pas que si l'analogie entre les rapports des peuples et les rapports conjugaux est dépourvue de tout sens réel, il n'est pas non plus possible de ramener les Lituaniens au niveau des Mazures qui ne sont qu'une branche du tronc polonais, sans violer le prin-

[1] Adam Mickiewicz. *Księgi Narodu Polskiego i Pielgrzymstwa Polskiego*, p. 15.
[2] *Ibid.*, p. 45.

cipe « d'égalité et de fraternité » mis à la base de l'union « éternelle » des Polonais et des Lituaniens. La réalité ne s'inquiète guère du romantisme national, et la preuve s'en trouve justement dans les noms cités par Mickiewicz et qu'il a tirés de l'histoire des rapports lituano-polonais. Le roi Jagellon, qui portait le nom de Ladislas, et son cousin, le grand-duc Vytautas, furent les représentants de deux idées nationales opposées et, durant presque toute leur vie, menèrent l'un contre l'autre une lutte acharnée. Les circonstances mystérieuses dans lesquelles Vytautas mourut, au moment où, pour proclamer l'indépendance de la Lituanie, il allait ceindre lui-même la couronne royale, jettent une ombre suspecte sur l'ambitieux Jagellon.

Quoi qu'il en soit, et bien qu'il se refuse à reconnaître la souveraineté de la nationalité lituanienne, Mickiewicz a des vues remarquables sur le problème auquel il accorde une importance et une ampleur universelles. Après avoir prétendu dans son cours à Paris que les Lituaniens n'ont même pas la conscience de leur nationalité et qu'en tout cas ils ne songent pas à l'affirmer dans la langue, il ajoute : « le peuple lituanien tient .... la clef de toutes les questions slaves[1] ».

En réalité, ce qui l'unissait à la Pologne, c'était un lien d'idéalisme abstrait, tandis qu'il tenait à la Lituanie par les fibres mêmes de son cœur ; et voilà pourquoi il commence sa dernière œuvre, *Pan Tadeusz*, par une invocation à la Lituanie qu'il appelle sa patrie :

[1] Adam Mickiewicz. *Mythologie lituanienne*, dans le livre « Les Slaves », p. 129.

Litwo! ojczyzno moja! ty jesteś jak zdrowie;
Ile cię trzeba cenić, ten tylko się dowie,
Kto cię stracił. Dziś piękność twą w całej ozdobie
Widzę i opisuję, bo tęsknię po tobie. [1]

Arthur Górski, à qui l'on doit une remarquable étude sur Mickiewicz, rapporte le fait suivant : « Se trouvant vers la fin de sa vie sur les bords de l'Atlantique durant les mois d'été, Mickiewicz eut un songe qu'il rappelle dans une lettre à Toniański. Un ami lui apparut et lui chanta une quantité de romances populaires, mais surtout une dont la mélodie et même quelques strophes restèrent dans sa mémoire. Comme il voulait en apprendre les paroles aux compatriotes qui se trouvaient avec lui, l'ami lui en fit défense en disant : « Donnez-leur l'air de la chanson, mais, pour Dieu! gardez-vous de leur en communiquer les paroles. » « C'est le temps, ajoute avec raison A. Górski, qui donne des paroles à la chanson. [2] » En effet, dans l'œuvre de sa vie, Mickiewicz chante la mélodie de l'âme populaire lituanienne, mais il y adapte les paroles que lui fournissent les derniers siècles de l'histoire. Quelle est donc cette mélodie étrange?

La nature et l'éducation firent de Mickiewicz un homme où se trouvait la gamme entière des qualités les plus diverses. En le comparant aux poètes purement polonais, le professeur J. Kallenbach dit

[1] V. Gasztowtt donne de ce passage une traduction qui serait fidèle si le nom de « Lituanie », contenu dans l'original, n'y était oublié :

Patrie ! Il est de toi comme de la santé.
Pour avoir tout ton prix, pour sentir ta beauté,
Il faut t'avoir perdue. Aussi, je puis décrire
Tes charmes, aujourd'hui qu'après toi je soupire.

Thadée Soplitza (Pan Tadeusz) ou *La Lituanie en 1812.* Poème d'Adam Mickiewicz, traduit par V. Gasztowtt. p. 1.

[2] A. Górski. *Monsalvat.*. Rzecz o Adamie Mickiewiczu, p. 14.

que « dans Adam Mickiewicz seul la magnificence du verbe et la puissance de l'esprit forment un alliage fondu à la chaleur d'un sentiment surhumain et ardent comme la colonne de feu des générations passées et à venir »[1]. Et l'un de ces poètes polonais, Sigismond Krasiński, rendait à Mickiewicz ce témoignage non moins caractéristique : « C'est un homme qui, au niveau de la civilisation européenne, sait merveilleusement accorder la sèche réalité aux sublimes pensées de la poésie et de la philosophie.[2] »

Un tempérament excessivement actif et finement sensible aux manifestations cosmiques de l'univers valut à Mickiewicz un rare don d'inspiration. « Mickiewicz, dit A. Górski, avait une nature inspirée ; il créait sous l'influence d'une inspiration débordante, dont il s'efforçait de faire le fond même de la vie. Ainsi s'expliquent l'admirable virtuosité du poète et la valeur intrinsèque de ses œuvres.[3] » L'inspiration concilie le sentiment et l'intelligence, la foi et la raison parce qu'elle met conjointement en œuvre les énergies individuelles et les forces universelles. Aussi Mickiewicz « plaçait l'inspiration au-dessus de la raison et pensait que seuls les prophètes furent de vrais poètes »[4].

Parmi les grands poètes du XIX[e] siècle, il en est peu qui furent mieux inspirés que Mickiewicz. L'impétuosité de son inspiration produisait l'impression d'un grandiose phénomène cosmique. Un rare don d'improvisation permettait de l'observer au moment même de la création poétique. Mickie-

[1] J Kallenbach. *Adam Mickiewicz*, t. II, p. 389.
[2] P. Chmielowski. *Adam Mickiewicz*, t. II, p. 88.
[3] A. Górski op. cit., p. 41.
[4] P. Chmielowski, op. cit., t. II, p. 18.

wicz était alors transfiguré. Son visage devenait « terrible comme celui d'un prophète » ; de ses lèvres s'échappait un tel torrent de paroles mystérieuses, qu'il paraissait « oppressé par quelque esprit ». Certains des auditeurs s'attendrissaient jusqu'aux larmes ; d'autres ressentaient comme une commotion nerveuse. On raconte même que, quand le poète inspiré traversait les rues de Rome ou de Constantinople, la foule s'agenouillait devant son visage qu'illuminait le reflet de la divine poésie.

Mickiewicz possédait un don de divination qu'il eut plus d'une fois l'occasion de constater. Aussi écrivit-il une *Histoire de l'avenir* qu'il ne se décida d'ailleurs ni à publier ni à conserver. Les passages qui nous en sont connus prouvent à quel point il avait le regard pénétrant, par exemple en ce qui concerne le progrès matériel. Une des convictions intimes de Mickiewicz était qu'une guerre universelle devait faire germer la liberté de tous les peuples, aussi met-il sur les lèvres des pèlerins polonais et lituaniens cette prière : « Accorde-nous la guerre générale pour libérer les peuples, nous t'en prions, Seigneur.[1] »

Une richesse admirable de ressources spirituelles, une inspiration vivante et une extraordinaire perspicacité, tel est le fond du génie créateur de Mickiewicz. La vie et la poésie étaient pour lui inséparables. Ses ouvrages sont vivants comme des prouesses, féconds comme des hauts faits ; ses actes sont les épisodes d'un drame, les reliefs d'un marbre d'art. Sa vie bouillonnante et son œuvre inspirée furent une ascension ininterrompue, jusqu'au jour où il trouva au Caucase le rocher de Prométhée. Il suivit,

[1] Traduction empruntée à l'ouvrage de S. Sarrazin. *Les Grands Poètes Romantiques de la Pologne*, p. 143.

d'ailleurs, pour monter, deux voies diverses, mais qui ne s'excluent pas. Imaginons deux spirales infinies qui se perdent dans l'immensité des cieux, l'une élargissant ses anneaux, l'autre les rétrécissant; à l'infini, celle-ci se terminera par un point qui sera le centre de la dernière spire de l'autre; ainsi s'accomplit l'évolution qui mène l'homme de son point de vue individuel à l'infinie perspective de l'universalité. Ainsi se fit le développement spirituel de Mickiewicz.

Les relations qu'il entretint avec la Pologne et la Russie étendirent son horizon en lui permettant de pénétrer l'âme de l'Orient et celle de l'Occident, dont il voyait de près les cultures. Mais, esprit synthétique, il ne pouvait porter de jugement exclusif ni sur la Pologne et son régime républicain-aristocratique ni sur l'autocratique Russie, et, bien que ses sympathies personnelles et ses goûts intellectuels l'attirassent davantage vers la première, il reconnaissait aux deux peuples leur signification dans le monde slave et la vie européenne. Tous deux, pensait-il, ont défendu la civilisation chrétienne contre la menace barbare : la Russie a retenu les Mongols, en leur opposant une résistance souvent passive; la Pologne a lutté contre les Turcs, mais en prenant l'offensive avec des alternatives d'échecs et de succès. Durant le séjour qu'il fit à Moscou, Mickiewicz eut même l'idée d'éditer un journal en langue polonaise pour rapprocher et mettre en contact les cultures des deux pays.

Plus tard, étant au Collège de France, il s'attira à ce sujet, de la part des patriotes polonais, le reproche de prendre la défense des Russes oppresseurs des Polonais. En réalité, parce que, Lituanien, il lui était plus facile de s'élever au-dessus des

contingences qui fixaient pour un temps les rapports de la Russie et de la Pologne, et, dans ce sens, il aurait pu dire à bon droit de lui-même qu'il tenait « la clef de toutes les questions slaves ». Plus il comprenait l'Orient et l'Occident, plus il s'attachait à l'idéal lituanien. Le sort même voulut qu'il vécût, après son expulsion de Lituanie, d'abord au milieu des Russes (1824-1829), puis jusqu'à la fin de sa vie (1829-1855) à l'ouest de l'Europe, très souvent parmi des émigrants polonais. Dans sa poésie, parlant de l'essor illimité qui tente son génie, il aimait à répéter que ses ailes couvrent le monde de l'Orient à l'Occident : « Les voilà ces deux ailes, dit-il indirectement de lui-même dans le monologue de Konrad. Elles suffiront ... je les étendrai du couchant à l'aurore ; de la gauche, je frapperai le passé de la droite, l'avenir... [1] »

Man tych skrzydeł dwoje ;
Wystarczą : od zachodu na wschód je rozszerzę.
Lewem o przeszłość, prawem o przyszłość uderzę... [2]

Ce n'est donc pas seulement l'espace, mais encore le temps que Mickiewicz embrasse dans son universel amour.

« Nous croyons, dit-il du haut de sa chaire du Collège de France, que pour atteindre les vérités nouvelles, il faut d'abord garder les anciennes, les défendre, leur consentir des sacrifices ». [3] Et encore : « Le génie doit passer par toutes les grandes phases de l'humanité pour s'élever à sa propre vie individuelle ». [4]

Il a passé, lui, par « toutes les grandes phases de

[1] G. Sarrazin, op. cit. p. 157.
[2] *Pisma Adama Mickiewicza*, t. III. p. 133.
[3] A. Górski. *Monsalwat*, p. 159.
[4] J. Kallenbach. *Adam Mickiewicz*, t. II, p. 241.

l'humanité ». Formé à l'école du classicisme qui prépare l'esprit humain à son universel épanouissement, il garda de cette discipline ce qu'elle a d'impérissable, puis se fit le champion ardent des nouvelles tendances romantiques pour donner à son œuvre un parfum de fraîcheur, une pulsation de vie.

Mais de même que la floraison romantique trouve dans le vieux tronc du classicisme nourriture et soutien, l'arbre littéraire, pour porter tous ses fruits, doit enfoncer ses racines dans l'humus fécond de la vie réelle : Mickiewicz en eut l'intuition et c'est ainsi qu'il passa au réalisme. Enfin, quand il créa son chef-d'œuvre *Pan Tadeusz*, il sentit le besoin d'élever la poésie de quelques tons, comme il le disait lui-même. Cela annonçait la dernière étape d'une évolution qui le conduisit « du réel au plus réel » et qui mérite ainsi le nom de symbolisme intégral. « Il me semble, explique-t-il, qu'un temps viendra où de nouveau il faudra être saint pour être poète, où l'inspiration et une science sublime des choses *que la raison ne peut exprimer* seront nécessaires pour inspirer aux hommes le respect de l'art qui, trop longtemps, fut une actrice, puis une fille dissolue, et enfin une gazette politique. Cette pensée éveille souvent en moi un sentiment de regret et presque du chagrin ; il me semble que, comme Moïse, j'aperçois du haut de la montagne la terre promise de la poésie, mais je sens que je suis indigne d'y entrer. »[1]

Il n'est guère douteux que Mickiewicz, en disant « actrice », ait eu en vue l'élégance affectée des pseudo-classiques ; « la fille dissolue » s'applique

[1] P. Chmielowski. *Adam Mickiewicz*, t. II. p. 244.

alors à l'école romantique et à ses licences, comme « la gazette politique » rappelle la partialité et le ton chroniqueur des réalistes.

Certes, aucun des grands poètes contemporains n'eut des dons aussi multiples que Mickiewicz ; aucun ne fut, comme lui, préparé par degrés à accomplir une nouvelle et vaste synthèse poétique ; aussi, quand son talent eut atteint sa maturité, il ne négligea rien de ce que les phases antérieures de l'évolution littéraire mettaient à sa disposition, tout en évitant leurs excès, et néanmoins, par un tragique caprice du sort, sur lequel nous reviendrons, il dut, comme il l'avait pressenti, s'arrêter aux portes de la « terre promise ».

Le premier recueil de poésies de Mickiewicz parut en 1822, à Vilna. Il contenait des ballades et des romances et s'ouvrait par une préface où l'auteur faisait incursion dans le domaine de la critique littéraire pour prendre la défense de la poésie romantique. C'est que, en effet, il avait écrit auparavant une analyse critique du poème de Tomaszewski, *la Jagellonnide*, en s'inspirant des règles de l'esthétique classique qu'il avait d'ailleurs lui-même observées dans ses premiers essais. Le premier tome de ses poésies révélait une évolution complète dans le sens du romantisme ; ses sources d'inspiration étaient maintenant la nature, les chansons et les croyances populaires de la Lituanie, telles du moins qu'elles apparaissent dans une région qu'avaient si longtemps imprégnée les influences blanc-russiennes et polonaises. Mickiewicz a exprimé ses vues sur l'importance de l'élément populaire en poésie, dans des lignes dont voici la traduction :

« Légende populaire ! Arche d'alliance entre les

temps anciens et les temps nouveaux ! le peuple dépose en toi l'arme de son héros, le tissu de ses pensées, la fleur de ses sentiments ! Arche ! nul coup ne peut te briser, tant que ton propre peuple ne t'a point outragée. O chant populaire ! tu veilles en sentinelle sur les souvenirs de l'Eglise nationale, avec les ailes et la voix de l'archange..., parfois aussi tu manies le glaive de l'archange. »[1]

En 1823, Mickiewicz publie un second volume. Un poème historique *Gražyna*, et deux parties (les IIe et IVe) d'un drame *Dziady* (Aïeux) y trouvèrent place. On sent que le poète a déjà de l'histoire et de la vie lituaniennes une connaissance plus intime, acquise en partie à l'Université de Vilna, en partie durant le séjour qu'il fit à Kovno (1819-1823), en qualité de professeur à l'école de district.

Gražyna (du lituanien *graži merg-ina* = belle jeune fille) est un poème héroïque, tiré du passé historique de la Lituanie. Le principal personnage est la jeune épouse du prince de Nowogródek Litawor : elle a revêtu l'armure de son époux et conduit les troupes lituaniennes contre les chevaliers teutons : elle les met en déroute puis trouve sur le champ de bataille une mort glorieuse. Le sujet a beau être national, la forme est encore classique, tandis que les deux parties du drame *Dziady* sont franchement œuvre romantique.

Dans les « Aïeux », qu'il composa par fragments et dans des circonstances très diverses, on sent que le poète cherche à se frayer une voie propre sur le terrain de la création dramatique. Cette œuvre exprime essentiellement la conviction qu'a le peuple lituanien d'un psychisme universel, d'une métem-

[1] G. Sarrazin. *Les grands Poètes Romantiques de la Pologne*, p. 127.

psycose spirituelle et d'une solidarité des âmes, telle que nous l'avons indiquée en étudiant la mythologie de ce peuple.

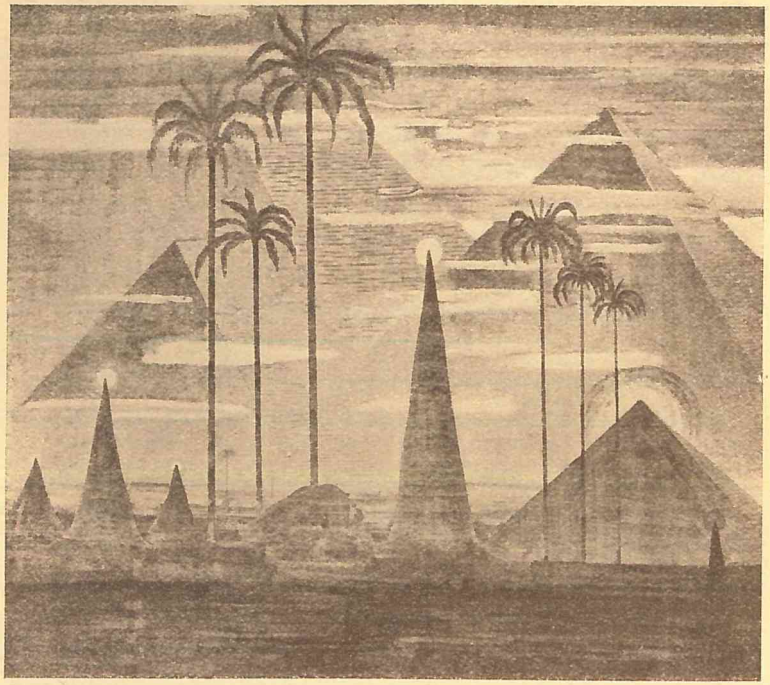
Le titre même *Dziady* (Aïeux) est à rapporter à la fête de la commémoration des défunts qui eut toujours en Lituanie un caractère particulièrement solennel. Au jour de cette fête on distribuait des aumônes aux mendiants qui étaient réunis devant les églises et dans les cimetières, et à qui l'on donnait souvent le nom polonais de *dziady*. Ces aumônes étaient un symbole : elles signifiaient une sorte d'assistance aux trépassés, une contribution à leurs besoins, assurée par la mystérieuse solidarité des âmes. Remarquons à ce propos qu'aujourd'hui encore, en bien des endroits de Lituanie, des files entières de mendiants prennent part aux funérailles et continuent à y jouer leur rôle traditionnel.

En mettant en scène les conceptions lituaniennes, Mickiewicz ne pensait pas seulement au décor. Vrai fils de sa race, il croyait comme elle en un animisme universel et à la communion des esprits. Comme d'autres, il prenait l'intrigue de son drame dans la psychologie individuelle d'un personnage ; ce personnage, il le mettait ensuite en contact avec son peuple et nouait ainsi une nouvelle intrigue où de personnel l'intérêt devenait national ; il ne s'arrêtait pas là et, passant aux grands problèmes de l'humanité, il amenait la collision dramatique sur le terrain métaphysique. Pour lui, l'intérêt s'avive à mesure que s'élargit l'objet de l'amour. Doué lui-même d'une sensibilité intense, il aima tout ce que l'on peut aimer : son semblable, sa patrie, l'humanité, et il y eut toujours dans cet amour quelque chose de dramatique par tout ce que son objet refusait à ses aspirations idéales.

Si l'on admet cette sorte de hiérarchie du drame, correspondant à la portée du sentiment et à l'ampleur de son objet, on constate que chez Mickiewicz le drame s'élève par degrés en une sorte de transfiguration spirituelle.

Un drame d'amour, voilà ce que sont les « Aïeux » dans leurs IIe et IVe parties. La IIe partie réunit les éléments de l'action ; elle nous mène au milieu de fêtes populaires où des chansons naïves, mais d'une admirable profondeur de pensée, nous disent la solidarité morale des hommes et le triomphe futur de la justice. La IVe partie fait avec une force extraordinairement pénétrante l'histoire du sentiment déçu. C'est au fond le drame personnel de Mickiewicz : il aimait une femme, cette femme l'aimait, et cependant un autre fut son époux. Mickiewicz vivait trop en communion avec l'âme populaire pour rééditer le Werther de Gœthe ; il apprit à surmonter la douleur de son amour brisé le jour où, avec ses compagnons d'étude, il fut jeté en prison pour crime de patriotisme. C'est alors qu'il se sentit étroitement solidaire de ses semblables ; en souffrant pour eux il en vint à mépriser sa propre souffrance. Cette mésaventure l'arracha à l'égoïsme de l'amour individuel et le fit se donner tout entier au sentiment national. C'est lui qui inspira plus tard la IIIe partie des « Aïeux », écrite après la triste fin du soulèvement de 1830 et où Conrad prend la place de Gustave.

Remarquons en passant que, par suite de changements apportés au plan primitif, les différentes parties des « Aïeux » ne sont pas numérotées dans leur véritable ordre de succession. Cette IIIe partie n'est pas seulement en elle-même la dernière du drame, mais encore la conclusion de l'œuvre poé-



Partie de la Sonate *Les Pyramides*, N. Čurlionis.

tique de Mickiewicz, bien qu'il ait encore écrit plus tard l'épopée *Pan Tadeusz*. Aussi, nous trouvons préférable de remettre son étude au moment où nous définirons le drame même de sa vie.

C'est durant son exil en Russie (1824-1829) que virent le jour deux de ses œuvres maîtresses : *Les Sonnets de Crimée*, et *Konrad Wallenrod*. Le pur lyrisme des Sonnets berce doucement sa douleur qui s'endort au rythme de la merveilleuse nature de Crimée, cet « Orient en miniature », comme l'appelait Mickiewicz.

Konrad Wallenrod est un poème héroïque du temps des luttes entre les Lituaniens et l'Ordre teutonique des Porte-Croix. L'auteur y représente l'effort d'un homme de cœur pour sauver et venger sa patrie. Un Lituanien a été enlevé par les Teutons ; il grandit au milieu d'eux jusqu'au jour où, les siens l'ayant délivré, il revoit le sol natal. Il se rend compte alors du danger que ses ennemis constituent pour son pays et décide de retourner au milieu d'eux pour ruiner leur puissance par la trahison. « Konrad Wallenrod », c'est le nom qu'il portait chez les Teutons, gravit tous les échelons de la hiérarchie de l'Ordre et en devient Grand Maître. Il fait alors en sorte que dans leur lutte avec la Lituanie les Porte-Croix subissent défaite sur défaite, et au moment où la trahison va être reconnue il se donne la mort.

Conrad Wallenrod était la première transformation de Gustave ; mais, héros trop exclusivement national, il finit par le suicide. Pour Mickiewicz cependant, la vie même est un critérium de vérité ; aussi la solution du problème national, telle que « Konrad Wallenrod » la donnait, ne pouvait le satisfaire. De même qu'auparavant l'individualisme

personnel avait dû se régénérer dans le sentiment patriotique pour sauver Gustave dans la personne de Conrad, maintenant l'individualisme national devait se résoudre en solidarité largement humaine pour sauver Conrad, transformé en Prométhée.

Au moment où germe dans l'esprit de Mickiewicz l'idée de cette métamorphose, les événements semblent vouloir en accélérer la maturation. L'exilé reçoit, en effet, la permission de quitter la Russie et de gagner l'Europe occidentale. Les impressions qu'il y recueille forment un contraste frappant avec les souvenirs qu'il apporte, bien vivants encore, de l'Orient. Le rapide progrès de la culture matérielle en Occident attire tout particulièrement son attention, et le fait réfléchir au sens véritable de la culture en général. Finalement, il acquiert la conviction qu'il n'en faut point chercher en dehors de la religion.

Par suite, ses dispositions au mysticisme s'accentuent, surtout durant son séjour à Rome. Il y conçoit le plan d'un nouveau Prométhée, victime cosmique dont le Christ doit briser les fers.

Mais en ce moment même (fin 1830) une insurrection éclate en Pologne et Mickiewicz se trouve placé dans une position angoissante. Lituanien, il sait que la querelle russo-polonaise n'a qu'une importance relative ; citoyen de la république lituano-polonaise, il sent que son devoir l'appelle à participer au soulèvement. Mais, connaissant la Russie de par les récentes observations qu'il y a pu faire, il se rend compte que la tentative est vouée à l'insuccès. Outre cela, son esprit inquiet cherchait alors la solution des vastes problèmes qui s'imposent aux hautes intelligences et le rendait pour ainsi dire incapable d'agir pratiquement.

Dans cet état d'indécision et d'incertitude les dif-

ficultés extérieures qui s'opposaient à sa coopération au soulèvement lui parurent insurmontables, bien qu'il fût déjà parvenu aux frontières du royaume de Pologne. Entre temps, le soulèvement échoua. Devant ce triomphe de la force sur les droits sacrés des peuples Mickiewicz se demanda le pourquoi des maux qui frappaient sa patrie, et la question de son concours à l'œuvre libératrice se posa sous un jour nouveau. Son patriotisme meurtri lui inspira la forme concrète d'une nouvelle incarnation de Conrad, et sa conviction de la solidarité morale de tous les peuples l'aida à cristalliser son idée de la vocation messianique de sa double patrie.

C'est dans ces circonstances que parurent la III^e^ partie des *Aïeux* et les *Livres des pèlerins polonais,* ouvrages écrits après l'insurrection de 1830.

Cette III^e^ partie des *Aïeux* n'était que le majestueux prélude de *Prométhée,* dont il conçut l'idée, mais qu'il n'écrivit pas.

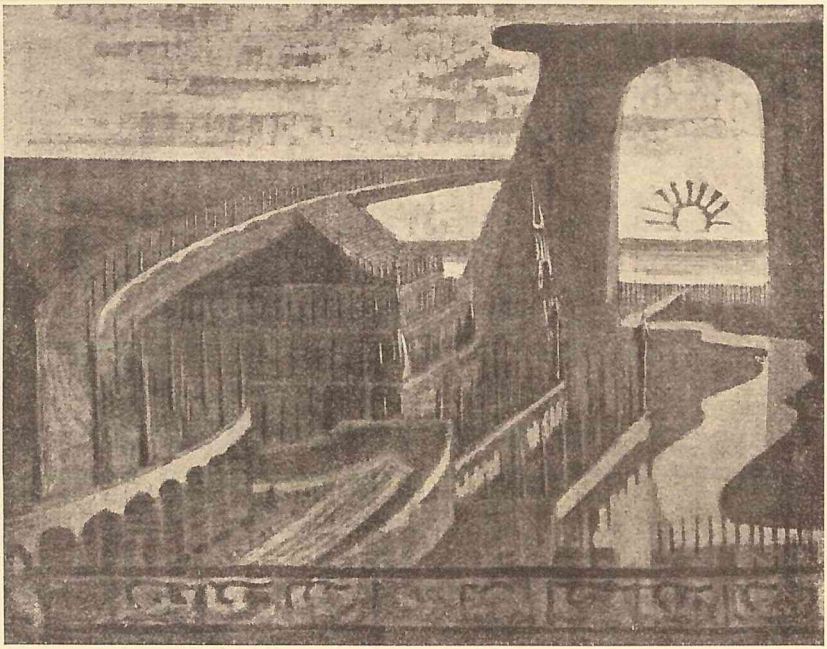
En 1842-44, il donna son œuvre maîtresse, *Sire Thadée ou la Lituanie en 1812 ;* ce n'est pas seulement l'adieu du poète à sa muse, mais encore l'évocation d'une époque entière qui apparaît, se déroule sous nos yeux et s'efface dans le passé. Ce poème que la critique (Georges Brandès, par exemple), a appelé l'unique épopée du XIX^e^ siècle, épopée nationale, mais non classique, peint la vie de la société contemporaine de la Lituanie. L'auteur, semble-t-il, y règle les comptes de son époque et cela avec une tranquillité d'esprit surprenante. Seule l'épithète « dernier », fréquemment répétée, l'attache aux choses et aux gens comme l'ombre mélancolique du soir. On dirait qu'un dernier rayon du soleil couchant éclaire la nature et les hommes et que le passé s'enfonce dans la nuit. Le poète cependant ne

désespère pas ; il sait qu'un soleil nouveau se lèvera et que sa patrie rajeunie se dressera dans l'aurore.

Cette épopée marque dans la vie de Mickiewicz la fin d'une première période qui fut surtout lyrique et épique ; la deuxième amènera le dénouement du drame dont Mickiewicz fut à la fois l'auteur et l'acteur, car si sa poésie est la vie, sa vie même est encore de la poésie, de sorte que A. Gorski a pu dire que si l'œuvre de Mickiewicz devait un jour tomber dans l'oubli, « le poème de sa vie garderait encore toute son emprise sur les cœurs, parce qu'on y trouve la joie amère de l'expiation [1] ».

Ces mots de Sarrazin achèvent de caractériser l'œuvre de Mickiewicz : « Grand poète lyrique et grand poète épique tour à tour. Je vous prie de vous imaginer quel ensemble de dons cela suppose et de vous dire, en outre, que, si c'est déjà chose peu commune que de rencontrer un grand génie littéraire, il est encore bien plus rare de trouver chez le même homme la souplesse, la flexibilité, la variété, c'est-à-dire le don de métamorphose. Cela, c'est la perle sans prix : tant d'artistes n'ont qu'une seule note ! Mais de penser que non seulement un homme fut assez fort pour exprimer, avec une puissance d'images et d'apostrophes inconnue depuis les bardes antiques, la plus foudroyante et la plus sublime des protestations en faveur de la Justice et de l'Idéal moral violés dans la personne de son peuple, de penser, dis-je, que non seulement l'homme dont je parle fut capable de donner au monde un tel spectacle, mais que, de plus, et après cette explosion de son cœur, il sut trouver une incomparable peinture de toute la vie nationale et se

[1] A. Górski, *Monsalwat*, p. 10.



Derniers Rayons, N. Čurlionis.

montrer sans rival dans le récit poétique et pittoresque, de même que dans le lyrisme tragique, cela confond à la lettre ; et je renonce à trouver des mots pour dire l'admiration qu'une œuvre aussi vaste m'inspire, au moment où je l'embrasse d'un dernier coup d'œil et prends congé d'elle[1]. »

Nous savons que la Lituanie a subi l'influence de l'individualisme polonais. Non seulement Mickiewicz lui a payé son tribut comme d'autres, mais il en a tiré ses conséquences extrêmes, théoriques et pratiques. Comment cet individualisme a pu se rencontrer en lui avec l'universalisme que nous lui connaissons, A. Górski le fait comprendre dans l'ouvrage que nous avons déjà cité et auquel nous faisons ce nouvel emprunt :

« Dans sa recherche de la vérité, dit ce dernier, Mickiewicz ne se contente pas de l'unité logique de la vie. Il veut plus ; il poursuit la logique de ses sentiments jusque dans leurs dernières profondeurs : il a soif de certitude. Il comprend fort bien que quelque chose peut être logique sans être réel. La réalité doit satisfaire non seulement l'esprit, mais l'âme entière de l'homme. Le sentiment est le fond de l'être, la pensée n'en est que la projection externe. Seul l'accord de ce que nous prenons pour la réalité, avec toute la nature de nos sentiments et de nos instincts, avec tout le domaine subconscient de notre âme, seule cette sensation de repos et d'harmonie peut enfin nous conduire à la certitude.

Mickiewicz a soif de certitude ; en d'autres termes, il désire croire. Ici nous touchons à l'un de ces points où, dans l'organisme de notre poète, l'Occident et

[1] G. Sarrazin. *Les Grands Poètes Romantiques de la Pologne.* p. 198.

l'Orient se rencontrent. Comme Gœthe et Byron, Mickiewicz estime que l'individu ne vaut que par lui-même; aspirer à cette valeur intrinsèque propre et en être seul juge, voilà ce qu'il considère comme le droit essentiel et le devoir de l'individualisme. Partant de ces principes de la culture européenne, il s'efforce de développer sans entrave son individualité et, par là même, tend à la liberté.

Mais, en même temps, il y a en lui l'Aryen oriental, l'Hindou. Par lui, il franchit les limites de l'individualisme, se laisse guider par la chaude lumière d'une ardente sensibilité, se perd, se retrouve dans l'âme universelle. Il renonce même à regarder le monde du seul point de vue esthétique; l'immensité, voilà son champ d'action. Il revient à l'âme de l'homme universel, de cet Adam dont parlent la Bible et les Livres sacrés de l'Egypte, de la Mésopotamie et de l'Inde. Il se fait Homme-Peuple. Il entend résonner en son âme le chœur immense des siècles qui tournent dans l'éternité une ronde infinie. Un rythme l'arrache à la contemplation du monde extérieur et l'entraîne au fond de son être jusqu'à l'étincelle créatrice de l'homme, ce microcosme. Là seulement il acquiert une pleine et absolue conscience de lui-même; là, son inspiration se rencontre face à face avec la suprême puissance : la révélation.

La révélation, voilà sa plus profonde angoisse. Comme la foudre, elle fend le chaos de sa nature, perce son cœur d'un aiguillon de feu ; sous le choc, la flamme de son esprit jaillit, illumine et s'échappe des liens qui retiennent l'homme, pour être libre, éternelle et accomplir des merveilles.

Telles sont les voies que suit Mickiewicz pour trouver la certitude [1]. »

[1] A. Górski. *Monsalwat*, p. 18-19.

Il serait difficile de mieux exposer ce qui faisait le fond de la personnalité de Mickiewicz. D'un coup d'aile vigoureux, Górski rejoint Mickiewicz en plein vol et le suit à des hauteurs vertigineuses. Avec beaucoup de raison, le critique souligne dans le poète trois moments principaux ; adepte de la culture occidentale, Mickiewicz fonde sur lui-même sa propre valeur ; fils de l'Orient, il atteint les limites extrêmes du cosmos infini ; esprit mystique, il aspire aux révélations. Ces trois types vivent en lui et cherchent à se concilier harmonieusement.

Mais Mickiewicz était d'une époque où le *liberum veto* polonais était inscrit sur le drapeau de la Lituanie. De plus, il était de ce XIX^e^ siècle qui reconnut à la civilisation et à la personnalité humaine une valeur absolue. Ces circonstances firent que, pour Mickiewicz, le problème cultural se posa dans le sens de l'individualisme.

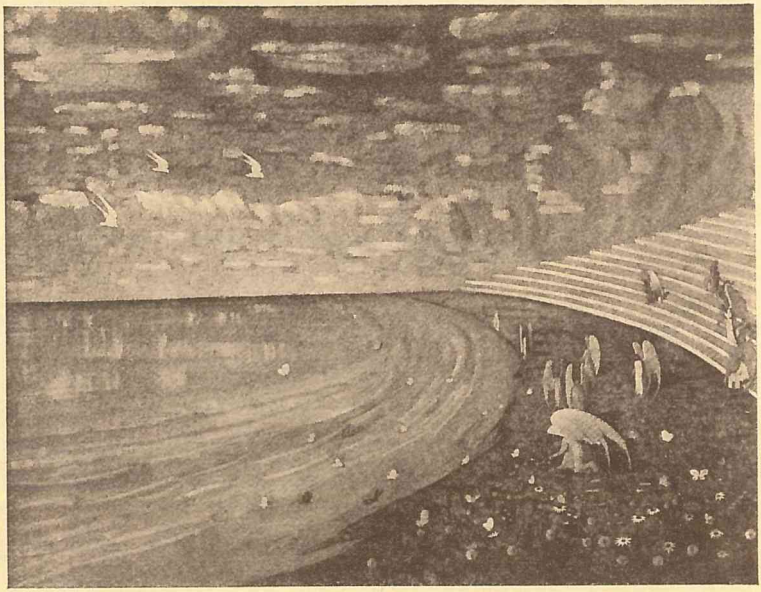
Sa vie le confirme à ses propres yeux dans le rôle d'un Prométhée moderne. Il a ressenti, avec une ampleur et une intensité qui le mettaient lui-même dans l'étonnement, une sympathie innée et inexplicable pour tout le vaste univers. L'admiration dont on l'entourait développait encore en lui la conscience de sa supériorité. L'éloquence inspirée de ses improvisations avait sur ses auditeurs une action presque surnaturelle. Dans le cercle de ses amis d'abord, plus tard en Russie, dans un plus grand public, le poète reçut des témoignages toujours plus nombreux de reconnaissance et d'enthousiasme. Pouchkine, le plus grand poète russe, s'incline humblement devant son génie et avec une noble franchise déclare qu'en présence de Mickiewicz il lui semble ne pas exister. A Weimar, Mickiewicz reçoit un accueil enthousiaste de la part de Gœthe, vieillard,

qui, après avoir rendu hommage au génie du jeune poète, tient à connaître son opinion sur ses œuvres. Son séjour à Rome et, plus tard, à Paris, l'initie aux plus grands problèmes de l'esprit et de la matière, de la religion et de la culture. Partout, il garde son indépendance intellectuelle ; aucune grandeur ne peut faire violence à son individualité, car il découvre toujours en lui-même, en son génie créateur, des notes plus hautes que celles qui sont fournies par la réalité. Il trouve toujours et partout des auditeurs parmi les gens les plus éminents de son siècle. Les plus hauts établissements d'enseignement à Lausanne et à Paris ambitionnent l'honneur de le compter parmi leurs maîtres.

Dans ses œuvres, Mickiewicz a su donner une expression à la fois nette et poétique de ce prométhéisme dévorant.

Etant encore adolescent et tout entier sous l'impression de la vie heureuse qu'il menait dans la corporation des Philomathes et Philarètes, Mickiewicz écrivit une *Ode à la jeunesse*. C'était le premier épanchement de sa veine poétique. L'atmosphère toute de camaraderie dans laquelle il se trouvait et l'influence idéaliste de la poésie de Schiller le poussèrent à glorifier l'effort commun de la jeunesse pour animer d'un nouvel esprit le monde croupissant. Un individualisme marqué y donnait sa première note, bien caractéristique ; la généreuse ardeur des jeunes y prenait déjà un audacieux essor :

« Celui qui, au berceau, a écrasé la tête de l'hydre, étouffera dans sa jeunesse les centaures, arrachera à l'enfer sa victime et montera au ciel au milieu des lauriers. Pénètre là où le regard n'atteint pas ; brise ce que la raison ne peut briser ! Jeunesse ! ton vol



Le Paradis, N. Čurlionis.

est puissant comme celui de l'aigle et ton bras frappe comme la foudre ! »

Dzieckiem w kolebce kto łeb urwał Hydrze,
Ten młody — zdusi Centaury,
Piekłu ofiarę wydrze,
Do nieba pójdzie po laury !
Tam sięgaj, gdzie wzrok nie sięga,
Łam, czego rozum nie łamie !
Młodości ! Orla twych lotów potęga,
A jako piorun twe ramię ! [1]

Konrad Wallenrod marque une nouvelle étape dans la voie de l'individualisme. Agissant dans la manière de Byron, une forte personnalité sauve sa patrie par la ruse et la trahison. Un tempérament comme celui de Mickiewicz ne pouvait y trouver satisfaction, et lui-même, dans la suite, a porté sur son poème héroïque un jugement désapprobateur. Aussi publie-t-il, peu de temps après *Konrad Wallenrod*, sous le titre de *Farys*, un petit poème écrit dans le style oriental et où l'individualisme cosmique dans la manière de Gœthe trouve une expression extraordinairement puissante.

Farys est un Bédouin téméraire qui s'abandonne au galop effréné de son bouillant coursier et s'enfonce dans le désert. Rien ne peut l'arrêter dans sa course échevelée ; l'immensité le grise ; que lui importent l'arête coupante du rocher, l'œil perçant du milan, la menace des nuages, la violence de l'ouragan ? Il voit sans s'émouvoir les os blanchis des errants que la mort a guettés sur la route qu'il suit ; le voici au cœur de la solitude, et il triomphe pour avoir vaincu l'espace : « J'ai soupiré, lui fait dire le poète, et j'ai fièrement fixé les étoiles ; les étoiles m'ont regardé de leurs yeux d'or ; elles m'ont regardé, parce qu'il n'y avait plus que moi sur la terre. »

[1] *Dzieła Adama Mickiewicza*, t. I, p. 155.

Odetchnąłem! Ku gwiazdom spoglądałem dumnie;
I wszystkie gwiazdy oczyma złotemi,
Wszstkie poglądały ku mnie:
Bo oprócz mnie nie było nikogo na ziemi. [1]

Ici, pour la première fois, le poète prend conscience d'une mesure adéquate et commune qui existe entre le monde et l'homme. Dès lors, l'individualisme du poète rejette les formes qui le restreignent et prend un caractère cosmique. « J'ai étendu à l'univers mon étreinte amoureuse; il me semble que je l'embrasse de l'Orient à l'Occident; ma pensée se perd dans l'abîme azuré; plus haut, plus haut et plus haut jusqu'au sommet des cieux. Comme l'abeille qui laisse sa vie dans la piqûre de son dard, j'ai noyé avec ma pensée mon âme dans les cieux. »

Wyciągnąłem ku swiatu ramiona uprzejme,
Zda się, że go ze wschodu na zachód obejmę.
Myśl moja ostrzem leci w otchłanie błękitu,
Wyżej, wyżej i wyżej, aż do niebios szczytu.
Jak pszczoła topiąc żądlo i serce z niem grzebie,
Tak ja za myślą duszę utopiłem w niebe! [2]

Mais Mickiewicz ne s'arrête pas à cet individualisme cosmique; il s'élève jusqu'aux régions où « confinent le Créateur et la nature » et là il reprend l'éternelle querelle de l'homme et de Dieu. C'est dans l'improvisation de Conrad, à la troisième partie des *Aïeux*, qu'il atteint le point culminant de son envolée poétique; il commence par affirmer la toute-puissance de son énergie créatrice :

« Moi, grand maître, j'étends les mains, je les étends jusqu'au ciel... Je pose les doigts sur les étoiles comme sur les cercles de verre d'un harmonica. Mon âme fait tourner les étoiles d'un mouvement tantôt lent, tantôt rapide : des millions de

[1] *Dzieła Adama Mickiewicza*, t. I, p. 208.
[2] *Ibid.*, 208.

tons en découlent ; je les connais tous, je les assemble, je les sépare, je les réunis, je les tresse en arc-en-ciel, en accords, en strophes, je les répands en sons et en rubans de flammes. [1] »

Ja mistrz wyciągam dłonie,
Wyciągam aż w niebiosa i kładę me dłonie
Na gwiazdach, jak na szklannych harmoniki kręgach.
To nagłym, to wolnym ruchem,
Kręcę gwiazdy moim duchem ;
Milion tonów płynie : w tonów milionie
Każdy ton ja dobyłem, wiem o każdym tonie ;
Zgadzam je, dzielę i łaczę,
I w tęczę, i w akordy i w strofy plączę,
Rozlewam je w dzwiękach i w błyskawic wstęgach. [2]

« Ce sont des chants dignes de Dieu, de la nature !... C'est un chant grandiose, un chant créateur ! Ce chant, c'est la force, la puissance ; ce chant, c'est l'immortalité !... Je sens l'immortalité ; j'enfante l'immortalité... Que pourrais-tu faire de plus grand, toi, Dieu ? Vois comme je tire mes pensées de moi-même ; je les incarne en mots ; elles volent, se disséminent dans les cieux, roulent, jouent, étincellent... [3] »

Boga, natury godne takie pienie !
Pieśń to wielka, pieśń-tworzenie.
Taka pieśń jest siła, dzielność,
Taka pieśń jest nieśmiertelność !
Ja czuję nieśmiertelność, nieśmiertelność tworzę :
Cóż Ty większego mogłeś zrobić Boże ?
Patrz, ja te myśli dobywam sam z siebie,
Wcielam w słowa : one lecą,
Rozsypują się po niebie,
Toczą się, grają i swiecą. [4]

« Je suis né créateur. J'ai tiré mes forces d'où tu as tiré les tiennes : car, toi, tu ne les as pas cher-

[1] G. Sarrazin, op. cit., p. 156.
[2] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 131.
[3] G. Sarrazin, op. cit., p. 156-157.
[4] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 131-132.

chées... tu les possèdes ; tu ne crains pas de les perdre... et moi, je ne le crains pas non plus ![1] »

Jam się stwórcą urodził :
Stamtąd przyszły siły moje,
Skąd do Ciebie przyszły Twoje,
Boś i Ty po nie nie chodził :
Masz, nie boisz się stracić — i ja się nie boję. [2]

Le génie créateur n'absorbe pas toute la puissance de Conrad ; en lui, toutes les forces spirituelles sont largement développées. « Oui, dit-il, je suis sensible, je suis puissant et fort de raison. [3] »

Tak ! Czuły jestem. silny jestem i rozumny ! [4]

« Si je regarde une comète de toute la puissance de mon âme, tant que je la contemple, elle ne bouge pas de place. [5] »

Kiedy spójrzę w kometę z całą mocą duszy,
Dopóki na nią patrzę, z miejsca się nie ruszy. [6]

Un tel homme se place entre la nature et Dieu et lui présente la plainte de tout un peuple. « Je viens ici, dit-il à Dieu, armé de la toute-puissance de ma pensée, de cette pensée qui a ravi aux cieux la foudre, scruté la marche des planètes et sondé les abîmes des mers. J'ai de plus cette force que ne donnent pas les hommes, j'ai ce sentiment qui brûle intérieurement comme un volcan, et qui parfois seulement fume en paroles. [7] »

[1] G. Sarrazin, p. 158.
[2] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 134.
[3] G. Sarrazin p. 157.
[4] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 132.
[5] G. Sarrazin, p. 158.
[6] *Pisma A, Mickiewicza*, t. III, p. 134.
[7] G. Sarrazin, p. 157-158.

Przyszedłem zbrojny całą myśli władzą
Tej myśli co niebiosom Twe gromy wydarła ;
Śledziła chód Twych planet, głąb morza rozwarła ;
Mam więcej : tę moc, której ludzie nie nadadzą,
Mam to uczucie, co się samo w sobie chowa,
Jak wulkan, tylko dymi niekiedy przez słowa. [1]

Tout d'abord, Conrad ne met pas en doute la Sagesse de Dieu et croit à l'existence dans le monde d'un ordre rationnel. Mais Dieu, dit-on, est aussi Amour, et Conrad attend de lui la satisfaction de l'universel besoin de bonheur ; il ne peut donc trouver une juste explication de la souffrance de son peuple : « Moi, j'aime toute une nation ; j'ai saisi, dans mes bras, toutes ses générations passées et à venir. [2] »

Ja kocham cały naród ! Objąłem w ramiona
Wszystkie przeszłe i przyszłe jego pokolenia. [3]

« Moi, la patrie, ce n'est qu'un. Je m'appelle Million, car j'aime et je souffre pour des millions d'hommes. [4] »

Ja i ojczyzna, to jedno ;
Nazywam się Milion : bo za miliony
Kocham i cierpię katusze. [5]

Il est dès lors naturel qu'il nourrisse en son cœur le désir audacieux de sauver sa patrie : « Je voudrais rendre à ma patrie la vie et le bonheur ; je voudrais en faire l'admiration du monde. [6] »

Chcę go (naród) dzwignąć, uszczęśliwić,
Chcę nim cały świat zadziwić. [7]

[1] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 133.
[2] G. Sarrazin p. 157.
[3] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 133.
[4] G. Sarrazin, p 161.
[5] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 137.
[6] G. Sarrazin, p. 157.
[7] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 133.

Et voici que Conrad éprouve l'amour divin : « Donne moi l'empire des âmes. [1] »

Daj mi rząd dusz. [2]

parce que « les hommes seuls, entachés de corruption, fragiles, mais immortels, ne me servent pas, ne me connaissent pas. [3] »

Tylko ludzie skazitelni,
Marni, ale nieśmiertelni,
Nie służą mi, nie znają. [4]

« Je veux les gouverner par le sentiment qui est en moi ; je veux les gouverner tous, comme toi, mystérieusement et pour l'éternité. [5] »

Chcę czuciem rządzić, które jest we mnie !
Rządzić, jak Ty, wszystkiemi zawsze i tajemnie. [6]

« Tu sais que je n'ai pas souillé ma pensée, que je n'ai pas dépensé en vain mes paroles. Si tu me donnais sur les âmes un pareil pouvoir, je recréerais ma nation comme un chant vivant et je ferais de plus grands prodiges que toi, j'entonnerais le chant du bonheur. [7] »

Wiesz, żem myśli nie popsuł, mowy nie umorzył;
Jeśli mi nad duszami równą władzę nadasz,
Jabym mój naród jak pieśń żywą stworzył,
I większe, niśli Ty, zrobiłbym dziwo :
Zanuciłbym pieśń szczęśliwą ! [8]

Conrad ambitionne que l'onction divine le consacre pour cette grande œuvre. D'abord il prie, puis il tente, enfin il violente et menace Dieu. Le silence

[1] G. Sarrazin, p. 159.
[2] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 135.
[3] G. Sarrazin, p. 158.
[4] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 134.
[5] G. Sarrazin, p. 158.
[6] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 134.
[7] G. Sarrazin, P. 159.
[8] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 135.

du ciel accentue le désaccord de sa raison et de son cœur et, laissant à Dieu le mérite de la sagesse, il lui refuse celui de l'amour.

« Il a menti celui qui t'a donné le nom d'Amour, tu n'es que Sagesse. [1] »

Kłamca, kto Ciebie nazywał miłością,
Ty jesteś tylko — mądrością. [2]

Car « c'est aux pensées que tu as livré le monde, tu laisses languir les cœurs dans une éternelle pénitence [3] ».

Myślom oddałeś świata użycie,
Serca zostawiasz na wiecznej pokucie. [4]

En même temps qu'il commence à douter de la bonté de Dieu, Conrad accentue ses exigences qu'il croit parfaitement légitimes ; il démontre même à Dieu qu'il ne les lui présente que pour le bien du prochain et non pas pour son bonheur personnel : « J'ai souffert, j'ai aimé, j'ai grandi entre les supplices et l'amour; quand tu m'eus ravi mon bonheur, j'ensanglantai dans mon cœur ma propre main ; jamais je ne la levai contre toi. [5] »

Jam cierpiał, kochał, w mękach i miłości wzrosłem,
Kiedyś mi wydarł osobiste szczęście,
Na własnej piersi ja skrwawiłem pięście,
Przeciw niebu ich nie wzniosłem. [6]

Aussi lui semble-t-il que ses menaces doivent avoir une extraordinaire puissance d'intimidation : « Je te livrerai une bataille plus sanglante que Satan ; il te livrait un combat de tête ; entre nous, ce sera un combat de cœur. [7] »

[1] G. Sarrazin, p. 154.
[2] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 135.
[3] G. Sarrazin, p. 159.
[4] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 136.
[5] G. Sarrazin, p. 160.
[6] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 137.
[7] G. Sarrazin, p. 160.

Ja wydam Tobie krwawszą bitwę niśli Szatan,
On walczył na rozumy, ja wyzwę na serca. [1]

Et le ciel restant muet, Conrad fait un suprême effort d'éloquence pour le convaincre : « Ecoute, s'écrie-t-il, si c'est vrai ce que j'ai appris au berceau, ce que j'ai cru avec une foi filiale ; si c'est vrai que tu aimes ; si tu chérissais le monde en le créant ; si tu as pour tes créatures un amour de père ; si un cœur sensible était compris dans le nombre des animaux que tu renfermas dans l'arche pour les sauver du déluge ; si ce cœur n'est pas un monstre produit par le hasard et qui meurt avant l'âge ; si, sous ton empire, la sensibilité n'est pas une anomalie ; si des millions d'infortunés criant : «Secours !» n'attirent pas tes yeux autrement qu'une équation difficile à résoudre ; si l'amour est de quelque utilité dans ton univers et s'il n'est pas de ta part une erreur de calcul... Je t'en conjure, donne-moi la puissance, une part chétive, une part de ce que sur la terre a conquis l'orgueil ! Avec cette faible part, que je créerais de bonheur ! [2] »

Słuchaj ! Jeśli to prawda, com z wiarą synowską
Słyszał, na ten świat przychodząc,
Że Ty kochasz ; jeżeliś Ty kochał świat rodząc,
Jeśli ku zrodzonemu masz miłość ojcowską ; —
Jeżeli serce czułe było w liczbie zwierząt,
Któreś Ty w arce zamknął i wyrwał z powodzi ; —
Jeśli to serce nie jest potwór, co się rodzi
Przypadkiem, ale nigdy lat swych nie dochodzi ; —
Jeśli pod rządem Twoim czułość nie jest bezrząd,
Jeśli w miliony ludzi krzyczących « ratunku ! »
Nie patrzysz jak w zawiłe zrównanie rachunku ; —
Jeśli miłość jest na co w świecie Twym potrzebną,
I nie jest tylko Twoją omyłką liczebną..
. . . . . .
Zaklinam daj mi władzę : jedna część jej licha,
Część tego, co na ziemi osiągnęła pycha :
Z tą jedną cząstką ileż jabym szczęścia stworzył. [3]

[1] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 137.
[2] G. Sarrazin, p. 161.
[3] *Pisma A Mickiewicza*, t. III, p. 137-138.

Mais c'est en vain. La raison de Conrad sent alors le sol lui manquer et sa volonté est impuissante à contenir le débordement insensé de son énergie : « Ignores-tu, crie-t-il, que le sentiment dévorera ce que n'a pu briser la pensée ? Vois mon brasier, mon sentiment : je le resserre pour qu'il brûle avec plus de violence ; je le comprime dans le cercle de fer de ma volonté, comme la charge dans un canon destructeur... Réponds, car je tire contre la nature... Je m'écrierai que tu n'es pas le père du monde, mais que tu en es... »

Voix du diable :

« Le tsar ! »

(Conrad s'arrête un instant, chancelle, et tombe.[1])

Wiedz, że uczucie spali, czego myśl nie złamie ;
Widzisz to moje ognisko — uczucie :
Zbieram je, ściskam, by mocniej pałało.
Wbijam w żelazne woli mej ukucie,
Jak nabój w burzące działo —

. . . . . .

Odezwij się : bo strzelę przeciw Twej naturze !

. . . . . .

Krzyknę, żeś Ty nie ojcem świata, ale....
Głos djabła
Carem.
(Konrad słaje chwilę, słania sie i pada).[2]

Le lendemain de cette nuit de lutte titanesque où Mickiewicz écrivit l'improvisation de Conrad, on le trouva étendu à terre sans connaissance. A un ami qui vint alors lui faire visite, il avoua qu'il avait cru mourir et n'avait recopié qu'à grand'peine son improvisation.[3]

Après ce transport extatique, Mickiewicz comprit que la négation de Dieu est pure folie, mais il ne

[1] G. Sarrazin, p. 162.
[2] *Pisma A. Mickiewicza*, t. III, p. 138-139.
[3] J. Kallenbach. *O improwizacyi Konrada*, p. 20-21.

renonça pas pour autant à son individualisme qui apparaît encore, avec moins de brutalité, sous une forme plus idéale, dans la solution qu'il donne maintenant de la question nationale.

A l'orgueilleux et bouillant Conrad succéda, dans la troisième partie des *Aïeux*, « un serviteur humble et doux », l'abbé Pierre. Ces deux personnages représentent les deux hommes qui se rencontrent en Mickiewicz : le Prométhée audacieux de l'Occident, le Job résigné de l'Orient. Quand le premier lance à Dieu même un défi téméraire, l'autre l'arrête sur le bord de l'abîme et apporte le calme à son âme agitée.

Si son peuple souffre, pense-t-il, c'est qu'il doit jouer parmi les autres peuples le rôle d'un Messie. Il condamne l'orgueil de Conrad qui le rend impropre à sa vocation de libérateur, et dans une vision mystique prédit l'avènement d'un héros populaire qu'il désigne sous le mystérieux symbole du nombre « 44 ».

Ce nouveau Prométhée sauvera son peuple et ce peuple sauvera l'humanité. Voilà la conception que se fait Mickiewicz du messianisme national : l'indolence orientale et l'ardente activité de l'Occident y trouvent chacune leur part.

Après cela, il semble que Mickiewicz se recueille ; il écrit encore son *Pan Tadeusz*, puis se consacre à l'entretien de sa famille et, pour pourvoir à ses besoins matériels, il accepte une chaire de littérature latine à Lausanne, puis une de littératures slaves au Collège de France.

A Paris, il sut durant quelque temps retenir l'attention du grand public. « Parmi les idéalistes, dit Sarrazin, auxquels il fut donné de parler en public à cette époque, Quinet, Michelet, Mickiewicz

furent sans doute — avec Lamartine — les plus éloquents, les plus ardents, les plus magiques. Leur tempérament les jetait à la fournaise. Ils aimaient à brûler leur vie devant tous, à se dépenser sans compter ; ils étaient à la fois savants, poètes, orateurs, hommes publics inspirés et littérateurs de combat. [1]

Il faut bien reconnaître cependant que sa conception du messianisme lui coupait les ailes. Si le Prométhée qu'il attendait devait sauver son peuple et par son peuple l'humanité, en recevant, suivant l'idée même de Conrad, « l'empire des âmes », il ne lui restait plus, à lui Mickiewicz, qu'à consacrer toutes ses forces au service de ce sauveur. Mickiewicz attendit donc, et — le fait est sans contredit fort étrange — une dizaine d'années après qu'il eut écrit l'improvisation de Conrad, il vit venir à lui un mystérieux visiteur qui, avec une belle confiance, lui déclara être appelé à remplir la mission que Mickiewicz avait pressentie, et, pour prouver sa vocation, il guérit d'une façon inexplicable la femme du poète d'une maladie qui ne laissait plus d'espoir.

C'était, comme Mickiewicz, un Lituanien, nommé André Towiański. Convaincu par l'extraordinaire guérison de sa femme et heureux de pouvoir espérer que ses vœux les plus chers et les plus secrets allaient se réaliser, Mickiewicz crut en la mission de Towiański et consacra dès lors tout son génie, toutes les forces de son esprit et de sa volonté, au succès de sa cause. Rarement un homme se jette dans la lutte contre le mal et s'élance à la conquête de l'idéal, avec l'impétuosité qu'apporta Mickiewicz à soutenir Towiański. Grâce à lui, la doctrine « towianiste » sur

[1] G. Sarrazin, op. cit., p. 67.

la renaissance religieuse du monde réussit à séduire les esprits les plus avertis parmi les émigrés lituaniens et polonais de ce temps.

Il est aisé de se représenter l'effondrement des espérances de Mickiewicz ; non seulement il ne lui fut jamais donné de voir s'accomplir les vastes desseins du maître, mais encore il s'usa lui-même dans un effort épuisant, tel Prométhée rongé par son vautour. Pour conserver sa foi, il violente sa raison, asservit son esprit autrefois génial et le force à reconnaître la vérité dans ce qui est évidemment absurde. Il renferme dans les limites d'un étroit sectarisme l'ardeur de ses sentiments qui avaient embrassé l'univers et où avait bouillonné une vie ardente et débordante d'énergie ; sa puissante activité se débat maintenant sans but et sans espoir dans les mailles d'une illusion obstinée. T. Lenartowicz, un de ses compatriotes qui put l'observer vers la fin de sa vie, dit de lui : « C'était un homme grave, un Oriental, un chef de campement, un roi chassé de son royaume, l'immense espace. » [1] Le Pape Pie IX, qui lui accorda quelques audiences et put juger de la chaleur de sa conviction, l'appelait « un pauvre homme ».

En 1855, Mickiewicz se rendit en Turquie où, profitant de la guerre de Crimée, des légions polonaises s'organisaient pour conquérir la liberté. Le poète y mourut du choléra la même année.

Sa vie présente une analogie symbolique avec la vie du peuple lituanien : les influences dissolvantes de la Pologne, qui ruinèrent la Lituanie, ruinèrent aussi l'œuvre à laquelle Mickiewicz avait consacré sa vie, parce qu'il s'efforça de tirer les dernières conséquences métaphysiques du *liberum veto* polo-

[1] P. Chmielowski. *Adam Mickiewicza*, t. II, p. 439.

nais qui était le mot d'ordre de son époque. Le jugement synthétique que A. Górski porte sur la vie paradoxale de Mickiewicz nous rappellera ce que nous avons dit plus haut sur l'individualité nationale du peuple lituanien. « Il y a un demi-siècle, Adam Mickiewicz mourut. Il mourut loin de la Lituanie, à l'étranger, presque aux frontières de la République. La vie lui refusa justement ce qu'il souhaitait le plus, et cela du commencement à la fin. Un étranger le chassa de son pays natal. Il aima une femme dont un autre eut la main. Homme à l'esprit indépendant, fait pour la liberté, il mourut ayant sous les yeux la servitude, et les efforts qu'il fit toute sa vie pour en délivrer son pays furent vains. Fils de l'Eglise, chevalier croisé, il fut victime de la censure ecclésiastique et vit ses livres mis à l'Index. Poète par la grâce de Dieu, homme unique qui mit l'inspiration à la base de sa vie, il rejeta la poésie pour la parole, la parole pour l'action et se livra à l'apostolat sans avoir jamais écrit « son livre ». Il eut l'instinct chevaleresque, se sentit poussé par lui à vaincre la réalité, et il dut à la fin de sa vie voir de ses yeux fatigués la triste réalité du monde contemporain qui brisait ses plus beaux rêves. Créé pour l'Olympe, il se détourna cependant de la sérénité des dieux et se fit combattant sur la terre. » [1]

Tel fut Adam Mickiewicz qu'Ernest Renan décrivait ainsi : « une sorte de géant lituanien, plein de la sève primitive des grandes races au lendemain de leur éveil. » [2] Et de fait Mickiewicz avait en lui-même tous les éléments de la renaissance nationale de la Lituanie. En lui s'est accomplie la transition logique

[1] A. Górski. *Monsalwat*, p. 4.

[2] G. Sarrazin. *Les Grands Poètes Romantiques de la Pologne*, p. 122.

de l'antithèse à la synthèse dans l'histoire de son pays. Son regard clairvoyant a pénétré l'avenir de la Lituanie, et c'est à bon escient qu'il a lui-même déclaré : « ce peuple donc est un de ceux qui restent dans *l'attente.* » [1]

Mickiewicz a légué conjointement aux deux peuples le riche héritage de son œuvre ; tous deux l'ont reçu par droit d'amour, mais chacun à un titre particulier : de donation pour les Polonais, de parenté pour les Lituaniens. Ce qu'il fut pour les uns et pour les autres, la comparaison suivante le montrera. Dans les espaces célestes deux comètes accomplissent leur gigantesque révolution ; l'insondable destin veut qu'en un certain point leurs orbites se croisent ; les deux astres se rencontrent et leur trajectoire s'en trouve sensiblement modifiée ; l'un d'eux cependant dévie brusquement sous le choc qui lui arrache une flamme aveuglante. Et tandis que les deux comètes poursuivent dans l'espace leurs routes divergentes, on les voit encore long temps briller de cet embrasement.

[1] A. Mickiewicz. *Mythologie lituanienne,* dans le livre « Les Slaves », p. 131.

SYNTHÈSE

RENAISSANCE DU PEUPLE LITUANIEN ET L'IDÉAL NATIONAL

Synthèse totale de deux éléments divers sous les formes nationales de la civilisation lituanienne.

A. Evolution démocratique de la Lituanie au XIX^me^ siècle :

I. *Prépondérance des vieilles idées aristocratiques jusqu'à l'insurrection de 1830 ;* II. *développement des idées démocratiques de 1831 jusqu'à l'insurrection de 1863 ;* III. *leur prédominance lors de la révolution de 1905 ;* IV. *démocratie et renaissance nationale en Lituanie.*

I

C'est par une catastrophe, nous le savons déjà, que se termina la vie commune de la Lituanie et de la Pologne : les deux pays furent effacés de la carte politique de l'Europe. Mais si les Etats disparurent, les peuples continuèrent à vivre. A la vérité, le peuple lituanien surtout éprouva, du fait même de son passé, toute la rigueur du sort. Après 1795, il fut partagé entre la Prusse et la Russie. La paix de Tilsitt rattacha une partie de la Lituanie prussienne

au Royaume de Pologne restauré sous le nom de Grand-Duché de Varsovie.

Dans le temps même où la menace de ses trois grands voisins pesait sur elle plus lourde que jamais, cette malheureuse nation ressentit avec une acuité nouvelle les funestes conséquences du désaccord séculaire qui divisait les deux classes de la société. Heureusement, le souffle démocratique, qui passa au XIX^e^ siècle sur toute l'Europe, tira la Lituanie d'une somnolence morbide où elle pouvait périr. L'aristocratisation avait amené le démembrement de la nation et la liquidation de l'Etat; c'est en se démocratisant qu'elle pouvait recouvrer son intégrité et son indépendance. Certes, elle ne réussit pas d'un coup à remonter le courant et, au début, les traditions de la période antérieure l'emportèrent encore; du moins le mouvement était amorcé, et son succès dépendait de la marche logique des choses.

Très peu de temps après l'annexion par la Russie d'une très grande partie de la Lituanie, Alexandre I^er^ montait sur le trône des tsars. Contrairement à Napoléon, qui favorisait l'initiative personnelle, stimulait les capacités de ses lieutenants et répandait partout où résonnait le pas de ses légions victorieuses l'idée de la libération individuelle des paysans, Alexandre I^er^ préférait s'appuyer dans sa politique intérieure sur les éléments traditionnels et, malgré son apparent libéralisme, n'était nullement enclin à prendre des mesures effectives pour améliorer la situation des paysans en servage.

Il suivit la même politique envers la Lituanie ; au début, il s'interdit de toucher à l'organisation de la noblesse lituanienne et au pouvoir qu'elle possédait sur les paysans. La tentative de Napoléon de libérer

ces derniers subit le même échec que sa campagne contre Moscou, si bien que les nobles gardèrent toutes leurs prérogatives sociales, en même temps que l'entière liberté de continuer avec la Pologne les rapports de culture qu'ils avaient jusqu'alors entretenus.

Dans ce lien historique qui unissait la Lituanie à la Pologne, Alexandre Ier vit tout d'abord un atout précieux, fort propre à servir la politique de conciliation et de coquetterie qu'il observait envers cette dernière. Aussi longtemps que sa dynastie ne lui parut pas assez solidement établie et qu'il eut des doutes sur le succès de sa politique extérieure, il rêva de faire de la Lituanie et de la Pologne un Etat autonome qui, se trouvant lié à la Russie par une union personnelle, serait le soutien de la maison des Romanov, de la même façon que la Hongrie, qui consolidait en Autriche la situation des Habsbourg.

En 1810, l'aristocratie lituanienne avait élaboré le projet d'une Lituanie autonome qui devait servir de noyau à un futur Etat lituano-polonais. A cette époque, en effet, et depuis la paix de Tilsitt, la Pologne ethnographique était en partie indépendante, en partie au pouvoir de la Prusse et de l'Autriche. Mais sa victoire sur Napoléon et les succès de sa diplomatie au Congrès de Vienne donnèrent à Alexandre Ier la possibilité de réaliser d'un coup ce qu'il avait d'abord pensé atteindre par un long détour. Le prestige de sa dynastie était maintenant, à l'intérieur comme à l'extérieur, solidement assuré; de plus, le tsar de Russie recevait la couronne d'un royaume de Pologne. A partir de ce moment, l'intérêt bienveillant qu'Alexandre portait au sort de la Lituanie et de la Pologne se refroidit, et les deux pays connurent tous les excès du régime

autocratique. Tandis que se multiplient les violations de l'autonomie polonaise, la Lituanie doit subir la brutalité d'un Novosiltsov qui veut la châtier de ses « déraisonnables sympathies » pour la Pologne. Pour les fonctionnaires du tsar, en effet, la Lituanie est une terre foncièrement russe. La querelle séculaire des Slaves entre ici dans une nouvelle phase d'hostilités. Jusqu'à aujourd'hui les Polonais ne cesseront de prétendre à un soi-disant « état de possession » qui doit leur assurer une primauté d'influence en Lituanie. De leur côté, les Russes revendiqueront des « droits séculaires » fondés sur l'ancienne communauté de culture.

La conséquence logique de cette manière de voir fut que les autorités russes entreprirent avec zèle la russification du pays. Les nobles virent alors le danger qui menaçait leurs traditions historiques et intellectuelles, et, privés du secours que leur eût apporté l'indépendance politique, tournèrent vers la Pologne leurs regards anxieux. Tant que la Lituanie avait possédé une organisation autonome, ils s'étaient sentis, malgré leur polonisation, membres d'une nationalité particulière; mais à présent la Lituanie était entièrement dépouillée des libertés politiques dont la Pologne conservait encore quelques débris, et il n'y avait pour eux que cette alternative : ou se rallier franchement à la nationalité polonaise ou tendre la main au peuple en démocratisant la vie du pays et réaliser ainsi l'union nationale. Dans le premier cas, tous les espoirs reposaient sur la Pologne, dont l'intérêt national et politique était de soutenir en Lituanie les éléments traditionnels. Dans le second cas, au contraire, c'était la nation entière qui faisait bloc pour résister au travail de décomposition entrepris par l'étranger. En suivant la pre-

mière de ces deux voies, la noblesse n'avait pas à renoncer à ses vieilles habitudes et ne devait rien sacrifier aux masses populaires. La seconde menait à la reconstitution de toute la vie du pays sur la base nouvelle des principes démocratiques.

Cette fois encore la routine l'emporta et la grande majorité de la noblesse suivit la première voie ; il n'y eut, pour s'engager dans la seconde, qu'une petite élite sensible à l'amour du peuple et aux considérations idéales.

Les choses en étaient là quand, en novembre 1830, un soulèvement éclata en Pologne pour secouer le joug russe et rétablir l'union avec la Lituanie ; à l'appel des Polonais, la noblesse lituanienne prit part au mouvement, créa en beaucoup d'endroits des comités révolutionnaires et proclama un royaume de Pologne. Les paysans lituaniens, attachés à leurs maîtres par le servage, durent suivre, eux aussi, les étendards de la Révolution. La tentative d'ailleurs échoua. Son unique résultat fut pour la Pologne la perte de ses dernières libertés et pour la Lituanie de cruelles mesures de répression. Le soulèvement avait une fois de plus montré l'incapacité du régime aristocratique : défaut d'organisation solide, manque de décision et d'entente dans le haut commandement, voilà de quoi expliquer l'insuccès. Il faut encore y ajouter l'égoïsme de ceux qui refusèrent au peuple les concessions qui eussent enflammé son ardeur pour la cause de la liberté. En un mot, cet échec acheva de compromettre la noblesse, incapable de prendre en mains les affaires des peuples de Pologne et de Lituanie.

II

Dans la période qui suivit immédiatement le soulèvement de 1830, les idées démocratiques, par un effet naturel de réaction, se répandirent largement en Pologne et en Lituanie. Dans ce dernier pays, des intellectuels, que leurs sympathies, comme leur origine, rapprochaient du peuple, formèrent les cadres du mouvement national. On comprit de plus en plus que, pour aboutir, ce dernier devait entraîner le peuple tout entier. Dès les premières années du XIX^e^ siècle, il se trouva, même dans la haute aristocratie, des esprits qui s'intéressèrent à la vie populaire, qui cultivèrent la langue nationale dans des ouvrages de littérature artistique et se soucièrent d'améliorer la situation des petits; à cette noble phalange appartinrent, entre autres, l'évêque et prince Giedraitis, Denis Poška et le comte Plater. Dans les rangs de la moyenne noblesse il y eut, surtout au milieu du XIX^e^ siècle, un nombre considérable de ces précurseurs de la renaissance nationale de la Lituanie. Mais tant que le gros du peuple se trouva, par le servage, dépendre étroitement de ses maîtres, ce mouvement n'eut d'autre vigueur que celle qu'il pouvait puiser dans des convictions et des sympathies privées.

En fait, ce mouvement n'était que la phase préparatoire de la future renaissance lituanienne; il éveillait dans la société un intérêt nouveau pour la culture populaire des Lituaniens et, en particulier, pour leur langue; après avoir fait connaissance avec la première et une fois les difficultés de la seconde surmontées, certains s'essayèrent à la production intellectuelle sous des formes purement nationales.

A vrai dire, les premiers essais remontaient au milieu du XVIII[e] siècle ; à cette époque, le Lituanien prussien Christian Duonelaitis écrivit notamment un poème intitulé *Metai* (les Saisons). La fin du XVIII[e] et le commencement du XIX[e] siècle eurent leur écrivain lituanien, l'abbé Antoine Strazdas. Mais il faut attendre la période comprise entre le soulèvement de 1830 et celui de 1863 pour voir l'activité du peuple lituanien se développer énergiquement dans le domaine de la littérature en un mouvement d'ensemble grâce aux efforts de l'historien Simon Daukantas, de l'évêque M. Valančius et du vulgarisateur V. Ivinskis.

En même temps, d'autres écrivaient sur la Lituanie en polonais. A. Mickiewicz nous est à présent bien connu ; on peut encore citer l'historien T. Narbutt, le romancier et historien I.-J. Kraszewski et le poète L. Kondratowicz.

Cependant, la bureaucratie russe poursuivait son œuvre d'oppression qui se fit plus lourde encore après 1848, au moment où, dans l'Europe entière, les principes réactionnaires cherchaient à regagner le terrain perdu. Nous savons qu'entre 1830 et 1840, l'Université de Vilna avait été supprimée, le « Statut lituanien » abrogé et le nom même de la Lituanie rayé du vocabulaire officiel. Après 1848, la répression se fit plus violente. La guerre de Crimée, qui éclata en 1854, et qui vit la coalition des Etats de l'Europe occidentale contre la Russie, éveilla, en Pologne et en Lituanie, de nouveaux espoirs en un avenir meilleur. La proclamation par Napoléon III du principe des nationalités et l'aide que ce souverain apporta à l'unification italienne entretinrent ces espérances ; elles n'étaient, hélas ! que des illusions, et, dès son avènement à la fin de la guerre de

Crimée, Alexandre II se chargea de détromper les deux peuples soumis. Il en résulta, en 1863, un nouveau soulèvement. Les insurgés comptaient sur le secours de l'Europe ; celle-ci se borna à une intervention diplomatique qui n'eut d'autre résultat que d'exaspérer les autorités russes, et le succès de la cause nationale fut, une fois de plus, compromis pour longtemps.

C'est durant l'insurrection de 1863 qu'eut lieu la dernière tentative faite pour unir les éléments traditionnels et le prolétariat dans la lutte contre le pouvoir de l'étranger. La suppression du servage et l'égalité civique se trouvaient cette fois au programme. Mais c'était trop tard : les paysans restèrent défiants et le plus grand nombre se tint à l'écart ; quelques-uns cependant comprirent la nécessité de conquérir l'indépendance politique, mais pour la honte des classes dirigeantes la réforme rurale commencée en Russie avant l'insurrection de 1863 força les paysans lituaniens à accepter la liberté des mains de l'autocratie. Le tsarisme, qui après la conquête avait arrêté en Lituanie le courant de la démocratie, prenait hypocritement un masque de libérateur ; ce qui s'y cachait, nous allons le voir.

III

La répression définitive du soulèvement lituanien fut confiée au comte Mouraviev ; il s'acquitta de sa mission avec un zèle qui lui a valu le suggestif, mais peu honorable surnom de « pendeur ». C'est lui qui inspira le régime de terreur qui, de 1864 à la révolution de 1905, s'obstina à russifier le pays. Si le but était unique, la méthode différait suivant ceux

à qui on l'appliquait ; la population lituanienne, en effet, prise dans son ensemble, pouvait être unanime dans ses sentiments envers l'oppresseur ; elle était profondément divisée en ce qui touchait la conception nationale elle-même : une partie, considérable par ses ressources matérielles et intellectuelles, se tournait d'autant plus vers la Pologne qu'elle voulait s'arracher à l'étreinte russe ; une autre, considérable par le nombre, entendait demeurer tout uniment lituanienne. Le premier soin de la politique russe fut d'empêcher tout rapprochement, social ou national, des deux fractions de la population ; la russification en effet avait autant à craindre d'une polonisation plus généralisée du pays que d'un retour des classes cultivées à leurs vraies obligations nationales. Dans ce but, les autorités russes maintinrent la distinction des classes et mirent tout en œuvre pour répandre et cultiver entre elles des germes de discorde, comme il apparut clairement au moment de la distribution des terres aux paysans : ceux-ci possédaient jusqu'alors sur les forêts et pâturages des propriétaires des droits de servitude fort embrouillés qu'il eût fallu réglementer et déterminer pour le plus grand bien de tous ; on se garda bien de trancher la question. Par contre, quand la solidarité des deux classes offusquait les autorités, celles-ci prenaient les mesures propres à les isoler artificiellement l'une de l'autre. Ainsi, par exemple, les individus qui avaient reçu une instruction secondaire ne pouvaient plus appartenir au corps des paysans. D'autre part, on savait étrangler de mille façons les grands propriétaires terriens ; appelés officiellement Polonais, ils ne pouvaient acheter de biens situés dans les limites des gouvernements lituaniens ; ceux qu'ils y possédaient ne

devaient leur être échus que par voie d'héritage. Les paysans, eux, avaient le droit d'acquérir des terres, mais jusqu'à concurrence de 60 déciatines seulement. Enfin, pour achever cette œuvre d'extermination, on s'obstinait à compter comme Polonais tout individu quelque peu instruit; après cela il ne restait plus qu'à affirmer gravement que les Lituaniens étaient réfractaires à toute instruction.

Bien entendu, l'œil vigilant du Russe ne négligeait ni l'instruction publique ni même les questions cultuelles. Toutes les écoles furent sans exception transformées selon le modèle russe. On y enseignait en russe, on y inculquait à la jeunesse les principes du patriotisme russe et les conceptions orthodoxes par tous les moyens licites ou illicites. En un mot, le temple du savoir devint un commissariat de police et une usine à façonner les jeunes intelligences selon la triple formule « de la foi, du tsar et de la patrie ». En même temps, les vexations et persécutions religieuses étaient poussées à l'extrême. Mais notre intention n'est pas de dérouler le martyrologe du peuple lituanien; nous resterons, par contre, dans notre rôle en exposant tout ce qu'a souffert la Lituanie dans le domaine de sa culture nationale.

Les Polonais se virent retirer le droit d'imprimer en Lituanie des publications périodiques; ils conservèrent du moins celui de faire usage des ouvrages et revues publiés dans le royaume de Pologne. On se montra moins généreux pour les Lituaniens. En 1864, il leur fut interdit, sous peine des châtiments les plus durs, non seulement d'imprimer des livres et des périodiques en caractères latino-lituaniens, mais encore de s'en servir, eussent-ils été imprimés hors des frontières de l'Empire. On leur accordait

seulement le droit d'imprimer en caractères russes, pour leur ménager ainsi une transition facile du lituanien au russe. Le peuple lituanien ne se rendit pas à de telles provocations ; il préféra suivre une voie révolutionnaire, la seule qui, dans ces circonstances, convenait à son légitime amour-propre. Il dédaigna le droit qui lui restait d'imprimer en lettres russes et préféra poursuivre en cachette l'œuvre nationale.

Cependant le peuple et les éléments polonisés suivaient des voies toujours plus divergentes. Ces derniers, se considérant comme les martyrs de l'idée polonaise, étaient plus que jamais disposés à entraîner les masses dans le sillage polonais. Ils ne se rendaient pas compte que, du moment où la politique russe cherchait à briser l'unité nationale en creusant un fossé entre eux et le peuple, leur devoir était d'aller au-devant des besoins nationaux de ce dernier et non pas de le poloniser davantage. Mais il leur fallait pour cela renoncer à des habitudes de nonchalance et à une situation privilégiée ; ils n'eurent pas cet héroïsme. La libération des paysans les mit en demeure de prendre position dans la question sociale : ils ne montrèrent que des préoccupations mesquinement bourgeoises et réactionnaires. Nombreux furent ceux qui se montrèrent franchement hostiles au mouvement national lituanien, et il se trouva parmi eux des gens pour laisser entendre que ce mouvement était inspiré par les Russes qui voyaient là un excellent auxiliaire dans leur lutte contre les Polonais !

En réalité, quand la libération des paysans eut préparé un terrain favorable à l'expansion de l'idée nationale et démocratique, la politique russe, pour la troisième fois, y mit obstacle. Cette fois, la popu-

lation libérée du servage releva le défi de l'oppresseur, et vingt ans après l'émancipation, c'est-à-dire aussitôt que la première génération affranchie eut atteint l'âge adulte, s'ouvrit l'ère de la reconnaissance lituanienne par la fondation à Tilsitt, en Lituanie prussienne, d'un nouveau journal lituanien *Aušra* (*l'Aurore*).

Auparavant déjà, le moindre symptôme de démocratisation n'avait jamais manqué de réveiller dans les milieux populaires l'intérêt pour la cause nationale ; il n'est donc pas étonnant que l'affranchissement des paysans ait galvanisé leur énergie. Les persécutions par lesquelles les autorités russes voulurent enrayer la propagation en Lituanie de la littérature nationale furent impuissantes à contenir l'afflux toujours croissant. Plus les vexations morales et matérielles se faisaient lourdes, plus s'échauffait la fermentation populaire et plus la nation prenait conscience d'elle-même.

La renaissance nationale du peuple lituanien eut, dès le début, le sens d'une triple protestation : contre la politique de russification des autorités, contre les prétentions polonaises, contre l'attitude traditionnelle des aristocrates. Par sa volonté tenace de vivre, par les souffrances qu'elle eut de ce chef à supporter, la Lituanie bâillonnée sut faire entendre la seule réponse qui convenait à la rivalité dont elle était l'objet entre Russes et Polonais. Le sens en était clair : la Lituanie ne veut être ni russe ni polonaise ; elle veut rester elle-même, et c'est pour cela qu'elle se refuse à reconnaître pour ses dirigeants ceux qui l'ont entraînée au bord de l'abîme.

Pendant quarante ans (1864-1904), le peuple lituanien a lutté sans défaillance pour ses droits les plus sacrés. Les milieux populaires fournissent eux-

mêmes les nouveaux cadres intellectuels ; des partis se différencient ; socialistes et cléricaux forment les ailes extrêmes d'une immense armée dont le centre est constitué par les partisans d'une action intensément nationale et civilisatrice et plus ou moins portés, les uns vers le socialisme, les autres vers la religion. Mais s'ils ne sont pas tous pleinement d'accord sur les moyens propres à émanciper le pays des tutelles étrangères et les formes à donner à la restauration lituanienne, tous sont unis dans la ferveur patriotique, et leurs vues sont identiques sur les trois postulats de la renaissance nationale.

Une profonde communauté de sympathies s'établit entre le peuple et l'élite intellectuelle ; tous deux entrent en un contact réciproque et se prêtent un mutuel appui. A vrai dire, cette coopération, tant qu'a duré le régime policier, n'a pu que s'ébaucher entre les énergies matérielles et les énergies intellectuelles de la nation ; les esprits instruits firent connaissance de la culture populaire et s'en assimilèrent les formes, les méthodes et les résultats. C'est là un travail préparatoire, tout de dégrossissement, mais indispensable à l'heureux développement d'une culture intellectuelle supérieure qui, sous la forme d'une synthèse proprement nationale, s'épanouira le jour où le pays pourra librement respirer.

Les débuts de ce siècle apportèrent un certain adoucissement aux mesures policières du régime dont les autorités russes, après un long entêtement, finirent par reconnaître l'insuccès. A la fin du XIX^e^ siècle, les ouvriers de la renaissance nationale se recrutent dans les milieux les plus divers de la société : prêtres, médecins, avocats, ingénieurs, paysans, bourgeois, artisans, et même quelques

grands propriétaires, entraînés par l'enthousiasme du mouvement, aiment à répandre les ouvrages lituaniens importés en contrebande et mènent une active propagande antigouvernementale. La prison et l'exil ne leur font pas peur. Pour une tête coupée, dix se présentent : le glorieux effectif des soldats de la liberté, loin de s'appauvrir, croît de jour en jour. Les autorités sont impuissantes à arracher aux fidèles leurs livres de prières lituaniens ; elles ne viennent pas à bout de confisquer la littérature interdite : il faudrait pour cela attacher un gendarme aux pas de chaque Lituanien conscient. Elles constatent en même temps que la fermentation révolutionnaire s'accentue chaque année ; du sein de la bureaucratie russe elle-même, des voix s'élèvent qui réclament l'abolition des mesures prohibitives édictées contre la presse lituanienne de façon à permettre du moins au mouvement national de rester dans la légalité.

En 1904, devant la menace révolutionnaire qui surgissait dans toute l'étendue de l'immense empire, le gouvernement russe jugea opportun de céder à ces suggestions. Il accorda donc certaines franchises et permit en particulier d'imprimer en lituanien. Ces concessions, tardives et d'ailleurs peu sincères, furent impuissantes à enrayer le mouvement révolutionnaire, et l'année 1905 vit la puissante ruée des masses populaires à la conquête de la liberté. Se défiant soudain de ses propres forces, le tsarisme essaya de calmer l'agitation par le manifeste du 17 octobre (vieux style) qui proclamait les libertés constitutionnelles ; il ne réussit qu'à déchaîner une plus violente tempête.

Pendant ce temps, par la voie de ses représentants, la Lituanie réclamait des garanties d'autono-

mie pour sa vie nationale. Pour la première fois, le peuple lituanien exposait nettement ses revendications nationales, politiques et sociales ; mais le mouvement de réforme se propageait maintenant de bas en haut. Les paysans écartent des écoles élémentaires les maîtres russes, et les Lituaniens qui les remplacent donnent l'enseignement dans la langue nationale. En même temps on ferme les débits de boissons pour protester contre l'intoxication alcoolique de la population dont le gouvernement porte la responsabilité depuis qu'il a le monopole de la *vodka*. Par manière d'opposition, les Lituaniens refusent l'obéissance aux fonctionnaires russes, cessent de payer les impôts et se dérobent au service militaire. De leur côté, les socialistes réclament la réforme agraire et la protection du travail pour les ouvriers des villes et des campagnes.

Cependant le besoin d'une nouvelle organisation se fait sentir. Sur l'initiative des intellectuels, la première diète démocratique se réunit à Vilna en novembre 1905 ; elle formule les revendications nationales et s'efforce de coordonner les efforts. Elle approuve la plupart des manifestations du mouvement révolutionnaire et, en raison des circonstances, réclame l'autonomie de la Lituanie comme le minimum de garantie qu'exige son développement national. Nous reproduisons ce qui, dans la résolution votée par la diète de Vilna, se rapporte à ce point :

« Vu que les intérêts des habitants de la Lituanie ne peuvent être complètement sauvegardés que par la réelle autonomie de notre pays ; vu qu'il est à souhaiter que les autres nationalités habitant la Lituanie puissent jouir d'une entière liberté, le congrès lituanien a résolu :

« De réclamer pour la Lituanie l'autonomie avec une diète à Vilna élue au suffrage universel, égal, direct et secret, sans distinction de sexe, de nationalité et de confession religieuse.

« Cette Lituanie doit comprendre la Lituanie ethnographique actuelle comme noyau et les régions adjacentes qui gravitent vers elle pour des raisons économiques, culturelles, nationales ou autres, et dont les habitants désireront en faire partie. [1] »

On sait que la révolution de 1905 se termina en Russie par des mesures de répression générales. Le tsarisme, remis de son premier désarroi, jugea avoir « octroyé » à trop bon compte les libertés constitutionnelles et s'efforça par tous les moyens d'en restreindre les conséquences. Malgré cela la démocratie avait conquis une position, précaire encore, il est vrai, mais suffisante pour lui permettre d'attendre de pied ferme un retour offensif de la réaction.

La Lituanie en profita, elle aussi. Il n'était déjà plus possible de bannir le lituanien des écoles populaires ; il fait maintenant son entrée comme matière facultative dans les établissements secondaires et devient même la langue d'enseignement dans les écoles privées que l'on fonde partout où on le peut. Durant ces neuf années qui s'écoulèrent entre la révolution de 1905 et le commencement de la guerre actuelle, l'initiative privée déploya sur le terrain de l'instruction nationale une activité toujours plus intense. A Kovno s'ouvre une école normale privée sous le nom de « Saulė » (soleil), et de fait, grâce à elle, l'instruction nationale rayonne et pénètre de tous côtés. Les sociétés d'enseignement se multiplient, et avec elles les écoles nationales. Les socié-

[1] *Vilniaus Žinios*, n° 276, 1905.

tés de tempérance exercent parallèlement leur action salutaire et, par ricochet, augmentent dans la population le goût de l'instruction.

Malgré toutes les restrictions qu'elle subit, la liberté de la presse permet à la littérature et au journalisme lituanien de faire un bon pas en avant. Par suite, la conscience nationale s'affirme de plus en plus dans la population qui se met à exercer sa jeune vigueur dans toutes les carrières de la vie culturelle et nationale.

La « Société lituanienne pour le développement des sciences » fondée à Vilna, publie un organe périodique : *Lietuvių Tauta* (le Peuple lituanien). En même temps paraît à Kovno une revue mensuelle, religieuse et scientifique : *Draugija* (la Société). Le nombre des périodiques créés de 1905 à 1914 est de plusieurs dizaines. Il se produit une différenciation des goûts littéraires ; les courants de la littérature mondiale pénètrent aussi en Lituanie et y trouvent des partisans. Cependant il faut noter que le mouvement de la renaissance a une prédilection marquée pour la poésie, et ses représentants les plus divers, du prêtre au médecin, éprouvent le besoin d'exprimer en chansons ou du moins en vers, leurs sentiments patriotiques : c'est là une particularité des plus caractéristiques de la Renaissance lituanienne.

Les artistes de toute dévotion mobilisent aussi leurs forces. Ils fondent une société d'art qui organise chaque année à Vilna des expositions de peinture, sculpture, etc. Le théâtre national, lui aussi, se réveille. Parmi les premiers amateurs dramatiques se révèlent de véritables talents et un corps d'acteurs professionnels tend à se former.

Les milieux qui travaillent à l'œuvre de renaissance vouent une attention toujours plus prévoyante

à la vie économique du pays ; pour le faire prospérer ils fondent des banques privées, des sociétés de crédit mutuel, des coopératives, bref les œuvres de mutualité les plus diverses.

Enfin de la tribune même de la Douma russe retentit de nouveau le nom de la Lituanie, et des voix s'élèvent pour la défense de ses droits politiques. Certes, la valeur de la Douma comme institution parlementaire était plutôt médiocre ; cependant les Lituaniens y purent faire un utile apprentissage de la vie politique.

Nous le répétons, la condition faite après 1905 à la Lituanie était encore bien éloignée d'un état de liberté constitutionnelle même élémentaire, mais après le régime de police qui avait sévi de 1864 à 1904 elle paraissait relativement favorable à une manifestation de la vitalité du peuple lituanien. Si on renonce à estimer d'une façon absolue les résultats du travail accompli alors, mais si on les apprécie en tenant compte des circonstances, on est forcé de reconnaître que, dans le cours des dix années qui ont précédé la guerre mondiale, la Lituanie a réalisé une œuvre grandiose. Ces dix années ont prouvé à l'évidence que le mouvement de renaissance a pris en Lituanie une telle ampleur qu'il ne lui est à présent plus possible de s'arrêter avant d'avoir conduit le peuple lituanien à un état de vie national normal.

L'activité des masses populaires apparaît maintenant, au point d'aboutissement de toute l'histoire antérieure, véritablement intense, bien qu'en règle générale elle ait été privée de l'appui des éléments traditionnels. Ceux-ci ont vu dans la renaissance lituanienne d'inspiration démocratique, une réelle menace. Continuant à graviter dans l'orbite polonaise, ils sont désormais portés à demander la pro-

tection de leurs intérêts sociaux à tout pouvoir pourvu qu'il ne soit pas issu de la majorité démocratique de la Lituanie. Ainsi s'explique le fait que, pendant la révolution de 1905, ces éléments n'ont pas trouvé place dans la lutte contre l'autocratie russe.

Mais à l'heure actuelle le schisme national n'a plus pour la Lituanie une signification aussi tragique qu'autrefois. Le peuple a trouvé en lui-même un nombre toujours croissant d'intellectuels dont la vitalité et l'activité augmentent chaque jour. Par contre la situation des milieux qui se sont détachés du peuple devient toujours plus précaire ; à mesure que s'établit en Lituanie un ordre de choses démocratique ils apparaissent toujours plus superflus dans la vie publique et perdent en même temps peu à peu toute importance effective. Et cela, tandis qu'entre le peuple et ses intellectuels se lient des rapports nouveaux, normaux, sur lesquels reposent toute la force de la renaissance nationale. Il ne nous semble pas inutile d'examiner ce point de plus près.

IV

Nous avons déjà souligné à différentes reprises que la collaboration de l'élite intellectuelle et du gros de la population était pour la Lituanie, en raison des particularités de son histoire, d'une importance plus immédiate que pour d'autres pays. La renaissance nationale se devait donc d'apporter une solution satisfaisante à cette grave question. Les Lituaniens avaient pu apprendre à apprécier à sa juste valeur le travail collectif du peuple et celui des individus qui, sortis des rangs mêmes du peuple,

avaient su prendre place dans l'aristocratie de la pensée ; la renaissance nationale leur donna l'occasion d'en voir les résultats pratiques. De fait, l'harmonieuse coopération de l'individu et de la collectivité est un des phénomènes les plus caractéristiques de cette renaissance.

Malgré ses conditions d'existence exceptionnellement dures le peuple de Lituanie a vaillamment rempli son devoir national. Il a non seulement créé et conservé ce que nous avons décrit dans notre première partie sous le nom d'éléments primitifs de sa nationalité, mais aujourd'hui même il en augmente constamment le trésor. A ce point de vue l'activité créatrice des masses populaires lituaniennes n'a jamais cessé, et, tandis que dans beaucoup d'autres pays de civilisation moins récente la source de la création populaire est tarie, le moindre village lituanien résonne encore aujourd'hui aux accents des chansons nationales, et ses modestes habitants ont conservé le sens du grand mythe de la vie.

Tout aussi caractéristique est l'attrait que la science exerce là-bas sur les esprits. Déjà au temps où l'obscurantisme officiel cherchait à les garder dans l'ombre, ils aspiraient à la lumière et, avec un empressement qui dépassait l'attente la plus optimiste, s'adressaient aux hommes dévoués qui en secret travaillaient à les éclairer. C'est grâce à cela que la presse clandestine et l'enseignement privé purent accomplir leur œuvre de telle façon que le premier recensement général de l'Empire russe, à la fin du XIX^{e} siècle, accusa en Lituanie une proportion d'illettrés plus faible qu'en Russie et même qu'en Pologne. C'est au sein même de la famille que la jeunesse lituanienne recevait son premier enseignement. De plus il a de tout temps existé en Lituanie des

maîtres ambulants qui, passant de village en village, de maison en maison, apprenaient aux enfants à lire et à écrire. Enfin le Lituanien le plus simple ne manque jamais une occasion de s'instruire lui-même. On sait, par exemple, qu'en dépit des plus rigoureuses interdictions les villageois se groupaient en sociétés d'autodidactes pour compléter et parfaire les connaissances qu'ils auraient dû normalement acquérir dans les écoles publiques. On est véritablement surpris de voir l'énorme affluence des éléments populaires aux écoles sitôt après l'affranchissement des paysans. Il est vrai que dans les milieux lituaniens, aux traditions patriarcales, cet empressement est souvent dû à l'attrait que beaucoup ressentent pour la carrière ecclésiastique ; mais cela ne diminue en rien l'intérêt que tous portent à la science et à l'instruction.

C'est dans cette chaude et vivifiante atmosphère de la culture populaire qu'ont grandi les intellectuels du mouvement de renaissance. Ceux-ci comprirent merveilleusement que leur tâche était de créer une culture intellectuelle, couronnement de la culture populaire et en pleine harmonie avec les exigences de l'individualité nationale du peuple lituanien. Ils se sont imposé comme première règle de rester en contact étroit avec l'ensemble du peuple lui-même et s'efforcent d'éviter les écueils où les éléments traditionnels ont autrefois fait naufrage. L'expérience historique les convainc qu'il ne peut y avoir de collaboration normale entre le peuple et les esprits cultivés que si elle s'inspire du principe démocratique et si, plus généralement, la question des rapports de l'individu et de la société reçoit une juste solution.

Dans son passé, le peuple lituanien a été la victime de deux excès opposés : à l'aurore de son his-

toire, tant que subsistèrent les traditions orientales primitives, la société absorbait l'individu ; plus tard, au contraire, dans la période des influences occidentales, l'individu relégua délibérément la société à l'arrière-plan. Le mouvement de la renaissance lituanienne, par le fait même qu'il s'engageait dans la voie démocratique, devait établir un rapport plus normal entre la société et l'individu.

En général, l'abusive ingérence de la première prépare les voies au socialisme ; la primauté du second, par contre, prédispose à l'individualisme. Il n'est de vie intégrale possible que dans l'harmonieux accord de ces deux principes réalisables en fait, si l'on a soin de délimiter justement le champ d'action de l'un et de l'autre, car l'histoire de la civilisation prouve que le progrès de l'humanité exige que tous les deux trouvent une application convenable dans la vie des peuples. Il faut reconnaître qu'ils ont chacun raison à leur manière ; ils sont vrais quand ils affirment leur valeur dans le domaine qui leur est propre ; faux quand ils se font exclusifs et se refusent l'un à l'autre toute signification et toute portée.

Nous n'avons pas à examiner ici quel champ d'action il convient de fixer à chacun d'eux dans la vie des collectivités. Il nous suffit d'indiquer que la Lituanie ne manifeste ni les tendances socialistes extrêmes de la Russie, ni l'excessive disposition à l'individualisme de la Pologne. Son passé est un sûr garant qu'elle saura réaliser dans sa vie publique la synthèse de ces principes opposés, mais non contradictoires ; c'est ainsi seulement qu'elle accomplira son évolution démocratique. Cette œuvre de synthèse, la renaissance nationale l'a déjà amorcée. « En observant, dit Vidùnas, la vie des Lituaniens,

surtout dans la Grande Lituanie, on constate chez eux un grand penchant à l'association. Les gens se groupent en toutes sortes de sociétés. Les Lituaniens s'exercent ainsi à vivre en communauté et à observer les règles des collectivités [1]. »

Cela ne les empêche pas d'être puissamment portés à l'action individuelle. Il n'y a peut être nulle part ailleurs qu'en Lituanie une telle proportion d'écrivains populaires, de poètes, d'inventeurs de tous genres, parmi lesquels on rencontre parfois des talents remarquables ; on pourrait citer entre autres le poète Jovaras et une femme, Žemaitė, qui excellent à décrire les mœurs populaires.

C'est ainsi que se développent parallèlement les cultures intellectuelles et populaires pour créer une civilisation nationale lituanienne dont l'idée fondamentale est de synthétiser dans le domaine de la collectivité les principes sociaux et individuels. Nous en trouverons plus loin la confirmation dans le drame national de Vidûnas qui repose tout entier sur l'union de la société et de l'individu.

B. Tendances de la Lituanie actuelle vers l'achèvement de la synthèse nationale :

I. *Deux conditions principales de la vie intégrale du peuple lituanien : à l'intérieur, équilibre des civilisations russe et polonaise réalisé par la fusion de leurs influences en un tout lituanien ; à l'extérieur, équilibre partiel des puissances russe et allemande assuré par la Lituanie Etat-tampon ;* II. *idéal national du peuple lituanien : réalisation de la synthèse des deux mondes, oriental et*

[1] Vidûnas. *Musų Uždavinys*, p. 175.

occidental, sous les formes de l'individualité nationale lituanienne ; III. *exemples concrets des temps derniers : V. St. Vîdûnas, la théosophie et l'art dramatique ; N. Čurlionis, musique et peinture ; A. Dambrauskas, idée de la synthèse de la philosophie absolue. Coup d'œil sur l'avenir.*

I

Il y a trente-cinq ans qu'a commencé la renaissance lituanienne ; elle s'est poursuivie jusqu'à aujourd'hui avec une ampleur toujours croissante et une vitesse régulièrement accélérée. Certes, l'ouragan de la guerre mondiale n'a pas épargné le territoire de la Lituanie ; il s'est, au contraire, dès le début, abattu sur elle avec une violence extrême ; la vie même du pays en a été paralysée, mais la conscience nationale des Lituaniens n'en a pas moins continué à se développer. La guerre elle-même, en éveillant chez les peuples opprimés l'espoir d'un meilleur avenir, stimulait les aspirations de la Lituanie à disposer librement d'elle-même, et la révolution russe, en triomphant du tsarisme, venait pour ainsi dire, légaliser ces justes aspirations.

Les circonstances actuelles rendent donc singulièrement opportune la question des conditions dans lesquelles la Lituanie pourra poursuivre heureusement son évolution. Nous savons déjà qu'une constitution démocratique doit être mise à la base de sa vie publique, ne serait-ce que pour remonter le courant où l'avait entraînée son ancien état aristocratique, cause essentielle des malheurs qui l'ont frappée ; cette nation d'ailleurs ne pourra prospérer que si elle réussit — autant que le permettent les conjonctures actuelles — à redresser les torts et à réparer les erreurs qui l'ont empêchée de remplir sa mission

dans le passé, et ce travail de restauration devra affecter à la fois le côté culturel ou intérieur et le côté politique extérieur de la vie du pays.

En s'ouvrant comme elle le fit aux influences des civilisations étrangères, la Lituanie non seulement reçut en son sein le germe des futures dissensions nationales, mais encore fournit à ses voisins l'occasion de s'arroger sur elle des droits et des prétentions intolérables. La politique russificatrice qu'elle eut à subir au XIX[e] siècle, et que rien ne pouvait justifier, cherchait à se légitimer en proclamant que la Lituanie était une « vieille terre russe ». En se couvrant de cette formule essentiellement fausse, les fonctionnaires russes se réclamaient de la première période de l'expansion lituanienne où l'Etat lituanien, après avoir englobé les territoires blancs-russiens et petits-russiens, avait fait de nombreux emprunts à leur civilisation. L'autocratie russe et sa politique brutale ont acquis dans le monde civilisé un tel renom qu'il nous semble superflu, surtout après tout ce que nous avons dit de la Lituanie, de nous arrêter à démontrer la fausseté de son point de vue.

Plus choisis dans la forme, mais aussi plus caractéristiques ont été les rapports des nationalités et des civilisations de Pologne et de Lituanie. Les Polonais semblent n'avoir jamais suffisamment tenu compte de cette vérité un peu subtile, à savoir que la civilisation en général est un bien qui tend à se répandre. On peut affirmer qu'aucune civilisation nationale ne surgit sans tenir par quelque côté à la civilisation d'un peuple étranger et qu'aucune ne demeure sans influence sur celle des autres peuples. C'est là un trait de la communauté morale des peuples, qui ne peut en aucun cas légitimer l'assujettissement politique de l'un à l'autre.

Si même l'on veut admettre que le rôle civilisateur de l'un doit être payé par les obligations de l'autre, on ne peut soutenir que le compte lituano-polonais se solde par un excédent d'obligations au passif des Lituaniens, car ceux-ci ont fait pour la culture polonaise infiniment plus que les Polonais pour la culture lituanienne. Le fait que les Lituaniens ont emprunté à la culture polonaise ses formes nationales et qu'ils ont ensuite collaboré dans cet esprit à son développement, crée l'illusion que les Polonais ont joué en Lituanie le noble rôle de « Kulturträger ». En réalité, c'est une conquête que les Polonais réalisèrent en Lituanie, et ils en ont tiré tous les avantages possibles. Ils ne peuvent, on le comprend, y renoncer de gaîté de cœur aujourd'hui que le mouvement de la renaissance a proclamé l'inviolabilité des droits nationaux, politiques et culturels du peuple lituanien. De tout le XIX^e^ siècle, ils n'ont, en ce qui concerne leurs rapports avec la Lituanie, rien appris et rien oublié. Les événements de ces derniers temps en fournissent une nouvelle preuve.

Après que l'Allemagne, l'Autriche et la Russie eurent sous une forme ou sous une autre, reconnu à la Pologne son droit à l'indépendance, les Polonais crurent utile de définir, dans une déclaration officielle, l'attitude qu'ils entendaient observer vis-à-vis de la Lituanie. Notre époque ayant sanctionné le droit que chaque peuple possède de décider librement de son sort, ils ne pouvaient plus réclamer la réunion de la Lituanie à la Pologne, comme d'une partie au tout ; ils reconnurent donc à la Lituanie le droit de disposer d'elle-même, mais en soumirent le plein exercice à des conditions telles qu'elles devaient en fait leur assurer tous les avantages d'une union.

Du 19 au 22 mai 1917, la question lituanienne fut examinée à Varsovie par les partis polonais et tranchée par eux d'une façon à peu près uniforme, bien que l'unanimité n'eût pas été réalisée. La majorité (neuf sur quatorze) se rallia à la déclaration suivante : « Au nom du Royaume de Pologne restauré, les partis et tendances politiques dans la personne de leurs représentants soussignés réclament également, pour les terres de l'ancien Grand-duché de Lituanie, une existence politique indépendante. La Pologne travaillera sans se lasser à renouer ses liens avec la Lituanie indépendante dans l'absolue conviction que les peuples qui habitent la Lituanie : Lituaniens, Polonais et Blancs-Russiens trouveront, dans l'union volontaire et cordiale des deux Etats, la garantie du développement national, intellectuel et économique de toutes les couches de la société[1]. »

Cette déclaration montre bien que le point de vue polonais sur l'avenir de la Lituanie n'a pas changé; il s'en tient à la conception historique et ne fait aucun cas de la renaissance qui s'y est manifestée au XIX[e] siècle. Les Polonais ignorent ce fait, qui ne saurait cependant passer inaperçu, mais, par contre, sont portés à voir dans les éléments polonisés de la population lituanienne un peuple distinct. Enfin, un complément annexé à cette déclaration achève de mettre en lumière l'attitude que les Polonais prennent envers les droits nationaux du peuple lituanien. «Le parti socialiste polonais, d'accord avec le principe de la déclaration exposée ci-dessus, croit nécessaire d'ajouter pour sa part que les relations réciproques de la Pologne et de la

[1] Le journal *Naprzód*, n° 23, 30 V. 1917, Kraków.

Lituanie devront être définies après entente des assemblées constituantes de Vilna et de Varsovie, élues au suffrage universel, égal, direct, secret et proportionnel [1]. »

Cette annexe ne touche évidemment rien au fond même de la conception historique de la Lituanie; elle ne fait qu'indiquer le moyen d'établir les rapports des deux Etats. Mais huit partis sur neuf, selon toute apparence, estiment que les rapports réciproques traditionnels des deux peuples sont d'ores et déjà aussi bien déterminés que la composition historique du futur Etat lituanien restauré. S'il en était autrement, on ne pourrait expliquer la résolution particulière du parti socialiste polonais.

D'ailleurs la forme des futurs rapports des deux peuples est pour tous les Polonais chose à peu près fixée. Nous en avons la preuve dans la seconde rédaction de la déclaration signée par les cinq autres partis et qui se distingue de la première, non par le fond, mais seulement par la subtilité de ses expressions diplomatiques. La comparaison des deux déclarations n'étant pas sans intérêt, nous nous permettons de mettre aussi la deuxième sous les yeux du lecteur: « Les partis et tendances politiques, dit-elle, dans la personne des représentants du peuple polonais, reconnaissent au Grand-duché de Lituanie le droit de former un Etat indépendant. La Pologne aspire ardemment à renforcer ses liens traditionnels avec le Grand-duché de Lituanie indépendant dans l'absolue conviction que les peuples habitant la Lituanie historique trouveront dans leur union volontaire et cordiale avec le peuple polonais la garantie du développement national, intellectuel et économique de toutes les couches de la société [2]. »

[1] et [2] Le journal *Naprzód*, n° 23, 30 V. 1917, Kraków.

Ce grand désir de « renforcer les liens traditionnels » des deux peuples pour « le développement de toutes les couches de la société » trahit les véritables intentions des Polonais qui visent aujourd'hui comme par le passé à poursuivre leur pénétration pacifique en Lituanie et à y réaliser une véritable conquête diplomatique. Cette politique a pour les Lituaniens ce grave inconvénient de les entraîner dans la lutte des Polonais contre les Slaves orientaux, car une Lituanie restaurée dans ses limites historiques et unie à la Pologne devrait, dans l'esprit des Polonais, servir comme autrefois à étendre à l'est leur influence.

On peut se faire une idée approximative de la conception polonaise du lien concret qui doit unir à la Pologne la Lituanie indépendante, en lisant un article paru le 6 juillet 1917 dans le n° 258 du *Czas*, journal polonais de Cracovie, peu de temps après que les partis polonais eurent publié leur déclaration relative à la question lituanienne. De cet article, intitulé « la Situation en Lituanie » et écrit, semble-t-il, par un correspondant fort au courant des aspirations polonaises, nous extrayons le passage suivant qui a pour nous un intérêt capital.

Après avoir donné une relation fort substantielle de la situation créée en Lituanie par la guerre, le correspondant ajoute : « Dans ces conditions, la population polonaise de Lituanie doit redoubler ses efforts pour conserver à la Pologne *son état de possession matérielle et morale*[1] dans ce pays. Cependant jusqu'à aujourd'hui elle est sortie victorieuse de toutes ces épreuves. Les œuvres scolaires, dont l'organisation est exemplaire et qui sont en grande

[1] C'est nous qui soulignons.

partie entretenues par la générosité locale, élèvent presque toute la jeunesse de Vilna grâce au concours des intellectuels de toutes nuances qui s'étend même à la province, grâce aussi à l'activité infatigable des propriétaires demeurés dans le pays et des prêtres. L'opposition des autorités est, malgré tout, un faible obstacle au développement de l'instruction polonaise : les maîtres professionnels de Vilna réduisent au minimum leur traitement bien qu'ils soient obligés de vivre dans les conditions de cherté qui règnent à présent à Vilna ; ils manifestent également leur ferme résolution de rester à leur poste. L'instruction, la civilisation et le sentiment national trouvent de précieux auxiliaires dans les institutions telles que le Comité polonais d'éducation et la Société de secours aux victimes de la guerre. Elles jouent un rôle directeur et procurent les moyens pécuniaires et autres ; enfin toutes, sans exception, propagent l'idée de l'union avec la Pologne. »

Si l'on est curieux de savoir ce qu'est cette « population polonaise de Lituanie », nous dirons qu'elle se compose pour une majorité écrasante des éléments lituaniens polonisés. Le lecteur sait que ces derniers sont en effet intéressés au maintien de « l'état de possession polonais en Lituanie », parce que leur situation politique et matérielle dans le pays en dépend plus ou moins. Ils ne se gênent pas pour se chercher un appui hors de leur véritable patrie, et voilà pourquoi leur mot d'ordre est d'abord l'union avec la Pologne, la liberté ne venant qu'en second lieu. Ils espèrent que, dans l'Etat lituano-polonais restauré, ils réussiront à mettre le peuple lituanien en minorité et à se maintenir sur leurs positions traditionnelles. On comprend après cela

ce que voulaient dire les Polonais en exprimant leur conviction que, dans une union volontaire et cordiale de la Lituanie avec la nation polonaise, *toutes les couches de la société* trouveraient leur développement national, intellectuel et économique.

En publiant leur déclaration relative à la question lituanienne, les Polonais agissaient évidemment en plein accord avec les éléments polonisés de Lituanie, car presque en même temps, le 24 mai 1917, ces derniers présentaient au chancelier allemand Bethmann-Hollweg une pétition qui réclamait l'union de la Pologne et de la Lituanie en un seul Etat. La pétition est signée par 44 personnages (serait-ce un nombre fatidique ?) qui s'intitulent « les représentants de tous les partis polonais de Lituanie » ; elle renferme entre autres ces deux passages suggestifs :

« Si on considère en outre que presque toute la grande et la moyenne propriété se trouvent aux mains des Polonais, que dans les villes les Polonais forment la plus grande partie de la population chrétienne et que, les Juifs mis à part, l'industrie, le commerce, les métiers, et surtout les professions libérales, sont en majorité représentés par les Polonais, alors on doit comprendre quel rôle prépondérant joue dans ce pays l'élément polonais et quelle vigueur il manifeste au point de vue économique, intellectuel et politique. [1] »

Et de là une transition parfaitement logique à la résolution finale :

« Formant une partie intégrante du grand peuple polonais, nous avons tendu et tendrons toujours à nous unir en un seul Etat avec la Pologne dont

[1] *Lietuvos Aidas*, nº 4, 1917.

notre pays a partagé le sort non seulement aux époques de gloire et de triomphe, mais encore à celles de luttes et d'asservissement. Cette juste prétention n'est nullement opposée aux intérêts vitaux des autres nationalités de ce pays qu'elle respecte au contraire et favorise par la création d'un Etat unique reposant sur le principe de l'autonomie des diverses parties du pays. [1] »

Les pétitionnaires ont beau affirmer plus loin qu'ils ne veulent pas « envisager ici la forme de cette union », le sens général de la pétition ne laisse aucun doute sur le genre d'autonomie dont jouirait la Lituanie dans l'Etat polonais. D'autres organisations polonaises de Lituanie, telles que le Club populaire polonais à Vilna, ont fait à ce sujet des déclarations plus franches et ont déterminé « la forme de cette union » en réclamant la communauté pour les deux peuples des pouvoirs législatif et exécutif, la Lituanie n'ayant plus en propre que le pouvoir judiciaire. Voilà le programme de l'orientation polonaise en Lituanie.

Qu'on n'aille cependant pas croire que tous les éléments plus ou moins polonisés de Lituanie en sont encore à l'esprit traditionaliste et aristocratique qui fut autrefois le leur. Dans les limites de la Lituanie ethnographique, les éléments polonisés forment au plus le 7 à 10 % de la population totale. 2 % peut-être se sont rangés consciemment et définitivement du côté de la nationalité polonaise ; il faut dire que c'est la partie la plus puissante, socialement et intellectuellement parlant, des éléments polonisés. L'autre partie n'a guère pour la rattacher à la nationalité polonaise que l'usage courant qu'elle

[1] *Lietuvos Aidas*, n° 4, 1917.

fait d'un polonais d'ailleurs considérablement altéré. Son orientation définitive d'un côté ou de l'autre dépend du sort politique du pays et du triomphe des libertés démocratiques. Les partisans de la Pologne le comprennent parfaitement et font tous les efforts possibles pour gagner à leur cause les groupements lituaniens inconsciemment attirés dans l'orbite polonaise.

Immobilisés dans leurs stériles sympathies pour la Pologne, ils n'ont, peut-on dire, rien fait de tout le XIX^e^ siècle pour relever le niveau intellectuel de la classe populaire. Ce n'est que vers la fin du siècle qu'ils se sont subitement intéressés à son sort, mais pour faire pièce au mouvement démocratique et exercer sur elle une action civilisatrice et éducatrice qui en réalité va à l'encontre de tous les intérêts vitaux du peuple lituanien dans son ensemble.

On sait maintenant ce qu'il en a coûté à la Lituanie d'avoir fait dans le passé des emprunts aux civilisations russe et polonaise. Si dures qu'en eussent été les conséquences, les Lituaniens n'ont cependant pas voulu renoncer à la moindre partie de ces acquisitions qui avaient déjà, pour ainsi dire, obtenu en Lituanie droit de cité. En effet, repousser les influences étrangères déjà admises eût été un procédé simpliste qui n'aurait pas conduit au but désiré. Au contraire, c'est le devoir de tous les Lituaniens conscients et instruits, élevés dans la majorité des cas dans la discipline des cultures russe et polonaise, de tendre à se dégager des formes étrangères, mais sans rejeter ce que ces cultures contiennent d'universel et de positif. En d'autres termes, les différents éléments des cultures russe et polonaise doivent être fondus par les Litua-

niens en un tout organique, puis introduits par eux dans leur synthèse nationale.

En proposant à la Lituanie d'achever ainsi le développement de sa culture et son évolution historique, ce n'est pas devant une aspiration idéale, mais bien devant une nécessité réelle que nous la plaçons, car il n'y a pas pour le peuple lituanien d'autre issue pour échapper à l'action dissolvante des influences extérieures qui menacent l'intégrité de sa vie nationale. Et d'abord cette solution préviendrait une fois pour toutes en Russie ou en Pologne toute velléité d'emprise politique sur la Lituanie, basée sur un prétendu droit d'influence culturelle. Ensuite une telle thèse serait l'efficace contrepoison de toute russification ou polonisation ultérieure dans tous les cas où le danger serait encore à craindre. Enfin elle faciliterait le retour dans le giron national de tous ceux qui, séduits par l'attrait des cultures étrangères, ont faibli dans leur fidélité.

Sur ce dernier point nous voudrions encore ajouter quelques mots. Nous nous rendons parfaitement compte qu'on ne peut exercer aucune contrainte extérieure sur l'individu dans le choix personnel qu'il fait de telle ou telle nationalité, car il doit jouir de la liberté que tous lui reconnaissent de remplir ses obligations morales et naturelles. Aussi le peuple lituanien ne peut-il user de moyens de violence pour faire entrer les éléments polonisés de Lituanie dans la composition de la nationalité lituanienne. Quant à la culture, il ne peut que s'efforcer de réaliser des conditions de vie telles que ces éléments se sentent poussés à sortir de leur isolement et à coopérer à l'œuvre de synthèse nationale, à laquelle ils apporteront l'appoint de leur expérience acquise

au cours de leurs errements. Ils doivent comprendre qu'ils trouveront dans une synthèse nationale complète plus de bienfaits qu'ils n'en pouvaient attendre de l'étranger. Alors le peuple lituanien, sans s'aigrir d'une aussi longue attente, leur ouvrira ses bras et recevra avec une joie profonde ses enfants prodigues.

Quant aux conjonctures de la politique extérieure, elles sont telles que la nation lituanienne ne peut vivre normalement et se développer que si l'équilibre est réalisé dans les rapports réciproques de l'Allemagne et de la Russie, pour autant que les intérêts matériels de ces deux puissances se heurtent sur le territoire de la Lituanie. Il n'est pas douteux que Russie et Allemagne tendent à consolider leur position sur la plus grande partie possible du littoral de la Baltique. L'Allemagne ne fait ainsi que suivre les vieilles traditions des ordres teutoniques qui, au XIII^e^ siècle déjà, s'efforçaient d'élargir leur domination sur toute l'étendue du littoral baltique de l'embouchure de la Vistule à celle de la Duna et même plus loin encore au nord. Depuis lors, l'esprit de conquête de la race allemande n'a pas diminué. Au contraire, la fin du XIX^e^ siècle l'a vu croître pour cette première raison que le peuple allemand, serré dans un territoire relativement étroit, éprouve aujourd'hui plus que jamais le besoin biologique de s'étendre.

Naturellement, ce besoin a cherché à se satisfaire du côté qui présentait le moins de résistance. C'est ce qu'on peut constater dans la guerre actuelle à propos de la Lituanie qui, stratégiquement et politiquement, est le point le moins défendu.

Comparée à la politique russe des dix dernières

années qui ont précédé la guerre, la politique des Allemands pendant la période d'occupation s'est montrée plus mesquine et plus vexatoire. Ils ont, par exemple, rétabli l'interdiction générale de toute la presse lituanienne ; ce n'est qu'en 1917 qu'ils ont montré un peu plus de tolérance. Non moins caractéristique est la division du pays en petits districts fermés, entreprise, selon toute apparence, pour rendre impossible aux habitants toute action politique et nationale commune. Il faut bien croire que ces mesures ne sont pas justifiées par les exigences de l'état de guerre, car dans ce cas elles seraient tout aussi indispensables en Belgique et en Pologne. [1]

Après cela il n'y a plus lieu de s'étonner que l'Allemagne se soit montrée plus traitable et plus conciliante avec ses adversaires occidentaux quand la tournure que prit soudain la révolution russe eut réduit à ses extrêmes limites la force de résistance de la Russie. Elle comptait tout simplement se dédommager au centuple aux dépens de cette dernière en s'emparant de la Lituanie et de la Lettonie. [2] Dans cette dernière, autrefois soumise à l'Ordre des Porte-Glaive, et où l'élément allemand qui lui est resté de ce temps ne représente plus que le 8 % de la population, les Allemands voient une « Nouvelle Allemagne » qui d'une façon ou d'une autre doit être réunie à sa métropole ; mais pour cela il leur est indispensable de jeter un pont par-dessus la Lituanie qui, aujourd'hui comme il y a sept siècles,

[1] L'adoucissement du régime d'occupation et l'attribution aux Lituaniens de quelques libertés, en réalité bien éphémères, ne se produisirent que plus tard, lorsque les Allemands perdirent l'espoir d'annexer purement et simplement la Lituanie. Ils préférèrent dès lors à leur frontière orientale l'état lituanien à la puissance russe.

[2] Le nom de Lettonie s'applique à tout le pays des Lettons, c'est-à-dire aux trois provinces : Courlande, Livonie et Letgalie.

fait obstacle à la satisfaction de leurs appétits. S'inspirant de cet esprit, qu'elle cache d'ailleurs avec soin, la politique allemande évite de faire des promesses de liberté à la population dont elle préfère travailler et déguiser les opinions et les aspirations comme si elles ne s'écartaient en rien de ses propres désirs.

D'ailleurs, il ne faut pas s'imaginer que la Russie s'accommoderait aisément d'une domination allemande dans les provinces baltiques. Instructives sont à cet égard les réflexions du ministre de la guerre Terestchenko exprimées au préparlement russe le 30 octobre 1917. Après avoir fait observer que la politique d'expansion économique de l'Allemagne en Pologne n'obtenait pas les résultats escomptés, il ajoute ceci : « L'Allemagne agit d'ailleurs avec beaucoup plus d'énergie à l'égard de la Lituanie et de la Courlande, économiquement plus faibles. Pour ce dernier pays, l'Allemagne a déjà un plan économique détaillé de colonisation, voulant satisfaire et remercier ses soldats de leurs fatigues militaires. Mais ici la Russie doit déclarer fermement qu'elle ne tolérera pas d'être privée de sa sortie sur une mer qui ne gèle pas. » Aussi le ministre ne met pas sur le même pied la Pologne et les provinces baltiques pour ce qui est du droit de disposer d'elles-mêmes. « Nous comprenons, dit-il plus loin, ce droit pour la Pologne, mais en ce qui concerne les deux autres pays tout le monde ici semble bien comprendre les intérêts de la Russie sur la mer. Notre patrie, sans un port qui ne gèle pas, serait rejetée à l'époque de Pierre le Grand. » [1]

Ces paroles caractérisent d'autant mieux l'attitude de la Russie vis-à-vis des droits de la Lituanie et de

[1] *Journal de Genève*, n° 302, 1917.

la Lettonie qu'elles ont été prononcées dans un moment de désordre intérieur complet et de totale impuissance militaire sur le front. Les prétentions d'autrefois qui se réclamaient d'une soi-disant communauté de culture et de civilisation sont remplacées maintenant par des considérations pratiques d'ordre matériel. La Lituanie devra dorénavant compter avec cette circonstance plus que dans le passé. Celui qui connaît de près les choses de Russie, sait que le rôle peu brillant de cette dernière dans la guerre actuelle est parfaitement explicable, presque inévitable même, après l'effondrement du régime autocratique qui tenait le pays dans la servitude et l'ignorance. Mais, d'autre part, il n'est pas moins indubitable que, quels que soient pour la Russie les résultats de cette guerre, elle ne peut plus retourner à l'obscurantisme et à la stagnation d'autrefois. Abasourdis par la confusion chaotique qui règne aujourd'hui dans ce pays hier encore esclave, aujourd'hui bouleversé par la guerre et la révolution, nombreux sont ceux qui oublient que cette race, richement douée par la nature, peut dans l'atmosphère des libertés constitutionnelles acquérir en quelques dizaines d'années une puissance telle qu'à elle seule elle sera pour l'Allemagne une redoutable rivale. [1] Cette dernière l'a toujours compris mieux que d'autres et voilà pourquoi, en toute connaissance de cause et non sans succès, elle soutenait la réaction chez sa dangereuse voisine. Telle est la deuxième prétendante qui menace la Lituanie.

[1] Maintenant que la guerre mondiale est terminée au détriment tant de l'Allemagne que de la Russie, on peut prévoir l'éventualité contraire. Il peut arriver que ces deux puissances, au lieu de rivaliser, réuniront leurs forces contre l'Europe occidentale. La Lituanie aurait alors sa place parmi les états intermédiaires qui devraient maintenir l'équilibre dans l'Europe orientale.

L'Etat polonais renaissant émet aussi ses prétentions économiques sur la Lituanie. Les Polonais estiment comme les Allemands que leur expansion économique suit le cours le plus favorable en s'étendant vers la Lituanie et la Russie Blanche. Il leur semble plus facile d'écouler les produits de leur industrie dans ces deux pays essentiellement agricoles et moins peuplés que le leur. Ils vont même jusqu'à parler de leur colonisation par les paysans polonais qui devront pour cela y renforcer leur élément national. Mais ici leur projet se heurte, non seulement aux intérêts de la nation lituanienne, mais encore aux appétits personnels de l'Allemagne et de la Russie qui ne sont certes pas disposées à s'arrêter dans la poursuite de leurs avantages au profit des tendances d'expansion polonaises.

La question se pose si, dans ces circonstances, il serait rationnel et juste de trancher le sort de la Lituanie en la soumettant à une seule des trois puissances qui prétendent avoir des droits sur elle. Notre réponse est catégorique : Non, dans aucun cas. Livrer à l'Allemagne la Lituanie et la Lettonie serait permettre à la Prusse de doubler ses forces en peu de temps et d'entrer de nouveau en conflit avec ses voisins ; les rendre à la Russie équivaudrait à légitimer la politique historique russe faite de violence et d'exploitation De plus le rétablissement d'une frontière commune à la Russie et à l'Allemagne ferait surgir la menace de nouveaux frottements et de nouveaux chocs. Enfin unir la Lituanie à la Pologne empêcherait le peuple lituanien de former une nation intégrale en favorisant le jeu dissolvant des éléments réactionnaires et en semant ainsi dans le pays des germes de dissension nationale et de discorde perpétuelle.

Si le monde cultivé tient à la paix et à la liberté, il comprendra que la Lituanie doit être la patrie indépendante d'une nation intégrale possédant en elle assez de forces matérielles et morales pour rester libre envers les influences nationales, intellectuelles et politiques du dehors. Ce n'est qu'en satisfaisant à la fois les droits et les intérêts du peuple lituanien qu'il est possible d'éviter à la vie internationale les funestes conséquences qui résulteraient de la domination exclusive en Lituanie d'une des nations voisines plus puissantes. Quant aux intérêts économiques de ces dernières, pour autant qu'ils méritent considération, il faut pour les sauvegarder convenir des arrangements nécessaires, sans en laisser l'examen au seul pays intéressé, mais en se basant sur des normes définies entourées de toutes les garanties internationales. C'est seulement ainsi qu'il sera possible de concilier les droits inaliénables du peuple lituanien avec les intérêts matériels de tous les pays intéressés. En un mot la Lituanie doit être un Etat tampon indépendant qui, grâce à sa neutralisation, conciliera à la fois ses intérêts et les nécessités des relations internationales.

Durant la guerre le peuple lituanien a eu plus d'une fois l'occasion d'exprimer publiquement par la voix de ses représentants sa résolution d'acquérir une pleine indépendance. A la troisième conférence des peuples opprimés, tenue à Lausanne en 1916, les représentants de la Lituanie envahie réclamèrent pour leur patrie une indépendance absolue. Cette même année, la nombreuse colonie lituanienne des Etats-Unis présenta au président Wilson et aux ambassadeurs de tous les Etats européens une déclaration des droits imprescriptibles de leur pays. En

1917, après le triomphe de la révolution russe, les réfugiés lituaniens dispersés dans tout l'Empire russe déléguèrent des représentants à une diète générale qui adopta une résolution en faveur de l'indépendance de la Lituanie. Enfin dans la seconde moitié de cette même année (septembre 1917), une Diète des représentants de toute la Lituanie envahie, que les Allemands toléraient dans l'espoir qu'elle aurait pour eux un résultat favorable, affirma une fois de plus le droit sacré du peuple lituanien à disposer lui-même de son sort.

Il n'y a donc plus aucun doute : si la possibilité est offerte au peuple lituanien de se déclarer formellement, il n'hésitera pas un instant et proclamera sa souveraineté. [1]

Quant à la future organisation de leur Etat, les Lituaniens doivent la concevoir de manière à accomplir la double tâche que leur sens politique leur indique pour réparer les errements du passé : d'abord la réunion de la Lituanie russe et de la Lituanie prussienne en une seule nation, puis un rapproche-

[1] Cette proclamation a été faite par le Conseil d'Etat lituanien jouissant de la confiance entière de la grande majorité du peuple. En voici le texte :

« Le Conseil d'Etat lituanien, dans sa séance du 16 février 1918, a décidé à l'unanimité d'adresser aux gouvernements de la Russie, de l'Allemagne et des autres Etats, la déclaration suivante :

Le Conseil d'Etat lituanien, qui est actuellement la seule représentation du peuple lituanien, se basant sur le droit reconnu aux peuples de disposer d'eux-mêmes, ainsi que sur la résolution de la conférence lituanienne qui s'est tenue à Vilna du 18 au 23 septembre 1917, proclame la restauration de l'Etat lituanien indépendant et démocratique, avec Vilna pour capitale et dénonce tout rapport de dépendance avec les autres Etats. Le Conseil d'Etat lituanien déclare que la constitution de l'Etat lituanien et le règlement de ses rapports avec les autres nations seront établis par l'Assemblée nationale qui sera convoquée le plus tôt possible après son élection sur les bases démocratiques par tous les habitants de la Lituanie.

Vilna, le 16 février 1918. »

ment politique avec la Lettonie, si possible sous la forme du fédéralisme. La première de ces deux tâches accomplies, ce serait toute une partie d'un territoire autrefois immense et dont la population est en majorité lituanienne sauvée de l'emprise germanique à laquelle elle a jusqu'ici opposé une tenace résistance. Ce serait encore pour le peuple lituanien cet immense avantage de posséder tout le cours inférieur du Niémen, le seul grand fleuve lituanien que, jusqu'à présent, les Allemands ont utilisé au mieux de leurs intérêts.

L'alliance de la Lituanie avec la Lettonie unirait toute la race letto-lituanienne dans le but de réaliser un équilibre local entre le monde germanique et le monde slave. La Lettonie a droit à l'indépendance tout comme la Lituanie, de par son individualité nationale définitivement arrêtée ; ses intérêts sont parallèles à ceux de la Lituanie; l'union de ces deux peuples frères qui n'ont entre eux aucune rivalité aiguë augmenterait l'importance et ferait la force de chacun d'eux.

Au point de vue politique, cette union affaiblirait l'action néfaste de l'élément polonais en Lituanie, de l'élément allemand en Lettonie. Au point de vue culture, les deux pays se compléteraient en quelque sorte l'un l'autre. Le fait est que, moins nombreux que les Lituaniens, les Lettons sont plus pratiques que ces derniers, aussi ont-ils pour la culture matérielle de remarquables dispositions, tandis que les Lituaniens sont plus enclins à la culture intellectuelle. Le rapprochement des Lettons et des Lituaniens n'est donc pas justifié seulement par leur parenté ethnique, mais encore par les avantages qu'ils en retireraient les uns comme les autres.

Pour terminer ces quelques considérations poli-

tiques, nous ajouterons que l'orientation ultérieure de la Lituanie émancipée devra la mettre en contact plus étroit avec les autres nations baltiques. En particulier, la Lituanie devrait se rapprocher des Etats scandinaves à cause d'une parenté spirituelle qui se révèle déjà dans le fait que ces Etats sont, eux aussi, intéressés à maintenir entre l'Allemagne et la Russie un équilibre de puissance. D'ailleurs, il ne nous est pas possible ici d'entrer à ce sujet dans de plus amples détails.

II

Pour vivre et prospérer, le peuple lituanien doit réaliser, dans sa politique et sa civilisation, un équilibre entre l'Orient et l'Occident, et l'histoire montre qu'il a pu surmonter les difficultés de sa situation dans la mesure même où cette condition a été remplie. Par contre, la prédominance exclusive de l'Orient d'abord, puis de l'Occident, fit surgir dans sa vie un nombre toujours croissant d'agents destructeurs, tant et si bien qu'il perdit son existence d'Etat. La renaissance lituanienne fut avant tout une réaction contre l'abusive prépondérance des influences, soit orientales, soit occidentales. Nous venons de voir que la nation lituanienne ne peut vivre d'une vie intégrale que si elle réussit à fondre chez elle les principes de culture russes et polonais dans une synthèse nationale lituanienne et à établir à l'extérieur un équilibre au moins local et partiel entre le monde germain et le monde slave.

La tâche immédiate du peuple lituanien, cette tâche historique que nous avons si longuement étudiée, est donc toujours la même; mais la balance des forces en présence a changé. Aujourd'hui, la

Lituanie ne peut prétendre qu'à jouer le rôle d'un solide tampon entre deux puissances géantes qui menacent constamment de se heurter.

Cette situation met en relief non pas la force matérielle, mais l'intégrité morale et la haute mission civilisatrice de la Lituanie. La Lituanie doit jouir de la première, parce qu'elle est une nation ayant son individualité propre qui tend à s'épanouir entièrement. Elle mérite le respect pour la seconde, parce qu'elle vise à embrasser dans son individualité nationale la synthèse universelle des deux civilisations mondiales, l'orientale et l'occidentale : une forme personnelle, un contenu universel, telle doit être la culture qui, seule, peut être pour le peuple lituanien un gage de vie.

Réaliser dans sa civilisation la synthèse de deux mondes ou plutôt des deux moitiés du monde, voilà, pour une nation, une haute mission et un idéal digne de tous les efforts et de tous les sacrifices. La conscience de cet idéal doit être la plus grande fierté du peuple lituanien ; elle doit caractériser sa physionomie aux yeux du monde civilisé et forcer moralement ce dernier à lui reconnaître des droits nationaux inviolables.

Nous avons la bonne fortune de pouvoir affirmer qu'une telle synthèse est réalisable en principe, en nous réclamant de l'opinion autorisée du R. P. M. de Munnynck qui estime que le rôle national de la Belgique est de synthétiser les cultures romane et germanique. Remarquons qu'il y a, à cet égard, entre la Belgique et la Lituanie, une différence consistant en ce que ce rôle est indiqué à la Belgique, selon le R. P. de Munnynck, par son caractère mixte au point de vue ethnique, alors que la Lituanie, de constitution ethnique simple, y est cependant appelée

à cause des éléments de cultures différentes qu'elle a successivement accueillis dans le cours de son histoire. Cependant, il nous semble que les considérations du R. P. de Munnynck, sur ce qu'il appelle les « patries mixtes », s'appliquent parfaitement à la Lituanie.

« Le patriotisme, dit-il, dans son étude intitulée *Psychologie du patriotisme*, ne se contente pas d'une base rationnelle. Il faut que la personne tout entière soit captivée par la patrie ; il faut, par conséquent, que la vie affective, l'amour, la fierté, l'enthousiasme se concentrent sur le motif de l'existence nationale pour que le patriotisme vrai puisse prendre naissance. Or, il est peu probable que le rôle de tampon entre deux pays belliqueux soit de nature à nous inspirer beaucoup d'orgueil ou beaucoup de tendresse. Il faut davantage, et il y a davantage : ces pays mixtes sont, par leur nature même, appelés à faire la synthèse de deux civilisations et à produire la fusion de deux idéals » (page 37).

« Qu'est-ce qu'un idéal, sinon un principe directeur, une perfection absolue à laquelle il faut viser toujours et que l'on n'atteindra jamais? Tout idéal réalisé est un idéal perdu. Il suffit de se contenter de ce qui existe ou même de ce qui est réalisable pour tomber dans le hiératisme, dans la stagnation, dans la mort. Un idéal très élevé, inaccessible en soi, peut seul marquer le chemin du progrès continu, assurer le développement perpétuel, enflammer l'enthousiasme permanent et produire ainsi l'inébranlable patriotisme.

« L'idéal du pays mixte est superbe. Il lui appartient d'embrasser, dans une vue largement humaine, tous les éléments vitaux de deux cultures, de vivre cette synthèse opulente et de faire passer ainsi, dans

les deux pays voisins, la moelle, la fleur et le fruit des civilisations rivales» (page 38).

« C'est un idéal sublime. Leur ambition doit être de se faire une âme largement humaine, de symboliser toute l'ampleur, toute la richesse de l'humanité et d'unir les cultures closes dans une synthèse fraternelle. Il n'en faut pas davantage assurément pour éveiller la fierté nationale et pour donner aux pays mixtes un solide et fécond patriotisme [1]» (page 39).

Après avoir cité de si remarquables conclusions, il est inutile de nous attacher plus longtemps à caractériser l'idéal du peuple lituanien en civilisation. Il ne nous reste donc plus qu'à illustrer par des exemples concrets l'idée fondamentale que nous nous en sommes faite. Dans ce qui précède, nous avons essayé de prouver que la renaissance nationale lituanienne, résultat de l'évolution historique d'un pays placé sur les confins de deux mondes, doit nécessairement synthétiser les éléments dissemblables de deux cultures rivales. Si nous réussissons à montrer, par des exemples vivants, que cette synthèse se réalise déjà dans la culture intellectuelle issue de la renaissance lituanienne, nous croirons avoir rempli notre tâche.

III

La renaissance nationale lituanienne a fait germer une culture intellectuelle qui, pour ne plus en être à son enfance, n'a cependant pas encore atteint son entière maturité : nous dirons qu'elle se trouve dans sa période de croissance. Elle fut dans l'enfance

[1] Prof. M. de Munnynck O. P. *Psychologie du Patriotisme*, p. 37-39.

aussi longtemps qu'il lui fallut entrer en contact élémentaire avec la culture populaire dont elle est fille. Elle présente, durant ce temps, assez peu d'intérêt, parce qu'elle ne sut pas encore donner une expression originale à ses jeunes forces créatrices. Aujourd'hui, cependant, celles-ci ont pris un tel essor qu'elles nous permettent d'estimer approximativement ce qu'elles donneront une fois leur entier développement atteint, ce qui ne saurait manquer quand les conditions de la vie nationale de la Lituanie se seront améliorées.

Nous nous contenterons d'examiner l'œuvre intellectuelle de trois ouvriers de la renaissance lituanienne : V. St. Vîdûnas, M. Čurlionis, A. Dambrauskas. Chacun d'eux travaille dans un domaine particulier de la création spirituelle ; il serait plus juste de dire que chacun d'eux embrasse un groupe différent de fonctions : Vîdûnas est, par excellence, théosophe et dramaturge ; Čurlionis, compositeur et peintre ; Dambrauskas, publiciste, poète et penseur. De plus, chacun d'eux a grandi et mûri dans l'atmosphère d'influences dissemblables. Vîdûnas, Lituanien de Prusse, a terminé ses études dans une université allemande ; Čurlionis a trouvé sa formation musicale et artistique au centre même de la vie intellectuelle polonaise, à Varsovie ; enfin, Dambrauskas a étudié en Russie, à Petrograd, d'abord à l'université, puis à l'académie ecclésiastique catholique où il fut quelque temps professeur.

On pourrait croire que leur mentalité est le reflet du milieu, c'est-à-dire du peuple, avec lequel ils ont été en contact immédiat durant leur période de croissance spirituelle. Or, il n'en est rien. Chacun d'eux, tout en admettant les principes fondamentaux de telle ou telle civilisation, éprouvait avant

tout le besoin de les compléter par les principes de la civilisation rivale, et ensuite seulement, possédant pour ainsi dire en soi la thèse et l'antithèse de son évolution spirituelle, il en réalisait l'achèvement synthétique.

C'est ainsi que Vîdûnas, élevé dans l'atmosphère de l'activisme occidental allemand, se sentit puissamment attiré par l'idéal contemplateur de l'Orient, si éloigné de lui dans le temps et l'espace. Čurlionis, qui rencontrait en Pologne l'individualisme de la culture occidentale, ressentait une sympathie toute particulière pour l'universalisme cosmique dans l'esprit de la philosophie orientale ; cependant que Dambrauskas, tenu plus longtemps sous l'impression immédiate d'une mentalité orientale, éprouvait plus vivement que les deux premiers l'attrait de la civilisation européenne occidentale, bien que tous trois soient des Européens dans toute la force du terme. Bref, en chacun d'eux apparaît le type du Lituanien cultivé, avec la tendance, qui lui est propre, vers une large synthèse nationale. Voilà ce qu'ils ont tous trois de commun. Pour mettre en lumière leurs particularités individuelles, nous allons les étudier l'un après l'autre.

Vîdûnas, nous l'avons dit, est théosophe et dramaturge. Ces deux titres ne se rencontrent pas en lui par hasard. Théosophe, il s'abandonne à la passive contemplation orientale ; dramaturge, il vit de la vie active de l'Occident : c'est de cette façon qu'il réalise dans sa personnalité la conciliation des deux mondes.

Le penchant à la contemplation et l'aptitude à l'action s'accommodent en lui d'autant plus aisément qu'il est du nombre de ces gens heureux pour qui agir et parler, décider et exécuter sont insépa-



V. St. Vidûnas.

rables. Par contre, cette précieuse qualité fait que Vîdûnas ne remarque pas un des plus grands défauts de la doctrine théosophique : comme cette dernière, il met un signe d'égalité entre la science et la vertu. Cette tendance s'observe en général dans les personnalités puissantes qui n'ont pas éprouvé de désaccord entre leur conscience et leur volonté, et dont Socrate et Tolstoï sont des exemples. Aussi Vîdûnas va jusqu'à affirmer ceci : « En général, l'évolution ascendante, ou progrès, peut être envisagée comme une illumination de la conscience, c'est-à-dire comme une manifestation plus évidente du contenu interne du monde. » [1]

Un autre défaut encore est commun à Vîdûnas et à la théosophie. Celle-ci préfère ordinairement à une philosophie rigoureusement logique un système artistique de représentations esthétiques, et cela parce que le théosophe, par suite de sa tendance à la contemplation, pense non par idées, mais par images. Aussi, l'expression de E. Hello « la science orientale, c'est l'esthétique », s'applique-t-elle parfaitement à Vîdûnas. Cela explique pourquoi Vîdûnas, avec des connaissances assez vastes dans les sciences naturelles, et même dans la théologie, est si peu persuasif dans ses considérations théosophiques, bien qu'en tout ce qu'il dit et écrit il soit véritablement supérieur. C'est là un trait commun à toute la science orientale dont la force réside d'ordinaire non pas dans une idée générale, mais dans une vive intuition artistique. En un mot, Vîdûnas poète mérite plus d'intérêt que Vîdûnas penseur. Cependant, la place qu'il s'est acquise dans la question des rapports de l'Orient et de l'Occident et du rôle histo-

[1] Vîdûnas. *Musų Uždavinys*, p. 32.

rique du peuple lituanien, vaut qu'on s'arrête à ses théories.

En général, les considérations de Vîdûnas remontent aux causes les plus éloignées et même à la cause première. Il applique la même méthode aux questions historiques. « L'*évolution*, dit-il dans son ouvrage intitulé *Notre tâche*, doit être mieux comprise qu'elle ne le fut jusqu'à présent. Il ne peut y avoir d'évolution sans *involution*. Il est certain que tous les degrés de la vie naturelle tendent à monter vers l'humanité. L'humanité, elle, se dirige incontestablement du côté de l'esprit, de la conscience, de la sagesse. Le progrès mène aux hauteurs spirituelles. D'ailleurs, il importe de comprendre la chose justement. Au fond, cette voie n'est autre que celle qui nous ouvre les profondeurs de la nature, du monde. La vie de l'univers n'est qu'un retour à son point de départ. Ce qui fut le principe de cette vie se cache au cours des siècles derrière ses manifestations. Puis cette essence intime de la nature apparaît de nouveau à travers les phénomènes qui, petit à petit, s'effacent dans son rayonnement et retournent à leur principe. Ce principe est justement ce que l'on nomme évolution, développement, progrès. L'apparition des phénomènes est l'involution, l'institution des choses matérielles. On l'appelle aussi la création du monde. » [1]

Pour se manifester, la vie s'est d'abord morcelée dans des signes sensibles, matériels et multiples qui se nommèrent individus. Ce fut la première période, celle d'involution, caractérisée par une transition de l'être universel à l'être individuel, de l'unité à la multiplicité. Dans la période d'évolution qui a

[1] Vîdûnas. *Musų Uždavinys*, p. 27-28.

suivi, la conscience générale se retrouve et s'affirme, et son développement semble être le but même du progrès. C'est un retour à l'universalité et à l'unité.

La vie de l'humanité n'est qu'un cas particulier de cette loi générale. La substance humaine a pris naissance dans la cause première. Tout en restant une, cette substance a pris ensuite dans la période d'involution la forme corporelle, homme et femme. Mais avant d'apparaître dans le monde sous l'aspect d'un individu humain, elle se sentait animée, au contact de la nature, de forces globales excitées par la cause première. « L'essence de l'humanité, dit Vîdûnas, uniformément consciente d'elle-même, s'est manifestée au cours de l'involution, d'abord par des forces globales qui se sont divisées dans la suite en groupements plus petits. Leur répercussion dans le monde visible fut les générations humaines, grandes et petites : les races et les peuples. Ainsi donc, il y eut dans la formation du monde trois groupes de degrés : les supérieurs correspondent à la création de la substance humaine ; les moyens à l'apparition de ses forces globales ; les derniers, à des forces particulières et isolées. Ceux-ci ont donné ce que nous appelons aujourd'hui humanité, nation et individu. »[1]

Et comme, dans l'esprit de Vîdûnas, l'évolution n'est que le processus inverse de l'involution, « ces degrés, conclut-il, aident l'univers à monter, car tout ce qui arrive dans le développement de ce dernier est marqué d'un caractère d'opportunité. Les degrés établis dans la période primitive du monde deviennent, dans la deuxième, un moyen d'ascension. Par suite, dans la seconde période, celle de l'évolu-

[1] Vîdûnas. *Musų Uždavinys*, p. 29.

tion inverse, le monde trouve la nation sur son chemin. Nul ne peut revenir aux hauteurs de l'humanité sans passer par le peuple. Le chemin du cœur de l'humanité traverse le cœur du peuple, et ce chemin mène à la Cause première du monde et de l'univers »[1].

Pour Vîdûnas qui voyait ainsi les choses, ce n'est pas par hasard que la renaissance lituanienne s'est produite dans le siècle où les peuples ont pris conscience de leur nationalité. « L'humanité, affirme-t-il, *franchit actuellement un des degrés de son développement*. En ce point se trouvent également réunies les conditions de renaissance du peuple lituanien. Il ne peut en être autrement. Le peuple lituanien n'est évidemment pas détaché du reste de l'humanité. La tâche nationale des Lituaniens dépend de la vie contemporaine. Il faut donc comprendre l'activité contemporaine. La chose n'est pas facile, mais cependant possible. La première question sera : En quoi notre temps se distingue-t il des temps anciens ? »[2]

« Les hommes des temps anciens, répond-il, — on le sait par ce qu'ils nous ont laissé — regardaient le monde, pour ainsi dire, par son côté intérieur ; ils apercevaient ainsi les forces élémentaires de la vie et de l'évolution et revêtaient leurs perceptions des formes du monde extérieur ; aussi leurs traditions sont faites, non pas de fantaisie, mais d'une claire et authentique vision.

« Dans l'antiquité, les hommes vivaient deux vies, une intérieure, éclairée par une lumière surprenante ; une extérieure, dans les conditions de la dure et sombre réalité. L'homme était encore divisé en deux

[1] Vîdûnas. *Musų Uždavinys*, p. 32.
[2] *Ibid.*, p. 199.

parties, et c'était là un degré particulier de l'évolution. La tâche ultérieure de l'homme fut d'arriver à l'unité, à une vie parfaitement harmonisée. » [1]

Mais l'homme n'atteint pas ce but immédiatement : il lui faut d'abord traverser une époque de matérialisme. « De même que le monde entier dans sa formation successive, l'homme tend à l'état corporel. Aussi, dans une nouvelle période, son rôle fut de donner, en la pratiquant, un sens à la vie matérielle. Il dut, pour ainsi dire, négliger sa vie essentielle et s'occuper presque exclusivement de son corps. Ses facultés trouvèrent une nouvelle application et s'accrurent. Et enfin se fortifia en lui la vie des sens, des passions et du raisonnement utilitaire qui envahit et pénétra toute son existence terrestre. L'homme y fut contraint par les besoins de son corps qui lui rappelaient son animalité. » [2]

A mesure que, suivant la loi indiquée, la vie de l'homme descendait au matérialisme, sa puissance matérielle et en même temps sa culture matérielle croissaient. L'homme sut faire plier les forces de la nature, grâce « aux machines de l'esprit et aux méthodes de l'art », comme dit J. de Maistre. Il s'éleva donc au-dessus des forces purement naturelles et, conscient de sa puissance, il déclara à la nature qu'il avait le droit de la dominer. Mais, en même temps que les hommes offrent à la nature une résistance toujours plus forte, ils prennent mieux conscience de l'égalité de leurs droits et de leurs mérites. Ils multiplient à l'infini les moyens de communiquer entre eux. L'idée de fraternité humaine et d'égalité se répand toujours davantage. Et cela présage l'aurore d'une ère nouvelle : « A notre

[1] Vîdûnas. *Musų Uždavinys*, p. 204.
[2] *Ibid.*, p. 205.

époque, dit Vîdûnas, *l'homme se transforme complètement*. Quelque chose de nouveau surgit dans sa conscience. Il ressent comme quelque chose de sublime et de solennel. Chacun comprend plus ou moins clairement qu'il doit retrouver au fond de son être les sources de la vie, se rapprocher de la Cause première du monde et résoudre l'énigme de la vie. »[1]

Mais pour saisir ce que doit être cette troisième période de la vie de l'humanité, il faut se rendre exactement compte de ce que furent les deux premières. Le monde antique de clarté intérieure et de ténèbres extérieurs, c'est le monde de l'Orient. Le monde des temps modernes avec ses conquêtes scientifiques, sa culture matérielle et sa victoire sur les forces de la nature, c'est le monde de l'Occident. Dans l'histoire, au triomphe du premier a succédé le triomphe du second ; mais ce n'est pas ainsi que pouvaient se réaliser l'unité et l'harmonie entre la vie intérieure et la vie extérieure, entre la vie de l'esprit et celle de la matière. L'homme doit maintenant se retirer du vaste cercle de la vie matérielle, se concentrer au fond de lui-même, et concilier les deux expériences qu'il a faites dans une synthèse nouvelle et intégrale. Telle est la tâche immédiate qui incombe à l'humanité dans sa troisième période.

A travers la longue suite des siècles, sortant du berceau de l'humanité, de l'Inde mystérieuse, le souffle de l'Orient a passé sur le monde ; le temps l'a affaibli ; l'Occident cependant a toujours conservé, dans le secret de son âme, la nostalgie de sa première patrie. Mais aujourd'hui, suivant l'expression de Vîdûnas, *le véritable Orient, c'est le fond même de l'être humain*[2]. En d'autres termes, la con-

[1] Vîdûnas. *Musų Uždavinys*, p. 202.
[2] *Ibid.*, p. 223.

ciliation de l'Orient et de l'Occident doit être avant tout intérieure, spirituelle.

Nous avons dit déjà que dans son évolution inverse, le progrès va de l'individualisme matérialiste à l'union intime de l'homme et de l'humanité, en passant nécessairement par la nation. Voilà pourquoi « les Lituaniens, dit Vîdûnas, ne peuvent fermer les yeux devant ce qui se passe. Ils ne peuvent rester à l'écart des autres peuples[1] ». « Le peuple lituanien doit collaborer à l'ascension de l'humanité en donnant à la vie de cette dernière l'impulsion de son propre développement spirituel. C'est alors seulement qu'il aura le droit de subsister. C'est alors seulement qu'il apparaîtra comme un rameau vivant de l'humanité.[2] »

S'efforçant d'indiquer ce que cette collaboration a de particulier dans le cas de son pays, Vîdûnas aborde la question du rôle civilisateur qu'imposent à la Lituanie son histoire et sa civilisation. Il trouve significatif que la langue lituanienne ait éveillé quelque intérêt dans le monde savant en même temps que le sanscrit auquel elle se rattache si étroitement. Or, une langue est l'expression même de la conscience intellectuelle, et Vîdûnas ne doute pas qu'en faisant connaissance avec la langue sacrée de l'Inde, le monde occidental n'ait l'occasion de renouer la chaîne des traditions orientales ; il estime que la renaissance de son pays est en connexion étroite avec ce rajeunissement du monde contemporain et affirme enfin que « c'est dans le peuple lituanien que cette nouvelle conscience doit surgir avec le plus de clarté[3] ».

[1] Vîdûnas. *Musų Uždavinys*, p. 224.
[2] *Ibid.*, p. 158.
[3] *Ibid.*, p. 174.

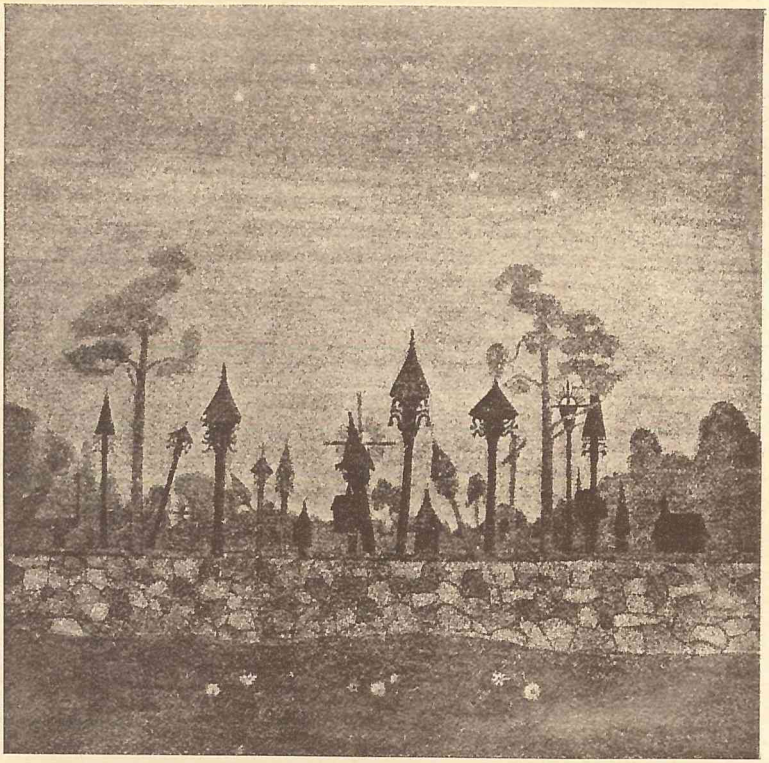
Il indique même les moyens à employer : « tout ce qui reflète l'âme lituanienne doit s'élever à une conscience plus claire, à une vie plus harmonieuse, à une activité plus intense.[1] » « Chacun doit s'élever en soi-même spirituellement et moralement autant qu'il le peut et donner ensuite à son état d'esprit une expression proprement lituanienne.[2] »

La pensée de Vîdûnas sur les rapports de l'Orient et de l'Occident est pour ainsi dire concentrée dans cet aphorisme de E. Hello : « L'Occident est le champ de bataille ; mais quand la liberté humaine aura vaincu la nature, alors viendra l'âge de l'intuition. L'Orient viendra sans doute alors et arborera la croix à son tour.[3] » Une Lituanie restaurée doit trouver place dans cette grandiose collaboration des deux mondes : c'est, dans ses grandes lignes, la vision de Vîdûnas théosophe.

Comme dramaturge, il met en œuvre le monde de ses conceptions théosophiques. Ses tendances synthétiques y trouvent à s'exprimer, particulièrement dans ses deux œuvres maîtresses. L'une d'elles, une trilogie dramatique, qui selon nous est au premier rang de tout ce qu'il a produit, mérite que nous nous y arrêtions. Elle est intitulée *Protočių Šešėliai*, ce qui veut dire « les Ombres des Ancêtres », et se compose d'une tragédie, *Vėtra* (la Tempête), d'un drame, *Ne-sau-žmonės* (Homme pour les autres), et d'un mystère, *Šventa Ugnis* (le Feu sacré).

Ce n'est pas en vain que le titre de la trilogie rappelle les *Dziady* (Aïeux) de Mickiewicz. Le culte des ancêtres, dans la plus large acception du mot,

[1] Vîdûnas. *Musų Uždavinys*, p. 163.
[2] *Ibid.*, p. 157.
[3] Ernest Hello. *Philosophie et Athéisme*, p. 309.



Cimetière, N. Čurlionis.

l'inspire tout entière et y joue un rôle métaphysique comme dans le drame de Mickiewicz. D'ailleurs, nous nous en ferons une idée plus claire après ces paroles de Gustave Le Bon : « La race doit donc être considérée comme un être permanent affranchi du temps. Cet être permanent est composé non seulement des individus vivants qui le constituent à un moment donné, mais aussi de la longue série des morts qui furent ses ancêtres. Pour comprendre la vraie signification de la race, il faut la prolonger à la fois dans le passé et dans l'avenir. Infiniment plus nombreux que les vivants, les morts sont aussi infiniment plus puissants qu'eux. Ils régissent l'immense domaine de l'inconscient, cet invisible domaine qui tient sous son empire toutes les manifestations de l'intelligence et du caractère.[1] »

C'est bien ainsi que Vîdûnas se représente la nation, comme une collectivité. Point n'est besoin de prouver que cette conception, si appropriée au tempérament lituanien, reçoit dans l'esprit de Vîdûnas un sens plus profond et plus concret. Dans ce drame, les « ancêtres » forment le fond éternellement vivant de la communauté nationale, ce milieu que l'individu façonne, mais sans se soustraire lui-même à son influence.

Ainsi donc, comme Mickiewicz, Vîdûnas base l'effet dramatique sur l'action réciproque de l'individu et du peuple. Comme lui également il pose le problème de l'individualisme, mais alors que Mickiewicz ne l'avait abordé que plus tard Vîdûnas en fait le point de départ de sa trilogie. Dans la tragédie, l'individualisme amène la catastrophe ; le drame affirme la nécessité qu'il y a à le concilier avec

[1] Gustave Le Bon. *Lois psychologiqnes de l'évolution des Peuples*, p. 13.

l'esprit national, et son sens moral est tout entier dans cette affirmation. Enfin, le mystère met en regard l'individualisme et l'universalisme pour les fondre dans une harmonieuse synthèse nationale. Bref, Vîdûnas dramaturge continue Mickiewicz dans la période de renaissance.

Dans le prologue de sa trilogie qu'il intitule *Anga*, c'est-à-dire « entrée étroite », un être mystique, Daiva, symbolise le génie du peuple lituanien et nous indique de quelle façon l'idée générale se développera dans les trois parties de l'ouvrage. Voici comment il caractérise la première, la tragédie ou thèse :

« L'homme ne s'élève pas d'un coup à la hauteur du peuple. Au début, il sommeille à l'ombre de la nature; il y respire librement et ne tressaille qu'à son appel. Plus tard, il veut vivre à sa guise, se détache de ses semblables, humilie son prochain et le malheur fond sur lui. »

Išlengvo tik žmogus priauga tautai.
Pradžioj jisai ramiai kvėpuodamas
sau miega prieglobstyj gamtos
ir judinas tik jai paliepus.
Užeina jam paskui vargai,
kad jis gyventi nor savaip
ir skirias nuo kitų,
nužemindamas savo artimą. [1]

Ce qui suit se rapporte au drame ou antithèse de la trilogie :

« Les étrangers en profitent. Ils lui arrachent le sol sous ses pieds; ils l'attellent sous le joug et tentent d'asservir son esprit. Alors l'homme se réveille dans le peuple et revient à lui ; il veut voir le génie du peuple et vivre en l'écoutant. »

[1] Vîdûnas. *Probočių Šešėliai*, p. 19.

Tad svetimi naudojas tuom.
Jam paim žemę iš po kojų,
įkinko kuną tad į jungą,
ir jo galiausiai nor pavergti dvasią.
Tuomet žmogus tautoj pabunda
ir nor save surasti sieloj,
išvysti gėnijų tautos —
ir jo klausydamos gyventi ! — [1]

Le mystère, ou synthèse de la trilogie, ne fait qu'exprimer le principe activiste énoncé par Daiva dans son apostrophe au héros principal : « Il ne faut pas, dit-elle, ambitionner la gloire des découvertes, mais être en vérité. Recherche l'action, non le plaisir. Celui qui se sent déjà dans sa patrie doit apprendre à ouvrir son cœur et à faire jaillir de ses profondeurs, avec la flamme de l'action, la source pure de l'humanité. Celui dont l'âme est pleine d'une grandeur sublime doit être pour chaque fils de sa patrie, si humble soit-il, son éveil, son bonheur, sa forteresse et sa lumière. »

Nereik norėti rast, o buti.
Jieškok veikimo, ne pasimėgimo !
Kurs jau pasijaučia tėvynėje,
tas tur išmokt atverti sirdį,
ir duoti plust iš jos gelmių
su veikimu tyriausiam žmoniškumui !
Bet kam ir siela apsireiškė
pilnoj didybės iškilmybėj,
tas turi but kiekviename
nors ir menkiausiame vaike tėvynės
jo atsigavimu palaima jo,
jo tvirtumu ir — jo šviesa ! [2]

Dans la tragédie *Vėtra* l'action se passe au pays des anciens Borusses, durant la conquête teutonne.

Sur la scène, s'ouvrent aux yeux des spectateurs les profondeurs d'un bois sacré, où se reflète l'état

[1] Vîdûnas. *Probočių Šešėliai*, p. 19.
[2] *Ibid.*, p. 14.

de toute la contrée : les chênes ont perdu leur feuillage, certains n'ont plus que leur tronc ébranché ; l'autel du feu sacré est en ruines. Les chevaliers teutoniques, tenant dans une main la croix et le glaive dans l'autre, des paroles d'amour sur les lèvres et une pierre en place de cœur, ont répandu dans le pays une tragique discorde. Parmi les Lituaniens, les uns, individualistes de tempérament, ont cédé à l'attrait de leur culture ; les autres, fidèles à la vérité populaire, ont instinctivement découvert le mensonge des menées teutoniques et pressenti le danger qui menaçait la vie même de leur nation. La lutte de ces deux tendances opposées apparaît sur la scène dans la rencontre des deux personnages principaux : Mantvîda, un noble Lituanien, et Kernius, son homme lige qui autrefois avait été lui aussi un illustre citoyen de son pays. Le premier a donné sa confiance aux Porte-Croix ; mais en embrassant la nouvelle religion, il s'est détaché des sources de la vie populaire. Le second est resté fidèle aux traditions nationales, mais, tenté par les intrigues teutoniques, il a perdu sa liberté et ne peut accomplir pour son compte la synthèse des cultures. Cependant les chevaliers Porte-Croix profitent de la division qu'ils ont semée dans le pays pour y sévir comme des loups affamés. Mais quand ils vont jusqu'à violer le foyer domestique de ceux mêmes qui ont cru en eux, Mantvîda ouvre enfin les yeux et, assoiffé de vengeance, se précipite contre eux pour défendre sa patrie. Hélas ! il n'est plus possible de rétablir la situation. Les fantômes de la forêt, qui jouent dans la tragédie le rôle du chœur classique, lui annoncent sa ruine : « Les héros eux-mêmes doivent périr quand ils

s'éloignent des sources de la vie et vivent comme des ombres dans leur patrie. »

Ir karžygiai tur zuti !
Kad jie gyvena be gyvybės !
Tėvynėj kaip šešėliai ! [1]

Mantvîda meurt l'épée à la main, en digne fils de la Lituanie. Pendant ce temps, la tempête fait rage dans la forêt et sous sa poussée le dernier chêne s'abat. Les Porte-Croix ont conquis la Prusse et ont éteint ses feux sacrés ; du moins, ils n'ont pu éteindre la flamme de la vengeance qui brûle encore dans l'âme populaire.

Le drame *Ne-sau-žmonės* nous amène au milieu du XVIII[e] siècle. Cinq cents ans se sont écoulés depuis la conquête de la Prusse par les Porte-Croix ; de ses anciens habitants il ne reste plus guère que le nom. Les nouveaux Prussiens ont soumis à leur brutal pouvoir le petit coin de la Lituanie qui débordait sur la rive gauche du bas Niémen. Le peuple, autrefois libre, gémit maintenant dans un dur servage. Le théâtre de l'action est le domaine d'un grand propriétaire prussien, « Herr von Horstenstein ». Sur la scène une demi-obscurité règne comme dans le cœur de ceux qui ont perdu la liberté. Les siècles de domination étrangère ont accompli leur œuvre. Le peuple croupit dans l'ignorance, mais le pire est qu'il est prêt à bénir la main qui l'a chargé de chaînes. Ces gens ne s'appartiennent plus, ils ne sont plus hommes pour eux-mêmes (sau-žmonės) ni de corps, ni d'esprit.

Le drame est dans la lutte d'un tel état de choses avec le sentiment national qui survit. Ce sentiment, c'est un barde populaire qui, cette fois, en est l'interprète. Il se nomme Vîsuomis. Il est le conti-

[1] Vîdûnas. *Probočių Šešėliai*, p. 52.

nuateur de Kernius. Il porte dans l'ombre l'instrument national, la « kanklės » « qui brille comme l'or et dont les cordes luisent comme l'argent ». La foule ne lui fait pas toujours bon accueil, car le son de sa « kanklės » inquiète les cœurs et les appelle à de rudes exploits, souvent même à des exploits sanglants. Les paroles de Vîsuomis jettent le trouble dans l'âme d'un jeune paysan-serf, Nicolas. La destinée ne le favorise pas, le pauvre : sa mère est à la mort et la beauté de sa fiancée a séduit Herr von Hortenstein. Nicolas se trouve dans un cruel état d'hésitation : sur son lit de mort, sa mère lui a fait jurer de se soumettre au destin et Vîsuomis lui insinue que c'est la volonté divine « que l'homme soit homme pour lui-même et non pas pour un autre. Quand il sera devenu homme pour lui-même, il saura l'être ensuite pour les autres, par amour, comme un frère pour un frère ».[1]

Au moment décisif, Nicolas se fait le défenseur de la vertu chère au peuple lituanien ; il n'a pas le choix des moyens et précipite son maître dans les flots de la rivière voisine. Vîsuomis ne juge pas utile de s'inquiéter des conséquences possibles de l'accident ; avant de s'éloigner, il donne encore à Nicolas ce conseil qui est aussi un présage : « Va de l'avant dans le chemin qui convient à un homme ! Et quand toi, ou tes enfants, ou même les enfants de tes enfants, vous entendrez résonner ma « kanklės » dans les tombeaux, dans les bois, dans les vallées et dans les montagnes, sachez alors que Vîsuomis est redevenu jeune ! Vous l'aurez ranimé par le sang versé pour la défense de l'humanité ! Alors le printemps sourira à notre patrie[2]. »

[1] Vîdûnas. *Probočių Šešėliai*, p. 66.
[2] *Ibid.*, p. 94.

La troisième partie de la trilogie, le mystère intitulé «Šventa ugnis», révèle le sens profond de la renaissance lituanienne. La seconde partie montrait l'éveil du sentiment de sa dignité personnelle, ou d'un individualisme purement humain, dans un homme asservi ; c'est à présent un fait accompli et c'est le point de départ du mystère. L'action se passe auprès d'un vieux cimetière. Il y a là le tronc vénérable d'un grand chêne dont les racines sortent de terre et coupent le chemin ; le pied des passants les heurte. Des siècles auparavant un feu sacré brûlait en cet endroit.

Le fossoyeur Duobkasys, qui fouille sans cesse les tombes des ancêtres, a remplacé Vîsuomis et c'est lui qui symbolise l'essence inaltérable du peuple lituanien. Tautvîda est l'héritier spirituel de Nicolas ; mais l'émancipation personnelle de ce dernier ne suffit pas à son âme ; il lui faut de plus vastes conquêtes. Cédant à sa profonde angoisse, il vient au lieu où reposent ses ancêtres. Là lui apparaît le génie national ; il ne le reconnaît pas aussitôt. Il lui faut d'abord comprendre ce que c'est que sa patrie. Sur le chemin de la vie, des gens le rencontrent qui vont le convertir aux idoles matérielles qu'ils adorent eux-mêmes. Mais chaque fois la présence du fossoyeur Duobkasys semble dissiper les fumées de son ivresse. Après d'amères expériences, il acquiert la conviction que la véritable patrie, c'est le feu sacré de l'amour qui brûle au cœur de l'homme. Mais aimer signifie connaître l'unité. Ce n'est donc qu'en approfondissant et en élargissant son individualisme qu'il harmonisera sa personnalité et le génie populaire, et ce dernier n'est que le chaînon intermédiaire qui unit l'homme à l'humanité. Dès lors, Tautvîda ne succombe pas aux tentations des idoles extérieures ; il ne se con-

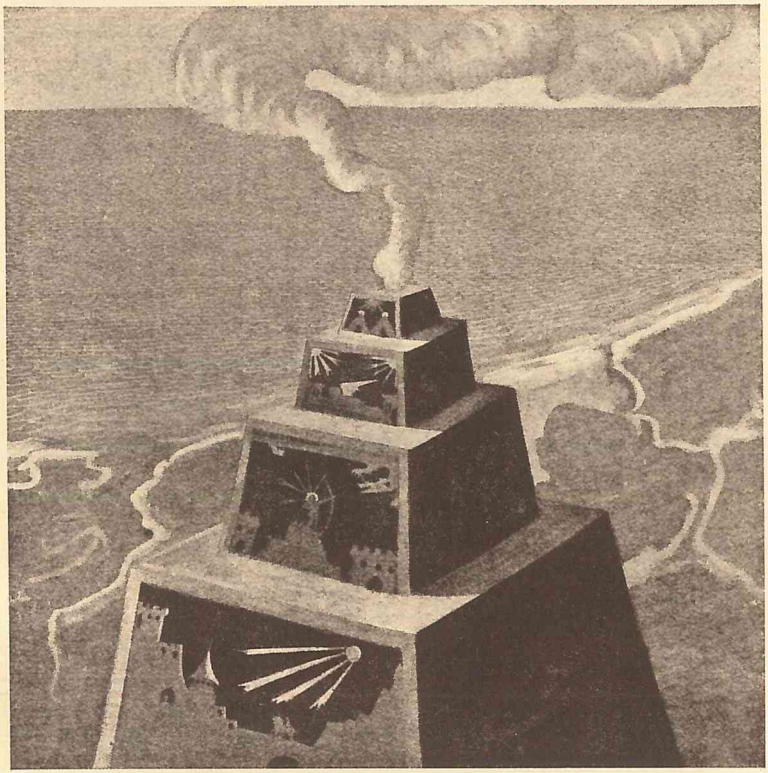
tente pas non plus d'un exclusivisme étroit, mais apporte à son peuple renaissant le flambeau de la conscience universelle. De tous côtés, les foules accourent avec allégresse vers sa rayonnante lumière. Tautvîda les voyant toutes se presser autour de lui, s'écrie : « Que résonnent maintenant les chœurs éternels ! Que tous les mondes étincellent ! Que tous ceux qui peuvent manifester leur vie entonnent l'hymne de l'homme, du peuple et de l'humanité ! Que cet hymne s'envole enflammé vers le ciel, et que ses ailes de feu m'emportent en holocauste d'amour ! »

Dabar teskamba amžinos aidijos !
Lai šviečia ir visi pasauliai !
Tegied. kas gal apreikšt gyvybę,
žmogaus, tautos, žmonijos giesmę !
Ji tepakil liepsnodama dangun !
Irgi liepsnų sparnai tepakelia mane !
Aukoju meilei visiškai save ! [1]

Le peuple reprend alors ce chœur majestueux : « Soleil, âme de nos ancêtres, vivant océan des siècles ! l'amour immortel est aussi fort que toi ; la flamme de la sagesse obscurcit ton éclat. Elle rem plit nos cœurs ; nous écoutons sa voix. La Lituanie entière s'illumine, et l'humanité scelle son unité, car telle est la volonté de l'Eternel !

O Saule musų,
tu Probočių siela,
kaip amžių juros Tu gyva !
Taip valdo veikia
nemirštama meilė,
taip žėri išminties liepsna !
Ji pildo širdį !
Jos klausome balso !
Nušvinta Lietuva visa !
Ir tarpsta. auga,
žmonijos vienybė !
Valia taip valdo amžina ! [2]

[1] Vîdûnas. *Probočių Šešėliai*, p. 181.
[2] *Ibid.*, p. 182.



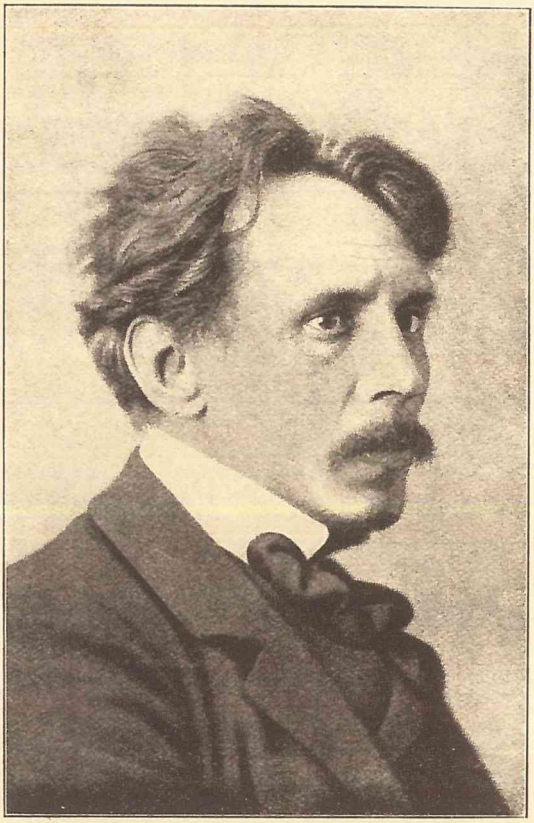
L'Autel Rouge, N. Čurlionis.

Dans quel sens Vîdûnas pouvait dire que « la nouvelle conscience du monde doit s'allumer dans le génie lituanien », nous le comprendrons mieux quand nous aurons examiné l'œuvre de Čurlionis. Entre ces deux hommes qui agissent dans des domaines si différents, on remarque cependant une étroite parenté spirituelle. La position que Vîdûnas a prise dans la littérature lituanienne moderne, Čurlionis l'occupe dans l'art représentatif. Cela tient avant tout à la communauté de race et à l'influence du mouvement de renaissance qu'ils ont l'un et l'autre subie. La race a déterminé le goût qu'ils ont de la nature ; elle les a en particulier rendus sensibles au rythme de l'univers et portés à la contemplation. La renaissance a stimulé leur énergie et avivé leur soif d'unité. Et voilà pourquoi l'un et l'autre éprouvent le besoin d'exprimer dans une synthèse artistique ce qu'il y a d'essentiel à la fois dans la race et dans la renaissance lituaniennes. Ils y arrivent par l'émotion esthétique. Vîdûnas manifeste déjà une remarquable prédilection pour le côté sonore et descriptif du mot, parfois au détriment de la pensée qui devient diffuse et obscure, par contre au grand profit d'un symbolisme poétique plein de charme. Mais ce que Vîdûnas ne donne que d'une manière intermittente, ces effets d'harmonie et de lumière, Čurlionis en fait le centre même de sa production artistique, car il est à la fois peintre et compositeur.

Des trois hommes qui nous occupent actuellement, Čurlionis est le seul qui ne soit plus en vie. Il naquit en 1875, à Orany, localité du gouvernement de Vilna. A cinq ans, il montrait déjà de grandes dispositions musicales ; à neuf ans, il entra à l'Ecole de musique du prince Michel Ogiński ; il y resta jusqu'en 1888. C'est alors qu'il fit ses premiers essais de composi-

tion ; il réussit à attirer sur lui l'attention du prince Ogiński qui s'intéressa à lui et l'aida à poursuivre son instruction musicale. Čurlionis entre au Conservatoire de Varsovie, y suit le cours d'orgue, puis de composition. Ses études terminées, il se révèle aussitôt comme un compositeur original. Mais ce n'était là qu'un côté de sa vocation artistique. En 1902, étant encore à Varsovie, il s'initie aux principes de la peinture et devient en quelques années un artiste indépendant. Bientôt il quitte Varsovie pour Vilna et prend une part active au mouvement de renaissance nationale. Son séjour à Vilna fut pour Čurlionis la période la plus féconde de sa vie : il y peignit ses toiles les plus remarquables. Les deux dernières années de sa vie se passèrent à Petrograd. La mort le frappa d'un coup inattendu : il succomba à un surmenage intellectuel excessif. Čurlionis laissait à peu près 200 tableaux et esquisses exécutés en très grande majorité dans les cinq dernières années de sa carrière qui fut courte.

C'est surtout en Russie que l'œuvre de Čurlionis a éveillé un vif intérêt général ; aussi les monographies de Čurlionis sont-elles dues principalement à la plume des critiques russes. Cela nous permettra de nous faire de lui une idée générale, basée sur les remarques objectives de critiques impartiaux. « Aujourd'hui qu'il est mort, dit l'un d'eux, Tschoudovsky, les auteurs de la renaissance spirituelle de la Lituanie présentent Čurlionis comme un artiste national. Ce n'est pas à nous à en juger ; cependant son extraordinaire indépendance de tout l'art contemporain fait supposer qu'il fut, en effet, engendré par les forces secrètes de son peuple. Il fait bon croire que ce génie étrange n'était pas un caprice fortuit du sort, mais le précurseur d'un futur et sublime





art lituanien... Quand je pense à lui, au Lituanien, une seule idée s'impose à mon esprit : ce peuple n'a pas eu son moyen âge ; peut-être a-t-il conservé jusqu'au XX^e siècle, plus encore que nous autres Russes, les énergies géantes de vie mystique reçues des Aryens et que nos frères de l'Occident ont prodiguées au moyen âge en si grandiose abondance. Et alors Čurlionis acquiert un sens étrange et une étrange grandeur. » [1]

Ce même critique reconnaît l'acuité de vision propre à Čurlionis :

« Ses tableaux, dit-il, témoignent de la faculté qu'il avait, comme l'homme primitif, d'apercevoir au fond des phénomènes vivants l'essence même de la vie », [2] parce qu'« il avait du monde une représentation aussi riche que lui ». [3] Et voilà pourquoi, bien qu'élevé dans l'atmosphère de la culture occidentale, il se sentit toujours enclin aux visions mystiques de l'ancien Orient.

Un autre critique russe, Leman, l'a bien vu :

« La merveilleuse harmonie de la mécanique céleste, dit-il, qui découvre tout le réel infini de l'univers ; la logique impitoyable de la sélection naturelle, la théorie de Laplace avec ses tourbillons de feu qui se reflètent pour ainsi dire dans les atomes de Descartes, voilà ce qui a séduit à jamais son âme par l'imposante vérité d'un rigoureux enchaînement.

« Le culte du soleil, ce centre flamboyant, qui nous emporte dans les espaces insondables de la création ; l'idée magnifique d'un principe unique,

[1] V. Tchoudovsky. *N. K. Tchourlianis*, dans le livre « N. K. Tchourlianis, Izdanie Apollona », p. 26.
[2] *Ibid.*, p. 40.
[3] *Ibid.*, p. 37.

lien et âme du système qui lui est soumis, conduit Čurlionis à l'étude de la Perse ancienne et de l'Egypte et l'entraîne plus loin, jusqu'aux sources de la pensée et aux six systèmes religieux et philosophiques de l'Inde. »[1]

Tout cela explique en partie pourquoi, selon l'expression de Tchoudovsky, « l'œuvre de Čurlionis est une révélation visuelle du monde de la beauté et de l'harmonie, de la vie éternelle et illimitée ».[2] Mais il reste à exposer comment Čurlionis y a réussi et quelle méthode il a suivie pour exprimer ses sentiments esthétiques.

Un voyageur parcourt les arides étendues d'un désert. Soudain, son regard découvre dans le lointain une vision reposante ; la sensation est réelle et correspond aussi à une réalité. Mais le voyageur a besoin de toute son expérience pour reconnaître que cette réalité qui apparaît devant lui existe, mais se trouve ailleurs que là où il la voit.

Le mirage s'interpose entre un objet réel et la perception, réelle aussi, que le voyageur en a. Il sert d'intermédiaire ; il peut aussi servir de symbole. L'œil pénétrant de Čurlionis, sans mettre en doute la réalité des sensations qu'il reçoit, voit dans le monde phénoménal un mirage à travers lequel il s'efforce de saisir la vraie réalité des choses. Ce qu'il a réussi à découvrir ainsi, il le dépeint dans ses tableaux.

Ce sens symbolique de l'œuvre de Čurlionis a été expliqué magistralement par Viatcheslav Ivanov à qui l'on doit la meilleure étude faite sur notre artiste, intitulée : *Čurlionis et le problème de la synthèse des arts*. « L'art inspiré de Čurlionis, dit-il, confine à la

[1] B. A. Leman. *Tchourlianis*, p. 12.
[2] V. Tchoudovsky, op. cit., p. 32.

divination. Ce voyant se fait surtout intéressant et persuasif quand il s'impose une tâche étrangère en soi à la peinture, quand il s'abandonne sans réserve à son don de seconde vue. Alors les objets de notre monde sensible généralisent leurs formes et deviennent diaphanes. La matière semble passer à un second plan de la création et ne laisse plus percevoir que le principe rythmique et géométrique de son être. L'espace lui-même semble envahi par la transparence des formes qui n'excluent plus les formes voisines, mais se laissent pour ainsi dire pénétrer par elles. Cette transparence géométrique paraît être un essai d'exposer à la vue les spectacles d'une contemplation à laquelle nos trois dimensions de l'espace ne suffisent plus. » [1]

L'artiste alors semble en trouver une quatrième dans le temps.

« Comment, selon quelles lois la vision de ce réel éloigné et sublime peut-elle surgir du réel mesquin qui nous entoure ? » demande le même critique. « Répondre à cette question, c'est décrire la méthode de Čurlionis, dont la nouveauté détermine justement l'extrême originalité de l'artiste. Selon nous, sa méthode est l'élaboration picturale des éléments de sa vision selon un principe tiré de la musique. » [2]

« En un certain sens, cette œuvre est un essai de synthèse de la peinture et de la musique : essai, sans nul doute, non prémédité, naïf et cependant exécuté avec cette application à demi consciente qui est toujours le propre du véritable génie... Ces deux sœurs s'opposent l'une à l'autre : la peinture ne connaît que l'espace ; la musique n'admet que le temps. Leur synthèse est concevable en raison comme une har-

[1] Viatcheslav Ivanov. *Borozdy i Meji*, p. 315.
[2] *Ibid.*, p. 319.

monie de sphères, comme la marche parallèle de deux mondes dont l'un chante en couleurs et l'autre étincelle de tons, mais en art elle est irréalisable.

Čurlionis n'a pas tenté de la réaliser ; mais il a su du moins la signaler ; il a dû considérer le temps et l'espace comme un tout homogène... Mais encore une fois, en art il s'est borné à indiquer cette conception : il nous a donné la sensation d'être dans un espace qui contient à la fois le temps et le mouvement, un espace qui est le fond d'un chatoiement de couleurs. »[1] « Et la méthode musicale, conclut Ivanov, a été pour notre artiste le sésame qui lui a ouvert les sanctuaires inviolés du mystère universel. Il a vu la musique des phénomènes et s'en est servi pour soulever le voile d'Isis. Il a cru pénétrer le secret des formes issues de la divine semence des formes primitives des réalités ; ses tableaux sont des essais d'explication du monde. »[2]

Tel est le jugement que porte sur Čurlionis un des hommes les plus compétents de la Russie contemporaine.

Il est certain que l'art a pour but de provoquer chez le spectateur, le lecteur ou l'auditeur, un écho de ce transport créateur qui a donné naissance à l'œuvre artistique elle-même. Or, parmi les différents arts, ceux qui ont sur nous l'action la plus immédiate et la plus profonde sont ceux qui sont les plus indépendants des formes concrètes du monde et de la vie. Telle est la musique. En mettant dans ses toiles la teinte musicale, Čurlionis les a rendues considérablement moins rationnelles, mais en même temps, il leur a donné une puissance de suggestion que la peinture ne connaît guère d'habitude. De plus,

[1] Viatcheslav Ivanov. *Borozdy i Meji*, p. 321-322.
[2] *Ibid.*, p. 323.

en brouillant les formes concrètes des objets et en les enchevêtrant dans un lacis étrange, il écarte tout détail qui pourrait fixer le regard pour provoquer une impression incomparable d'ensemble et d'unité.

Tout cela rend quelque peu malaisée à comprendre la langue que parle Čurlionis. Mais il faut s'y faire ; on remarque alors son intention de donner une explication du monde, comme dit Ivanov. Bien plus, en même temps que les choses concrètes perdent les formes que nous sommes habitués à leur voir, les idées générales se font plus sensibles. Une de celles que Čurlionis aime à exprimer avec une prédilection visible, c'est celle de l'unité vivante du monde, celle aussi de sa marche à la perfection. De là, son goût pour les cycles de tableaux qu'il désigne volontiers du nom de sonates. V. Tchoudovsky, qui voit dans la sonate une tendance à « montrer le thème esthétique en voie de perfectionnement dans les moments successifs de son mouvement vers la beauté finale [1] », estime que le cycle que Čurlionis intitule « la Mer » et qu'il divise suivant la triade dialectique en thèse, antithèse et synthèse est celui qui correspond le mieux à l'essence idéale de la sonate. S'il en est ainsi, l'analogie avec la trilogie de Vîdûnas nous semble significative.

Comme s'ils représentaient les idées générales de Platon, les tableaux de Čurlionis s'accommodent des dénominations les plus vastes. Le délicieux vertige des espaces infinis, la houle de l'océan de la vie, la face séductrice du mal, l'union de la terre et du ciel dans les signes des constellations, la naissance du monde après le « fiat lux », la vérité profonde de la fantaisie et du mythe, le silence éloquent du désert,

[1] V. Tchoudovsky, op. cit., p. 31.

le sens apocalyptique des agglomérations urbaines, la nostalgie du paradis terrestre, voilà quelques-uns des sujets qui inspiraient Čurlionis. S'il fallait le définir en deux mots, nous dirions de lui : Il fut le peintre de l'âme du monde [1].

L'intuition artistique est antérieure à la connaissance philosophique ; les peuples donc cultivent les beaux-arts avant de s'adonner à la spéculation. L'exemple en est fourni dans l'antiquité par la Grèce, et par l'Allemagne dans les temps modernes. C'est donc dans le domaine artistique que la nation lituanienne, après avoir puisé dans sa renaissance un renouveau de jeunesse, a donné ses premiers fruits mûris dans le cours des siècles écoulés. Jusqu'ici la philosophie a été moins bien partagée en Lituanie. Un jeune savant qui s'y était consacré et avait éveillé les plus grandes espérances a disparu prématurément, au moment même où, appelé à l'Université de Moscou, il croyait voir ses rêves se réaliser. C'était Romain Bytautas ; nous l'avons déjà cité.

Cependant la philosophie nationale lituanienne — s'il est permis d'appliquer à une philosophie l'épithète de nationale — a déjà trouvé sa voie, celle que lui indiquait l'histoire du peuple lituanien. Elle a dès à présent ses traditions. Ces traditions sont liées au nom du prêtre Alexandre Dambrauskas qui, depuis l'octroi d'une certaine liberté à la presse lituanienne jusqu'au début de cette guerre, fut le rédacteur de la revue mensuelle *Draugija*.

Durant sa jeunesse, les conditions de la vie natio-

[1] Pour permettre au lecteur de se faire de Čurlionis une idée plus nette, nous donnons quelques reproductions, fort imparfaites d'ailleurs (la faute en est à sa technique toute particulière) de ses œuvres les plus caractéristiques.



A. Dambrauskas.

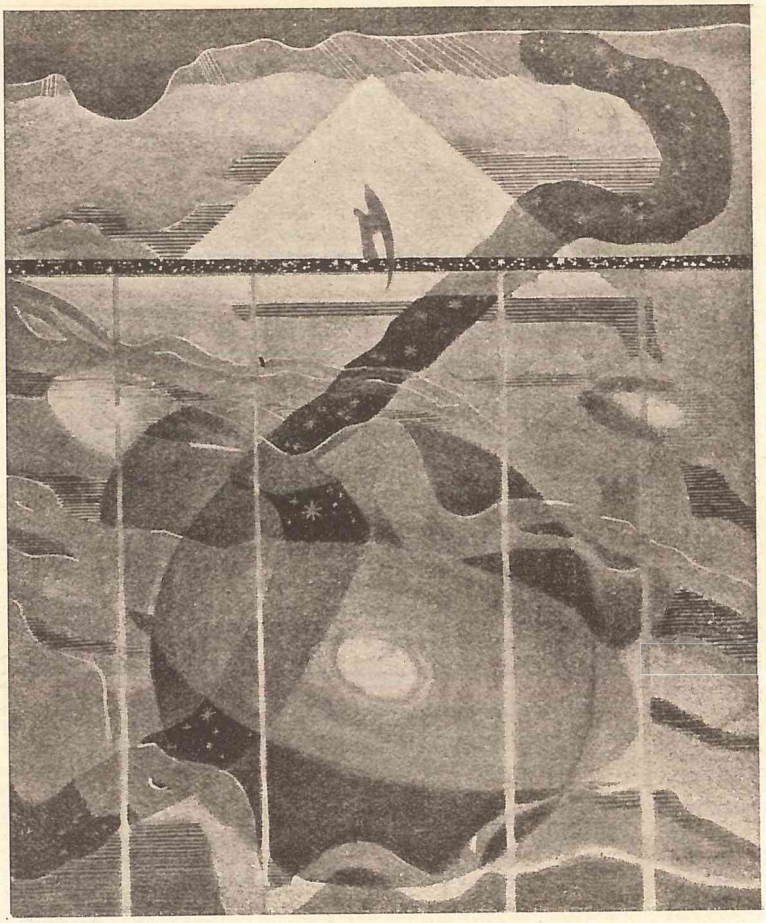
nale lituanienne étaient telles que les patriotes, qui apportaient à leur pays l'appoint de leur activité, devaient en conscience se répéter le *primum vivere deinde philosophari*. Dambrauskas fit donc le sacrifice de son goût exclusif de la philosophie. Il se donna tout entier au service des besoins les plus pressants et les plus divers de la jeune culture lituanienne. Aussi le voyons-nous partout occupé à un travail toujours utile, mais souvent ingrat. Sa plume, suivant la nécessité du moment, est la charrue du laboureur, le glaive du soldat, le flambeau qui dissipe les ténèbres, la flûte harmonieuse des Muses. On ne sait vraiment ce qu'il faut le plus admirer en lui, son inépuisable énergie ou sa nature si richement et si diversement douée. Poète sincère et mathématicien passionné, ardent champion du lituanien et adepte convaincu de l'espéranto, théologien et philosophe, il est une des figures les plus imposantes de la renaissance lituanienne. Il est aussi le représentant de la synthèse philosophique nationale sans avoir rien écrit qui mérite le nom de système.

Le fait est que, rédacteur de la revue la plus sérieuse et la plus goûtée des intellectuels lituaniens, il est le père spirituel de toute une génération ; toute sa carrière d'écrivain s'inspire d'une synthèse philosophique qu'il n'a jamais formulée, mais qui vit féconde et bienfaisante dans son œuvre. Elle apparaît à chaque page de sa revue ; elle a réussi — nous retrouvons là le Lituanien dans Dambrauskas — à concilier les systèmes des deux plus grands philosophes slaves : le Polonais J.-M. Hœne-Wroński (1778-1853) et le Russe V.-S. Soloviev (1853-1900). Mais laissons-le témoigner lui-même de ses tendances synthétiques : « Le nombre n'est pas grand, dit-il, dans un article intitulé : « Deux grands philosophes slaves,

J.-M. Hœne-Wroński et V.-S. Soloviev », des penseurs universels. On y trouve, dans l'antiquité, Aristote, Platon, saint Augustin ; au moyen âge, saint Thomas d'Aquin ; aux temps modernes, Descartes, Leibnitz, Kant; à l'époque contemporaine, Hœne-Wroński et V. Soloviev. Ces deux derniers surtout méritent d'attirer l'attention de tout intellectuel, car, en s'appuyant sur tous leurs prédécesseurs, ils formulent une conception chrétienne du monde, si haute et si large qu'on y peut trouver la solution de presque tous les grands problèmes[1]..... Nous sommes convaincu que l'examen approfondi et la comparaison de ces deux systèmes pourraient expliquer les endroits obscurs de l'un au moyen de l'autre et réciproquement[2]. » Cette conviction est d'autant plus fondée que, dans leur mentalité, Hœne-Wroński et Soloviev sont l'un et l'autre les vrais fils de leurs peuples et malgré les ressemblances frappantes que leurs systèmes présentent entre eux, ils manifestent cependant des tendances fort diverses : l'occidental Hœne-Wroński a nommé son système « Messianisme ou philosophie absolue » et l'a influencé d'individualisme rationaliste. L'oriental Soloviev a fait une large part à la philosophie de la nature en y régénérant l'idée de l'âme du monde.

Il faut avouer que Dambrauskas a bien mérité de la civilisation en proposant la synthèse des systèmes philosophiques de deux penseurs slaves au moment où ceux-ci ne jouissaient encore d'aucune notoriété ni chez eux ni, à plus forte raison, à l'étranger. Tout en rendant ainsi aux deux peuples l'appréciable service de leur révéler l'un à l'autre leur valeur réci-

[1] A. Dambrauskas. *Du didžiausiu slavišku filosofu : J.-M. Hœne-Wroński's ir V. S. Solovjovas*, dans « Draugija », n° 10, 1907, p. 142.
[2] *Ibid.*, p. 153.



Andante de la Sonate *Le Chaos,* N. Čurlionis.

proque, il travaillait à l'œuvre nationale de son pays, à la synthèse des deux mondes, comme Vîdûnas et Čurlionis. On peut dire qu'il a montré en quel sens « le peuple lituanien tient la clef de toutes les questions slaves ».

Dambrauskas s'est acquis un autre titre à la reconnaissance du peuple lituanien par la largeur d'esprit avec laquelle il envisage la question des rapports de l'Eglise et du progrès. Bien que profondément religieux à leur manière, Vîdûnas et Čurlionis limitent leurs efforts à doter d'une culture intégrale la saine nature de la race lituanienne. Dambrauskas accorde toute son attention à l'harmonie de la vie intellectuelle et religieuse. D'ailleurs, il a dû jusqu'ici se borner à éclairer l'opinion publique sans avoir pu donner une solution systématique au grand problème qui s'appelle « l'Eglise et la Civilisation ».

Du moins, l'œuvre est entreprise ; il faut espérer que cet infatigable laboureur n'a pas vainement tracé les premiers sillons dans le sol de sa petite patrie et qu'il n'y a pas vainement jeté les semences de choix dans un geste de bénédiction...

* * *

Nous avons fini : au lecteur de juger si nous avons atteint notre but. En matière de conclusion, nous voudrions soumettre à son attention quelques considérations personnelles sur l'avenir du peuple lituanien.

Non sans quelque fierté patriotique, nous avons présenté au monde contemporain un peuple presque inconnu, qui pourrait être aujourd'hui un grand peuple s'il n'avait préféré au triomphe de la force brutale l'héroïsme de la souffrance. Sur quelles ruines, en effet, s'est élevée la puissance de la

Prusse actuelle ? Croit-on que le peuple à qui ce nom appartenait d'abord ait possédé moins de ressources spirituelles que ceux qui le condamnèrent à périr, mais ne purent tuer sa mémoire ? Et ce n'était qu'une branche de la race lituanienne.

« Dans notre constitution mentale, dit Gustave Le Bon, nous possédons certaines possibilités de caractère, auxquelles les circonstances ne fournissent pas toujours l'occasion de se manifester. [1] » Une de ces circonstances, qui ont empêché la race lituanienne de jouer un rôle plus brillant dans l'histoire fut qu'elle était pacifique et plus modeste que ne le permettaient le temps et les voisins qui l'entouraient. Et encore qui sait ce que serait aujourd'hui la Lituanie en Europe si elle avait une situation géographique aussi favorable que celle de l'Angleterre ou de la Suède, par exemple ?

D'ailleurs, ce qui nous importe, ce n'est pas ce qu'elle aurait pu être dans le passé, mais ce qu'elle peut encore être dans l'avenir. Nous avons vu qu'elle a payé de son indépendance la possibilité de créer une culture toute spéciale. Il est évidemment dans l'intérêt de la civilisation que cette possibilité se réalise. L'histoire nous apprend que pour accomplir de grandes missions civilisatrices, point n'est besoin de puissance matérielle imposante ou d'ouvriers particulièrement nombreux. D'autre part, — son histoire nous l'a suffisamment prouvé, — c'est pour le peuple lituanien une véritable nécessité intérieure que de répondre à sa vocation sur les confins des deux mondes. Le reste dépend des circonstances extérieures.

[1] G. Le Bon. *Lois psychologiques de l'évolution des Peuples*, p. 19-20.

Il semble aujourd'hui qu'elles seront favorables. Notre époque reconnaît les droits des peuples et travaille à faire des principes de la civilisation le fondement de la politique internationale soumise trop longtemps à la raison du plus fort. Nous avons sous les yeux les symptômes de cette heureuse transformation. Certes, nous ne nous faisons pas d'illusions et nous ne regardons pas la réalité à travers le prisme de notre idéal. Nous savons, par exemple, quelles sont les véritables dispositions de la Russie et de l'Allemagne au sujet de la question lituanienne. Cependant, est-ce que la logique même des choses, la nécessité historique, ne pousse pas ces deux puissances à solutionner cette question dans un sens plus équitable ?[1] Sans nous abandonner à un optimisme excessif, nous nous adressons à tout le monde civilisé et nous lui crions avec toute la force de notre conviction : Si vous avez à cœur les intérêts de la civilisation et de la justice, protégez un peuple qui a droit à votre secours !

[1] Quelles qu'aient été leurs véritables intentions, ces deux puissances, le fait est acquis, ont reconnu au peuple lituanien le droit de libre existence. Cela n'empêchait pas, il est vrai, l'Allemagne impérialiste de considérer la Lituanie comme liée éternellement avec elle par des conventions favorables aux intérêts germaniques ; cela n'empêchait pas non plus la Russie bolchéviste de la regarder comme une confédérée de la République des Conseils. En réalité, le droit de disposer librement de son sort lui a été accordé chaque fois au prix de conditions absolument incompatibles avec lui.

Centrinė Valstybinė BIBLIOTEKA

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Pour éviter des répétitions oiseuses et faciliter en même temps les recherches, nous avons jugé bon de donner ici les indications bibliographiques complètes relatives aux sources citées dans le cours de l'ouvrage ou qui ont servi à notre documentation.

F. Augustaitis. — *Pierwiastki litewskie we wczesnym romantyzmie polskim.* Kraków, 1911.

M. Baliński. — *Historya Miasta Wilna.* Wilno, 1836.

Dr. J. Basanavičius. — *Levas lietuvių pasakose bei dainose ir prygiškai-trakiškoje dailoje.* Dans le livre « Lietuvių Tauta », t. I, p. 1. Vilnius, 1908.

Prof. A. Brückner. — *Polacy i Litwini. Język i literatura.* Dans le livre « Polska i Litwa w dziejowym stosunku ». Kraków, 1914.

K. Buga. — *Suaixstix.* Dans le livre « Lietuvių Tauta », t. I, 2e partie. Vilnius, 1908.

— *Rickoyot'as.* Dans le livre « Lietuvių Tauta », t. I, 2e partie. Vilnius, 1908.

— *Panicke.* Dans le livre « Lietuvių Tauta », t. I, 2e partie. Vilnius, 1908.

— *Criwe.* Dans le livre « Lietuvių Tauta », t. I, 3e partie. Vilnius, 1909.

— *Romowe,* Dans le livre « Lietuvių Tauta », t. I, 3e partie. Vilnius, 1909.

— *Waidelotte.* Dans le livre « Lietuvių Tauta », t. I, 3e partie. Vilnius, 1909.

— *Zincz.* Dans le livre « Lietuvių Tauta », t. I, 3e partie. Vilnius, 1909.

R. Bytautas. — *Šis-tas iš lietuvių kalbos filosofijos.* Kaunas, 1908.

P. Chmielowski. — *Adam Mickiewicz. Zarys biograficzno-literacki.* Warszawa, 1898.

Czas. N° 258, 6/VI, 1917. Kraków.

A. Dambrauskas. — *Du didžiausiu slaviškų filosofu : J. M. Hoene-Wroński's ir V. S. Solovjovas.* Revue « Draugija », N° 10. Kaunas, 1907.

N. Daukša. — *1599-1899. Postilla Catholicka* de J. Wujek, réédité par E. Volter. St-Pétersbourg, 1904.

Dr. Gaigalat. — *Die litauisch-baltische Frage.* Berlin, 1915.

V. Gasztowtt. — Traduction du poème d'Adam Mickiewicz *Thadée Soplitza (Pan Tadeusz) ou la Lituanie en 1812.* Paris, 1899.

A. Górski. — *Monsalwat. Rzecz o Adamie Mickiewiczu.* Kraków, 1908.

J. Grabiec. — *Historya Polski.*

E. Hello. — *Philosophie et Athéisme.* Paris, 1903.

— *Le Siècle.* Paris, 1913.

— *L'Homme.* Paris, 1916.

— *Paroles de Dieu.* Paris, 1919.

V. Ivanov. — *Borozdy i Meji.* Moskva, 1916.

A. J. — *Lietuviškos dainos.* Revue «Žinyčia», N° 61/2. Tilžė, 1900.

A. Jakštas. — *Faktai ir principai.* Revue «Draugija», N° 49/50. Kaunas, 1911.

J. Jakubowski. — *Studya nad stosunkami narodowościowemi na Litwie przed Unią Lubelską.* Warszawa, 1912.

J. Jaroszewicz. — *Obraz Litwy od czasów najdawniejszych*, etc. Wilno, 1844/5.

A. Juškevičė. — *Lietuviškos dainos*, t. II. Kazanė, 1880.

J. Kallenbach. — *O Improwizacyi Konrada.* Lwów, 1890.

— *Adam Mickiewicz.* Kraków, 1897.

J. Klaczko. — *Anneksya w dawnej Polsce.* (Unia Polski z Litwą.) Kraków, 1901.

E. Kotłubaj. — *Życie Janusza Radziwiłła.* Wilno, 1859.

J. E. von Kozielsk Puzyna. — *Switrigail von Litauen.* Freiburg, 1914.

P. Kragas. — *Rutelė musų dainose.* Revue «Draugija», N° 64/5, Kaunas, 1912.

Dr. V. Kudirka. — *Kanklės.* Tilžė, 1895.

Prof. Dr. St. Kutrzeba. — *Unia Polski z Litwą.* Dans le livre «Polska i Litwa w dziejowym stosunku». Kraków, 1914.

G. Le Bon. — *Lois Psychologiques de l'Evolution des Peuples.* Paris, 1907.

Dr. P. J. Z. Lehamau. — *Plantes, Remèdes et Maladies.* Wargnies-le-Grand (Nord), 1894.

B. A. Leman. — *Tchourlianis.* St-Pétersbourg, 1912.

P. Leonas. — *Poetiškos dainų grožybės.* Revue «Draugija», N° 37. Kaunas, 1910.

Journal *Lietuvos Aidas*, N° 4, 18/IX, 1917. Vilnius.

Prof. Lioubavsky. — *Otcherk Litovsko-Rousskago Gosoudarstva.* Moskva, 1910.

Lituanie. Dans « La Grande Encyclopédie, t. 22. Paris.

J. DE MAISTRE. — *Les Soirées de Saint-Pétersbourg.* Bruxelles, 1857.

ADAM MICKIEWICZ. — *Dzieła,* t. I. Lwów-Paryż, 1885.

— *Pisma,* t. III. Lipsk, 1897.

— *Les Slaves.* Paris, 1914.

— *Księgi Narodu Polskiego i Pielgrzymstwa Polskiego.* Biblioteka Powszechna, N° 225. Złoczów.

H. MOŚCICKI. — *Dzieje Porozbiorowe Litwy i Rusi.* Wilno, 1913.

Prof. M. DE MUNNYNCK, O. P. — *Psychologie du Patriotisme.* Fribourg, 1914.

Naprzód, N° 123. 30/V. 1917. Kraków.

ST. NOSKOWSKI. — *Melodje ludowe litewskie.* Kraków, 1900.

ELISÉE RECLUS. — *Nouvelle Géographie Universelle,* t. V. Paris, 1880.

M. RÖMER. — *Litwa.* Lwów. 1908.

RUTELĖ. — *Lietuvių dainos.* Revue « Ateitis », N° 9. Kaunas, 1911.

Rythme. Dans « La Grande Encyclopédie », t. 28. Paris.

G. SARRAZIN. — *Les Grands Poètes Romantiques de la Pologne.* Paris, 1906.

O. SCHRADER. — *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde.* Grundzüge einer Kultur- und Völkergeschichte Alteuropas. Strassburg, 1901.

A. SRBA. — *Medžiaga lietuvių kalbos syntaksei.* Dans le livre « Lietuvių Tauta », t. II, 1re partie. Vilnius, 1910.

V. TCHOUDOVSKY. — *N. K. Tchourlionis.* Izdanie « Apollona ». Petrograd, 1914.

A. VOLDEMARAS. — Revue « Draugija », N° 2. Kaunas, 1907.

VĮDŪNAS. — *Probočių Šešėliai.* Tilžė, 1908.

— *Musų uždavinys.* Tilžė, 1911.

— *Labai mums reikalinga ypatybė,* Revue « Vairas », N° 1. Vilnius, 1914.

W. ST. VĮDŪNAS. — *Litauen in Vergangenheit und Gegenwart.* Tilsit, 1916.

ZARĘCZENIE wzajemne oboyga narodów. Prawo dnia 20 Miesiąca Października.